

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

EXCURSION CHEZ LES NENETS :
ANALYSE DU RAPPORT ESPACE-TEMPS DANS LE RÉCIT
ÉLOGE DES VOYAGES INSENSÉS OU L'ÎLE, DE VASSILI GOLOVANOV

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
MARIE-HÉLÈNE GAUTHIER

AOÛT 2011

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je voudrais d'abord remercier Madame Rachel Bouvet, professeure au département d'études littéraires de l'UQÀM, pour ses judicieux conseils tout au long de la rédaction de ce mémoire. Grâce à elle, j'ai su que je pouvais relever le défi que représente l'analyse du récit de Golovanov et voyager à travers son écriture. Merci pour ses commentaires, toujours pertinents.

Je remercie également mes parents qui m'ont supportée et encouragée non seulement durant cette aventure, mais depuis toujours, même lorsque le désir de partir à l'étranger était plus fort que tout. Merci aussi à ma sœur, Stéphanie, pour ses précieux conseils.

Un merci chaleureux à tous mes amis pour leur écoute attentive durant ces mois de travail et pour leur compréhension sans borne.

Finally, thank you Tim for your support and your love, even when I thought I would never make it through this journey.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	v
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
CONSTRUCTION D'UN GENRE : LE RÉCIT DE VOYAGE.....	10
1.1 Historique du récit de voyage	11
1.2 Les composantes du récit de voyage.....	13
1.2.1 Le parcours, initiateur du récit.....	14
1.2.2 L'éveil des sens.....	15
1.2.3 L'insertion de la description dans le récit.....	18
1.3 Les repères spatio-temporels dans le récit de voyage	20
1.3.1 Avant le départ.....	21
1.3.2 Durant le voyage.....	23
1.3.2.1 Première expédition.....	23
1.3.2.2 Deuxième expédition.....	25
1.3.2.3 Troisième expédition.....	28
1.3.3 Au retour du voyage	29
1.3.4 Le processus d'écriture	31
CHAPITRE II	
L'ESPACE ET LE TEMPS DANS LE RÉCIT DE VOYAGE :	
ANALYSE DU RÉCIT <i>ÉLOGE DES VOYAGES INSENSÉS OU L'ILE</i> , DE VASSILI	
GOLOVANOV	36
2.1 Le chronotope selon Bakhtine	37
2.2 Le chronotope dans le roman contemporain.....	42
2.3 Chronotope, littérature et géographie	44
2.4 L'espace et le temps dans le récit de Golovanov	48
2.4.1 La dimension géographique du récit.....	48

2.4.1.1	L'île, espace fantasmé	49
2.4.1.2	L'île, espace ressenti	53
2.4.1.3	L'île, espace nordique	55
2.4.1.4	L'île et la perception du temps	60
2.4.2	La dimension anthropologique du récit	64
2.4.2.1	Les Nenets, peuple nomade sédentarisé	64
2.4.2.2	Quelques traces du nomadisme	68
2.4.2.3	Les Nenets, guidés par un temps cyclique.....	72
2.4.3	La dimension folklorique du récit.....	75
2.4.3.1	Les mythes et les légendes des Nenets	75
2.4.3.2	Influence des mythes et des légendes sur la perception de l'espace	80
2.4.3.3	Influence des mythes et des légendes sur la perception du temps	84
CONCLUSION.....		89
APPENDICE A		
Figure 1.1 Carte de l'île de Kolgouev.....		95
BIBLIOGRAPHIE.....		96

RÉSUMÉ

Le récit *Éloge des voyages insensés ou l'île*, de Vassili Golovanov, est paru en 2002, puis traduit en français en 2007. L'auteur russe y relate les expéditions qui le mènent au nord de la Russie, sur l'île polaire de Kolgouev, au sud-est de la mer de Barents. Depuis la lecture de Robinson Crusoé dans son enfance jusqu'à la découverte de la carte de Kolgouev, explorée au XIX^e siècle par le naturaliste Trevor-Battye, l'idée de l'île s'impose chez Golovanov et lorsque le désir d'aventure et d'éloignement devient incontournable, elle semble être un choix tout naturel. Toutefois, la séparation physique de l'île du reste du pays, ainsi que son écart idéologique en ce qui a trait aux enjeux politiques et sociaux, aident à créer, chez l'auteur, une perception spatio-temporelle unique.

Ce mémoire s'intéresse au récit de voyage contemporain et, plus précisément, à la relation entre l'espace et le temps qui se construit dans le récit face à l'altérité. Il nous permet également de nous questionner sur la façon dont cette relation s'articule dans l'écriture du voyageur. L'étude est divisée en deux chapitres. Le premier chapitre se veut surtout une présentation théorique des récits de voyage. Il est question de l'historique du genre et de ses principales composantes. Afin de soutenir notre propos, le récit de Golovanov est étudié afin de comprendre comment se construit le parcours de l'auteur. Quatre moments sont déterminés : 1) avant le départ, 2) pendant les expéditions, 3) le retour, 4) le processus de l'écriture. Dans chacun de ces moments, nous repérons les principales marques du temps et de l'espace.

Dans le deuxième chapitre, nous étudions la notion de chronotope, telle que développée par Bakhtine, afin de comprendre les relations possibles entre l'espace et le temps dans le texte littéraire. Une analyse du récit de Golovanov est ensuite proposée et divisée selon trois dimensions spécifiques, perçues au fil de la lecture, qui influencent sa perception spatio-temporelle. L'observation de la dimension géographique permet d'abord de voir le rapport de Golovanov à l'espace de l'île. Puis, l'analyse de la dimension anthropologique permet de découvrir la sédentarisation forcée du peuple nenet et ses effets néfastes sur cette ancienne population nomade. Finalement, la dimension folklorique nous fait voir le lien entre les Nenets et leurs légendes, de même que le rapport étroit qui est créé entre le passé et le présent. À la suite de l'étude de ces dimensions, certains chronotopes ont été dégagés, soit le chronotope de l'île nordique, le chronotope sédentaire, le chronotope nomade et le chronotope folklorique et nous pouvons ainsi mieux concevoir l'articulation entre l'espace et le temps dans le récit de voyage de Golovanov, qui en définitive, se résume au fait que l'espace crée la temporalité du récit.

Mots clés : récits de voyage, Vassili Golovanov, *Éloge des voyages insensés ou l'île*, espace-temps, chronotopes, Nenets, île, Russie

INTRODUCTION

Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait.

Nicolas Bouvier

Les voyages sont au centre des passions depuis plusieurs siècles déjà. De l'exploration de nouveaux territoires jusqu'à l'envie de faire le tour du monde, en passant par les vacances organisées, nombreux sont ceux qui aujourd'hui encore, dans un monde où le temps est synonyme d'argent, nourrissent l'envie de s'évader, de partir ailleurs pour quelque temps. Ce besoin de découvrir de nouveaux espaces est différent pour chacun; certains partent pour relaxer alors que d'autres partent pour vivre l'aventure. C'est là, la principale différence entre le touriste et le voyageur¹. Quoi qu'il en soit, « [v]oyager suppose [...] refuser l'emploi du temps laborieux de la civilisation au profit du loisir inventif et joyeux. L'art du voyage induit une éthique ludique, une déclaration de guerre au quadrillage et au chronométrage de l'existence² » et c'est ce qui en motive plus d'un. Toutefois, seules quelques personnes ressentent le besoin de relater leur périple dans un livre, dans un récit de voyage.

Depuis les récits des grands explorateurs du XVI^e siècle jusqu'aux récits d'expéditions du XX^e siècle, le genre du récit de voyage a toujours eu un important lectorat. Toutefois,

¹ Michel Onfray, philosophe français, pousse cette réflexion plus loin et souligne que « [l]e touriste compare, le voyageur sépare. Le premier reste à la porte d'une civilisation, il effleure une culture et se contente d'en apercevoir l'écume, d'en appréhender les épiphénomènes, de loin, en spectateur engagé, militant de son propre enracinement; le second [qui est ici celui qui nous intéresse] tâche d'entrer dans un monde inconnu, sans prévenance, en spectateur désengagé soucieux ni de rire ni de pleurer, ni de juger ni de condamner, ni d'absoudre ni de lancer des anathèmes, mais désireux de saisir de l'intérieur, de comprendre – sans l'étymologie. » dans *Théorie du voyage : Poétique de la géographie*, Paris, Librairie générale française coll. « Livre de poche Biblio », 2007, p. 61.

² *Ibid.*, p. 15.

alors que l'explorateur du XVI^e siècle relate ses découvertes de nouveaux mondes, celui du XX^e siècle décrit plutôt ses rencontres avec des cultures méconnues. On observe aussi que l'engouement pour le récit de voyage a pris de l'ampleur depuis quelques décennies et plusieurs maisons d'édition proposent désormais des collections qui y sont destinées, preuve que l'enthousiasme pour ce genre de récit est en constante évolution³. Avec l'avènement des collections destinées aux récits de voyage vient également la popularité de certains auteurs du genre. Parmi les auteurs favoris, mentionnons Nicolas Bouvier, voyageur et écrivain suisse reconnu pour son récit *L'usage du monde* (1963) relatant un voyage périlleux de Belgrade à Kaboul ainsi que *Chronique japonaise* (1975) qu'il rédige durant ses quelques années passées au Japon. Il est sans aucun doute l'un des auteurs contemporains les plus connus associés au genre des récits de voyage, notamment en raison des prix qu'il a remportés. Parmi les autres écrivains voyageurs contemporains, nommons Alexandra David-Néel qui nous fait découvrir le Tibet dans ses nombreux récits, notamment *Voyage d'une Parisienne à Lhassa* (1927), J.M.G. Le Clézio dont certains écrits sont directement influencés par ses voyages comme *Voyage à Rodrigues* (1986) et *Raga* (2006) et finalement, Jack Kerouac qui en a fait rêver plus d'un d'exil avec le récit romancé *Sur la route* (1957). Quoi qu'il en soit, les écrivains voyageurs ont toujours su, à leur façon, faire découvrir aux lecteurs un petit coin du monde qu'ils ont traversé.

Ceci dit, avec la popularité grandissante du récit de voyage, plusieurs critiques littéraires désirent étudier la composition du genre; c'est pourquoi depuis quelques années, de nombreux essais portent sur la question. Ainsi, Christine Montalbetti propose dans son essai *Le voyage, le monde et la bibliothèque*⁴ une étude sur le fonctionnement de l'écriture référentielle en prenant le récit de voyage comme cible de son analyse, tandis qu'Adrien

³ C'est le cas notamment de la maison d'édition Hachette qui présente sa collection « Les Voyages » en 1972, de Fayard qui dévoile sa collection « La bibliothèque des voyageurs » en 1979 et de Nathan et sa collection « Voyage en images », établie depuis 1979. Plus récemment, la maison d'édition Payot et Rivages a lancé la collection « Petite Bibliothèque Payot/Voyageurs ». Pour voir une liste exhaustive des maisons d'édition qui ont consacré une collection aux récits de voyage, il est possible de consulter l'essai d'Adrien Pasquali, *Le tour des horizons : critique et récits de voyage*, préf. de Claude Reichler, Paris, Klincksieck, coll. « Littérature des voyages », 1994, p. 1.

⁴ Christine Montalbetti, *Le voyage, le monde et la bibliothèque*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 1997, 259 p.

Pasquali nous offre l'essai *Le tour des horizons : critique et récits de voyage*⁵, une étude sur l'inscription du récit de voyage comme genre littéraire dans le monde contemporain. De son côté, Véronique Magri se penche sur la question de la description dans son article « La description dans le récit de voyage »⁶, alors que Michel Onfray suggère une *Théorie du voyage*⁷ qui relate les étapes avant, pendant et après le voyage. De manière générale, les critiques se concentrent sur les sensations du voyageur et la façon dont il arrive à les transcrire dans son récit. Certains auteurs de diverses disciplines voient également le récit de voyage comme une base d'analyse à leur étude; c'est le cas notamment de Paul Claval, géographe, qui, dans son article « La géographie et les chronotopes »⁸, s'intéresse aux liens possibles entre littérature de voyage et géographie.

À la lumière de nos lectures, nous observons que plusieurs auteurs définissent le récit de voyage selon certaines composantes récurrentes qui définissent le genre, par exemple les modalités du parcours, l'insertion de descriptions dans le texte et l'éveil des sens chez le voyageur qui se retrouve en situation inconnue. La plupart des essais mettent aussi en évidence le fait que le départ et le retour sont deux moments clés dans le récit de voyage, en soulignant également que le nœud de l'œuvre se trouve dans l'espace entre ces deux instants, alors que l'auteur « voyage », explore et découvre un nouveau monde.

Toutefois, nous nous demandons comment, dans une situation de voyage, face à la nouveauté et à l'altérité, la perception qu'a le voyageur de l'espace et du temps change et comment cela se reflète dans son écriture. C'est ici le questionnement qui guidera nos recherches. Nous croyons pouvoir démontrer qu'un phénomène de fusion s'opère entre l'élément spatial et l'élément temporel, tout au long du parcours du voyageur, et que cela est ensuite reflété dans son récit. Mais quels sont les éléments du voyage qui agissent sur

⁵ Adrien Pasquali, *op. cit.*, 179 p.

⁶ Véronique Magri, « La description dans le récit de voyage », dans Gérard Lavergne et Alain Tassel (dir. publ.), *Mélanges espaces et temps*, Nice, Université de Nice, coll. « Publications de la faculté des lettres, arts et sciences humaines de Nice », 1996, p. 35-48.

⁷ Michel Onfray, *Théorie du voyage : Poétique de la géographie*, *op. cit.*, 127 p.

⁸ Paul Claval, « La géographie et les chronotopes », dans Michel Chevalier (dir. publ.), *La littérature dans tous ses espaces*, Paris, éditions du CNRS, coll. « Mémoires et documents de géographie », 1993, p. 103-121.

les sensations de l'homme et imprègnent ses souvenirs à un point tel que cette fusion se lit clairement dans son aventure? Trois composantes distinctes nous guideront dans notre analyse. D'abord, nous allons devoir observer les caractéristiques de l'espace dans le récit de voyage, pour ensuite porter attention aux éléments temporels qui ponctuent le récit. Nous verrons que l'altérité s'avère être le principe qui influence la vision du voyageur sur les deux aspects mentionnés précédemment, puisqu'en s'ouvrant à l'Autre, le voyageur accepte de bousculer sa vision du monde. D'ailleurs, comme le précise Rodolphe Christin, sociologue : « Le dépaysement extérieur rejoint le dépaysement intérieur; il faut mettre en jeu son intégrité, risquer l'ébranlement de sa personne par la force du contact⁹ ». C'est ainsi que le voyageur peut bien saisir toute la différence de l'Autre.

Notre questionnement a également été influencé par le récit de voyage contemporain qui sera au cœur de notre analyse, soit *Éloge des voyages insensés ou l'île*, d'un auteur encore peu connu, Vassili Golovanov, paru en 2002 et traduit en français en 2007. Né en 1960, dans l'ancienne URSS, Golovanov a poursuivi des études en journalisme et a entrepris cette profession dans la grande ville de Moscou. Il a écrit de nombreux articles dans le magazine littéraire moscovite *Novy Mir* (Le Nouveau Monde), aux côtés du célèbre écrivain dissident Alexandre Soljenitsyne, et consacré la plupart de ses écrits à l'espace russe. Il collabore également à la revue *Ogoniok*, un magazine hebdomadaire très populaire en Russie. Du côté de la francophonie, on peut lire deux articles de Golovanov traduits et parus dans le *Courrier international*¹⁰, un hebdomadaire français. Mais, entre deux articles, tous les jours, il rêve de voyage. Bien sûr, son métier lui permet de se déplacer à quelques reprises, mais c'est d'exil qu'il rêve, de dépaysement. « Depuis l'effondrement du communisme et la chute du Mur de Berlin, dit-il, nous n'avons plus d'ailleurs. C'est cet ailleurs, sans lequel aucune création n'est possible, que nous cherchons¹¹. » Il décide donc

⁹ Rodolphe Christin, *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 25.

¹⁰ Vassili Golovanov, « "Survivor" ou l'obéissance au pire », *Courrier international*, trad. du russe, no 593, 14 mars 2002, p. 48, ainsi que « A la recherche des vestiges de Tchouvengour, ou comment tracer la carte mentale de la Russie », *Courrier international*, trad. du russe, no 534, 25 janvier 2011, p. 38-39.

¹¹ Vassili Golovanov, *Éloge des voyages insensés ou l'île*, Trad. du russe par Hélène Châtelain, Lagrasse, Verdier, coll. « Slovo », 2007, quatrième de couverture.

de mettre le cap sur Kolgouev, une petite île polaire au nord-ouest de la Russie et après y avoir fait trois visites, durant les années 1990, il entreprend l'écriture d'un récit qui relate son parcours. Ainsi, durant quelques cinq cents pages, divisées en quatre chapitres distincts, qu'il nomme « livres¹² », et en six annexes qui offrent davantage d'informations sur l'île, Golovanov entraîne le lecteur avec lui sur l'île qui changera sa vie, par sa beauté, ses habitants et leur culture. Il offre un récit unique composé de ses impressions personnelles, de son parcours parfois ardu, d'un amalgame de mythes, de légendes, de faits historiques et de dialogues avec les Nenets, résidents de Kolgouev. Le choix de ce récit s'est donc fait naturellement lors de notre première lecture, notamment en raison de cette diversité des sujets abordés. En effet, Golovanov ne se limite pas à la description de son parcours; il inclut des éléments géographiques, historiques, anthropologiques et folkloriques dans son récit afin de bien faire comprendre au lecteur toute la richesse du parcours qu'il effectue. Puis, nous avons constaté qu'à travers ce mélange de sujets, un thème en particulier se dégage : celui de la relation entre l'espace et le temps. C'est grâce à une analyse plus poussée de son articulation que nous pourrions mieux la comprendre.

Golovanov a également fait paraître en 2008 un article intitulé « Khlebnikov et les oiseaux¹³ » dans les *Cahiers de géopoétique*, publié par l'Institut international de géopoétique¹⁴. Dans cet article, l'auteur relate ses expéditions sur l'île de Kolgouev sous un autre angle, soit en comparant les paysages traversés aux poèmes de l'écrivain russe Velimir Khlebnikov. Fils d'un biologiste spécialisé en ornithologie, ce qui peut expliquer le

¹² Le « livre du rêve », qui relate l'envie de Golovanov de partir en voyage, le « livre de la fuite », dans lequel on retrouve sa première expédition sur l'île, le « livre de l'expédition », le plus long des chapitres qui raconte la deuxième expédition sur l'île et finalement, le « livre des destins » dans lequel Golovanov nous fait part des sentiments qu'il ressent à son retour et dans lequel il relate brièvement sa troisième et dernière expédition.

¹³ Vassili Golovanov, « Khlebnikov et les oiseaux », *Cahiers de géopoétique*, no 6, printemps 2008, p. 13-27.

¹⁴ La géopoétique est un champ de recherche qui est axé sur le rapport sensible et intelligent avec la terre. L'Institut international de géopoétique regroupe des chercheurs et penseurs de divers domaines qui concentrent leurs idées sur ce rapport avec la terre et le monde et créent ainsi un rapport unique entre l'homme et son espace. Pour plus d'informations sur le sujet, il est possible de visiter le site internet de l'Institut au <http://www.geopoetique.net/> ou encore de consulter les œuvres de Kenneth White, notamment *Le plateau de l'albatros. Introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 1994, 362 p.

titre de l'article de Golovanov, Khlebnikov, également amateur de voyage, est surtout reconnu en Russie comme étant un poète futuriste, toujours en quête de nouveaux langages pour s'exprimer. Golovanov s'intéresse donc à cette quête et à la géopoétique, ce qui prouve qu'il voit clairement un rapport particulier entre l'homme et l'espace qui l'entoure.

En ce qui concerne la réception de l'œuvre de Golovanov, il est possible de lire sur le site internet des éditions Verdier¹⁵, une revue de presse où l'on voit de nombreux critiques français encenser le livre du voyageur russe. On y lit notamment Agnès Passot de la revue *Études* qui souligne l'abandon de l'écrivain à son lecteur à travers son récit et Alain Nicolas de la revue *L'Humanité* qui salue la franchise du voyageur face à tout ce qu'il voit sur l'île de Kolguev. On remarque que la critique française a bien accueilli le récit de celui que l'on nomme, à plusieurs reprises, « le Nicolas Bouvier russe ». On retrouve aussi, en ligne, une entrevue radiophonique¹⁶ dans laquelle Élisabeth Antebi s'entretient avec Vassili Golovanov et sa traductrice Hélène Châtelain, dans le cadre de l'émission *Au plaisir d'insolence*. Ils discutent de la popularité grandissante de l'œuvre en France et Golovanov souligne le sens complexe de son récit et de la quête de soi qu'il représente, au-delà du voyage.

À l'opposé de la France, et toujours selon la revue de presse des éditions Verdier, aucun critique québécois n'a fait paraître d'article au sujet du récit de Golovanov. Un seul article, paru dans la revue *La Croix*, le 16 septembre 2010, fait mention de Pierre Landry, Québécois d'origine et libraire en France depuis peu, qui « est désormais célèbre pour sa défense durable du livre de Vassili Golovanov, *Éloge des voyages insensés* (Verdier), dont il vend des centaines d'exemplaires chaque année¹⁷. » À notre connaissance, on ne retrouve

¹⁵ Éditions Verdier, « Éloge des voyages insensés, l'île », *Éditions Verdier*, <<http://www.editions-verdier.fr/v3/oeuvre-elogedesvoyagesinsenses.html>>, en ligne, consulté le 16 novembre 2010.

¹⁶ Élisabeth Antebi, « Rencontre avec Vassili Golovanov », *Au plaisir d'insolence, Canal Académie, Première radio académique francophone sur internet*, 18 janvier 2009, en ligne, <<http://www.canalacademie.com/emissions/ins507.mp3>>, consulté le 25 novembre 2009.

¹⁷ Sabine Audrerie, « Éloge des libraires insensés », *La Croix*, Paris, 16 septembre 2010, en ligne, <<http://www.editions-verdier.fr/v3/oeuvre-elogedesvoyagesinsenses.html>>, consulté le 16 novembre 2010.

également aucun article paru dans une revue littéraire qui propose une étude du récit de Golovanov. Malheureusement, le récit n'a toujours pas été traduit en d'autres langues, comme l'anglais, et nous n'avons pas eu le temps, dans le cadre de ce mémoire, d'apprendre le russe, ce qui limite notre recherche sur la réception de l'œuvre dans divers pays. Nous savons cependant que le livre a remporté le prix de la presse russe pour le meilleur livre de l'année, lors de sa sortie, en 2002.

Afin de comprendre la relation entre l'espace et le temps dans le récit de voyage, notre analyse se découpera en deux chapitres. Il nous est d'abord paru important, dans le premier chapitre, d'observer l'évolution du récit de voyage au fil des siècles afin de comprendre ce qui construit le genre. Nous dénombrerons les principales composantes qui semblent récurrentes selon nos lectures, soit les modalités du parcours, l'éveil des sens du voyageur et l'insertion de la description dans le récit afin de parfaire notre compréhension et de construire une base solide à l'analyse du récit de Golovanov.

Nous observerons ensuite comment se bâtit le récit de l'expédition, afin de déceler les perceptions de l'auteur en ce qui concerne l'espace et le temps et ainsi comprendre l'articulation de la relation. Pour ce faire, nous retracerons quatre moments importants dans le récit de Golovanov; dans un premier temps, il sera question de la période avant le départ, alors que l'auteur ressent cette impulsion qui le pousse à partir vers une île isolée du Grand Nord. Nous verrons comment le désir de fuir son quotidien ainsi que la curiosité motivent son départ. Dans un deuxième temps, le moment qui constitue la période durant les expéditions sera abordé. Nous diviserons cette partie en trois sections distinctes qui correspondent chacune à une expédition sur l'île. Nous pourrions ainsi voir que c'est lors de la description ambulatoire de l'itinéraire réel des expéditions que les repères spatio-temporels sont bouleversés; la description devient un véritable événement du parcours et non pas une pause dans le récit. Un repérage des marques spatiales et temporelles présentes dans le livre sera effectué afin de voir leur évolution au fil de l'expédition. Dans un troisième temps, le moment du retour sera étudié. Afin de bien le comprendre et d'y repérer les marqueurs spatio-temporels, nous nous attarderons au moment où le voyageur revient de la deuxième expédition, qui est davantage décrit et qui explique d'une part le retour dans

le village de Bougrino et d'autre part, le retour dans la ville Moscou. Dans un dernier temps, nous analyserons le moment de l'écriture et les difficultés que rencontre Golovanov, notamment lorsqu'il tente d'exprimer l'intensité des sensations qu'il a vécues. Les repères spatio-temporels, recensés durant ces quatre périodes, serviront donc à vérifier la construction de la relation entre l'espace et le temps, qui, face à l'altérité, se traduit dans le récit par un phénomène de fusion dans l'écriture.

Dans le deuxième chapitre, afin de mieux comprendre les relations possibles entre l'espace et le temps dans la littérature, nous étudierons le concept de chronotope, tel que l'entend Bakhtine dans la structure narrative romanesque. Nous verrons ensuite comment ce concept continue d'évoluer afin de s'adapter au roman contemporain et finalement, parvenir à émerger du roman et s'étendre à d'autres genres. On se questionnera alors sur le cadre spatio-temporel dans le récit de voyage qui, avec la découverte de l'altérité, devient un espace-temps autre.

L'analyse du récit *Éloge des voyages insensés ou l'île* de Vassili Golovanov nous permettra de poser ce questionnement, puisque nous retrouvons dans ce livre de nombreuses caractéristiques spatiales et temporelles qui influencent la vision de l'homme en situation de voyage, face à l'altérité. Pour ce faire, nous retracerons les trois principales dimensions qui composent le récit, soit la dimension géographique, la dimension anthropologique et la dimension folklorique afin de faire ressortir certains chronotopes et ainsi saisir l'articulation spatio-temporelle à laquelle Golovanov est confronté.

D'abord, l'analyse de la première dimension nous fera découvrir la géographie particulière de l'île polaire de Kolgouev. L'île est avant toute chose un espace fantasmé par Golovanov pour ensuite devenir l'espace principal du récit. Nous étudierons également l'impact de sa position physique au nord du 50^e parallèle, qui en fait un espace nordique. La perspective temporelle qui règne sur l'île sera également examinée en fonction de sa géographie, afin de comprendre, notamment, l'influence des heures d'ensoleillement sur le parcours de l'auteur, ainsi que sa perception des distances parcourues dans le temps.

Puis, une étude de la dimension anthropologique nous permettra d'entrevoir la façon dont le peuple des Nenets habite l'espace de l'île et de quelle façon le passage du nomadisme au sédentarisme a bouleversé la culture de ce peuple. De la sorte, nous verrons comment la vie sur l'île s'organise lors du séjour de Golovanov. De plus, malgré la sédentarisation du peuple, la vie quotidienne est toujours réglée par un temps cyclique qui évolue au fil des saisons, comme chez les nomades.

Finalement, la dimension folklorique du récit nous fera découvrir que le peuple des Nenets possède son propre univers, rempli de mythes et de légendes qui façonnent l'espace en créant une relation au lieu habité. En effet, chaque endroit sur l'île possède son histoire particulière, comme le précise la carte qui est offerte au début du récit¹⁸. Cette relation influence également la dimension temporelle, puisque ces histoires proviennent des ancêtres et sont une évocation du passé, qui survit toujours dans le présent, créant ainsi une temporalité en boucle.

Cette analyse nous permettra donc de voir émerger les diverses relations spatio-temporelles présentes dans le récit de Golovanov et nous tenterons ainsi de nommer divers chronotopes qui se distinguent et qui soulignent la fusion entre l'espace et le temps. À notre connaissance, cet exercice n'a jamais été tenté auparavant dans le domaine littéraire au sujet du récit de voyage et c'est là l'un des principaux intérêts de la recherche.

¹⁸ Voir appendice A, figure 1.1.

CHAPITRE I

CONSTRUCTION D'UN GENRE : LE RÉCIT DE VOYAGE

Dans ce premier chapitre, les concepts étudiés serviront à construire la base de notre analyse. D'abord, nous verrons comment se définit le genre littéraire du récit de voyage en observant son évolution dans l'histoire. Ensuite, nous distinguerons les principales composantes du genre, soit les modalités de parcours, la polysensorialité et l'insertion de descriptions dans le récit afin de voir comment se construit, de manière générale, le récit de voyage.

Puis, nous proposons l'analyse du récit de voyage *Éloge des voyages insensés ou l'île* de Vassili Golovanov, paru en 2002, afin de voir comment ces concepts peuvent prendre forme dans le livre. Suite à l'étude du texte, nous verrons la relation spatio-temporelle qui se forge dans un récit où l'auteur, en situation de voyage, se retrouve face à l'altérité. En effet, Golovanov relate trois excursions sur la même île, Kolgouev, située au nord-ouest de la Russie, dans la mer de Barents. Durant ces voyages, il fera la connaissance des Nenets, un peuple d'anciens nomades, éleveurs de rennes, qui vivent toujours ancrés dans leurs traditions. Lors de son plus long séjour sur l'île, Golovanov entreprend avec Piotr, son jeune compagnon de route ainsi que deux guides nenets, une expédition au cœur de l'île, sur cette surface quasi déserte qui le surprendra à plusieurs moments.

L'étude de ce récit nous permettra d'observer les marques spatiales et temporelles insérées dans le récit afin de voir comment, au fil du voyage, s'opère la fusion entre l'espace et le temps. De la sorte, nous validerons l'hypothèse de départ qui veut que l'espace soit prédominant dans le récit de voyage, créant ainsi une relation espace-temps unique.

1.1 Historique du récit de voyage

Le récit de voyage est un genre littéraire qui ne semble pas faire l'unanimité lorsqu'il s'agit de le définir, surtout depuis le XX^e siècle. Toutefois, la critique s'entend pour dire que le genre a fait son apparition il y a de cela bien longtemps. Lorsqu'on fait l'historique du genre, on se rend vite compte que les critères qui le définissent ont énormément changé en fonction de la pratique même du voyage au fil des siècles.

Aux XV^e et XVI^e siècles, les récits de voyage relatent l'aventure des premiers explorateurs qui partent à la découverte de mondes nouveaux. Il s'agit de textes qui décrivent des espaces qui, jusque-là, étaient encore inconnus par l'élite européenne. C'est d'ailleurs à cette élite que plairont surtout ces premiers récits de voyage.

Au XVII^e siècle, « le livre de voyage est alors un texte à tendance encyclopédique dans lequel se côtoient tous les savoirs.¹⁹ » En effet, la découverte des nouveaux pays ayant été réalisée aux siècles précédents, les récits de voyage font maintenant mention de la vie dans ces nouvelles contrées. Gérard Cogez souligne, dans son essai sur les écrivains voyageurs, qu'au XVII^e siècle, les récits de voyage sont davantage composés par « [les] commerçants et [les] missionnaires (les Jésuites en particulier) qui commencent à sillonner le monde.²⁰ » On a donc une perspective différente sur le Nouveau Monde, qui se détache maintenant de l'élite européenne pour aller rejoindre la parole du peuple, tandis que chez les intellectuels, certains voyages semblent être obligés; ce sont « des haltes inévitables²¹ » pour ceux qui veulent suivre les pas de la bourgeoisie.

Ceci dit, « c'est au XIX^e siècle que le récit de voyage trouvera une place à part entière à l'intérieur du champ littéraire.²² » Durant ce siècle, le genre perd son style encyclopédique pour adopter une écriture plus soignée, empreinte d'émotions. « Les auteurs [...] sont de plus en plus sensibles au discours de la modernité qui valorise

¹⁹ Adrien Pasquali, *op. cit.*, p. XVI.

²⁰ Gérard Cogez, *Les écrivains voyageurs au XX^e siècle*. Coll. « Points. Essais. Série lettres », Paris, Éditions du Seuil, 2004, p. 12.

²¹ Adrien Pasquali, *op. cit.*, p. 48.

²² Gérard Cogez, *op. cit.*, p. 14.

l'originalité individuelle et subjective.²³ » Certains critiques reprochent toutefois au genre de s'être alors rapproché des récits de fiction et d'avoir perdu son caractère purement informationnel. De plus, en voulant à ce point décrire le voyage de façon personnelle, les auteurs ont tendance à évacuer certains aspects de ce qu'ils ont vu et il se crée alors « de nouveaux lieux communs²⁴ » ou de nouveaux clichés liés à divers endroits, ce qui va justement à l'encontre de leur désir d'écrire un récit unique.

Puis, au XX^e siècle, les doutes à propos du genre deviennent inévitables, puisque « les recherches sur la littérature de voyage se sont multipliées depuis une génération et elles se sont considérablement affinées²⁵ ». Plusieurs soulèvent le fait qu'il ne semble plus possible de départir fiction et réalité dans certains récits. D'autres, au contraire, se demandent si un récit basé sur des informations factuelles peut appartenir au champ littéraire. Néanmoins, selon Cogez,

[...] à l'aube du XX^e siècle, il ne fait plus guère de doute qu'un nombre respectable de récits de voyage appartiennent au domaine littéraire, en ce sens qu'ils manifestent un incontestable souci de style et de composition. Le problème qui demeure est celui du genre lui-même, dans la mesure où les conditions et la conception même du voyage se sont considérablement modifiées en quelques décennies : évolution des déplacements, qui saturent la quasi-totalité de la planète, remplacement progressif de l'exploration proprement dite par le tourisme. À quoi il faut ajouter la conséquence la plus redoutable de ces phénomènes : la disparition progressive des différences culturelles, au profit d'une uniformité planétaire qui semble rendre tout déplacement inutile.²⁶

L'exploration de mondes nouveaux semble bien terminée. Au XX^e siècle, l'homme a mis le pied sur chaque parcelle de terre de notre planète et a même commencé l'exploration de l'espace. Le touriste prend graduellement la place de l'explorateur qui, lui-même, avait déjà

²³ Pierre Rajotte, « Dire l'espace dans le récit de voyage : entre la proie et l'ombre », dans Rachel Bouvet et Basma El Omari (dir. publ.), *L'espace en toutes lettres*, Québec, Nota Bene, 2003, p. 214.

²⁴ *Ibid.*, p. 218.

²⁵ Paul Claval, « La géographie et les chronotopes », dans Michel Chevalier (dir. publ.), *La littérature dans tous ses espaces*, Paris, éditions du CNRS, coll. « Mémoires et documents de géographie », 1993, p. 104.

²⁶ Gérard Cogez, *op. cit.*, p. 19.

pris la place du découvreur. Mais peu importe celui qui voyage, il se trouve désormais confronté à de nouvelles réalités qui découlent d'une société en mouvement. L'explorateur moderne peut alors tenter de définir ces nouvelles modalités dans son récit, alors que le touriste s'y laissera prendre. Ce dernier ne sera donc que très rarement l'auteur d'un récit de voyage, devenant plutôt auteur de guides touristiques, qui eux sont exclus du champ littéraire puisqu'ils ne tiennent pas compte des conventions de la littérature dans leur composition. Cependant, on remarque que le récit de voyage, bien qu'il n'ait plus cette portée encyclopédique, demeure un récit de découverte souvent au niveau social et même géographique. Il est également beaucoup plus personnel et très rarement objectif. L'auteur se laisse aller à des commentaires personnels sur ses découvertes qui, encore une fois, lient l'ouvrage au champ littéraire. Toutefois, ce qu'il faut retenir, comme le mentionne Pierre Rajotte, c'est que « les récits de voyage révèlent, ultimement, que le monde change et avec lui la façon de le représenter.²⁷ »

1.2 Les composantes du récit de voyage

Le récit de voyage a donc évolué à travers les siècles. La définition du récit de voyage donnée par Louis Marin, philosophe français, est citée dans les œuvres de Pasquali et de Cogeze comme étant la définition la plus juste. Selon lui, le récit de voyage serait :

un type de récit où l'histoire bascule dans la géographie, où la ligne successive qui est la trame formelle du récit ne relie point, les uns aux autres, des événements, des accidents, des acteurs narratifs, mais des lieux dont le parcours et la traversée constituent la narration elle-même; récit plus précisément, dont les événements sont des lieux qui n'apparaissent dans le discours du narrateur que parce qu'ils sont les étapes d'un itinéraire. [...] Le propre du récit de voyage est cette succession de lieux traversés, le réseau ponctué de noms et de descriptions locales qu'un parcours fait sortir de l'anonymat et dont il expose l'immuable préexistence [...].²⁸

²⁷ Pierre Rajotte, *op. cit.*, p. 225.

²⁸ Louis Marin, *Utopiques. Jeux d'espaces*, Paris, Éd. de Minuit, 1973, p. 64-65; cité dans Adrien Pasquali, *op. cit.*, p. 94 et Gérard Cogeze, *op. cit.*, p. 27.

À partir de cette définition, nous observerons les principales composantes du récit de voyage, soit les modalités de parcours, la polysensorialité et l'insertion de descriptions dans le récit.

1.2.1 Le parcours, initiateur du récit

Dans la plupart des récits de voyage, l'histoire se développe autour des souvenirs du voyageur qui sont donnés au lecteur selon l'ordre du parcours que ce dernier a effectué. Le voyageur, en mouvement, découvre un nouvel espace qui façonne son périple. Le parcours est défini selon une « trace laissée par les pas, [un] itinéraire dessiné sur une carte [...] une ligne, une construction de l'esprit, un projet, un plan, un préalable, une téléologie, un signe qui s'enracine dans une dimension géographique, topographique.²⁹ » Il semble évident que cette définition, grâce à ses multiples segments, peut s'adapter à l'ensemble des récits de voyage. Ainsi, chaque parcours devient unique au voyageur et chaque lieu, qui jalonne ce parcours, devient un moment précis dans la mémoire du voyageur. On observe alors les prémices de cette fusion entre l'espace et le temps, puisque les lieux parcourus deviennent les marqueurs de temps dans le récit.

Toutefois, il faut voir que le parcours peut être effectué de diverses façons, ce qui influence considérablement la vision du voyageur sur l'espace. Pasquali écrit à ce propos : « De l'extrême lenteur piétonnière à la débandade supersonique, l'éventail offert aux voyageurs est considérable : chaque vitesse entraîne des modifications de la vision du monde et de ses objets, jusqu'à cette forme de "réalisme magique" [...]»³⁰. Ainsi, chaque voyageur parcourt le monde à sa façon, à son rythme, se laissant aller aux aléas du lieu qu'il découvre. On peut évidemment observer une première différence entre le touriste, qui veut se déplacer le plus rapidement possible afin de voir de nombreux endroits souvent prédéfinis et l'explorateur, qui, souvent, aime se promener à pied ou encore emprunter des moyens de transport locaux qui lui permettront de s'imprégner de la culture environnante. Puis, on peut observer la figure de l'errant, cette catégorie se rapportant davantage aux

²⁹ Rachel Bouvet, André Carpentier et Daniel Chartier (dir. publ.). « Préface », *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs : Les modalités du parcours dans la littérature*. Paris, L'Harmattan, 2006. p. 9.

³⁰ Adrien Pasquali, *op. cit.*, p. 23.

écrivains voyageurs, dont Golovanov fait partie et qui sont, en quelque sorte, des nomades fantasmés, parcourant, pour un moment, un espace inconnu. L'errant ignore où il va :

[...] soit il est en fuite, et dans ce cas le moment marquant de son parcours est le point de départ, ce lieu qui reviendra hanter la mémoire, de manière lancinante, [...] soit il est en quête d'autre chose, et dans ce cas, il se laisse facilement distraire de la route par le paysage, par une idée, par des mots; son regard s'oriente vers l'avant, vers l'inconnu, il est tendu vers l'horizon.³¹

Au cours de notre analyse du parcours de Golovanov, nous pourrions voir le but de son entreprise sur l'île de Kolgouev; il est évident que l'auteur du récit n'y est pas en tant que touriste avide de découvrir des lieux prédéfinis. On entrevoit plutôt, au fil de notre lecture, cet aspect fantasmé du nomadisme, cette envie de se laisser aller aux lieux visités, aux paysages observés et surtout ce désir de fuir le quotidien de la grande ville. C'est que sur l'île de Kolgouev, les paysages, la toundra et les montagnes entourent l'homme et lui offrent ce sentiment de liberté souvent associé au mode de vie nomade. Il peut donc se laisser emporter par l'espace qu'il traverse. Malgré cela, une chose demeure certaine : chaque lieu, qui construit le parcours, devient un moment de découverte dans le récit du voyageur et par conséquent, l'espace crée la temporalité du récit.

1.2.2 L'éveil des sens

Tout au long de son parcours, le voyageur fait face à de nouveaux paysages, à de nouveaux endroits. Il a alors recours à ses cinq sens pour capter toutes les nouveautés qui l'entourent. Bien entendu, ses sens ne sont pas mis à profit de manière égale; tout dépend de l'endroit où le voyageur se trouve et des expériences qu'il y fait. Alain Corbin croit que le voyageur doit appréhender le paysage en se laissant imprégner de toutes les sensations qu'il provoque. « Nous lisons les paysages d'une manière distanciée, selon une attitude que l'on peut qualifier de spectatoriale, parce que nous nous soumettons au primat de la vue, et cela depuis la Renaissance. Or, longtemps, l'appréciation de l'espace avait été

³¹ Rachel Bouvet, « Du parcours nomade à l'errance : une figure de l'entre-deux », dans Rachel Bouvet, André Carpentier et Daniel Chartier (dir. publ.), *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs : Les modalités du parcours dans la littérature*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 35.

polysensorielle [...]»³² Cette dimension polysensorielle que possède le paysage, on la retrouve bien dans les récits de voyage, même s'il est vrai que le regard du voyageur reste prédominant. Par exemple, certains endroits offrent une expérience gastronomique hors du commun; il y a donc fort à parier que, dans ces cas, le voyageur y fera de nouvelles découvertes gustatives et qu'il voudra ensuite les partager dans son récit. Puis, on retrouve les dimensions auditive et olfactive qui façonnent également les paysages le long de la trajectoire du voyageur. Ces deux dimensions sont toujours présentes, où que l'on soit; il suffit d'y porter un peu d'attention pour découvrir un monde rempli d'odeurs et de sons qui peuvent parfois nous surprendre ou encore rendre un endroit unique. On retrouve ensuite le toucher, qui peut sembler peu présent dans les récits de voyageurs. Cependant, selon Corbin, qui donne l'exemple du paysage de la plage au XVIII^e siècle, «[...] le contact du sable sous le pied nu, la chevauchée sur les grèves, le mariage du corps et de l'eau en pleine nature, l'expérience neuve de la fusion avec l'élément liquide [...] tout cela a fait que le paysage s'est très vite trouvé associé à cette cénesthésie [...]»³³. Corbin démontre ici que la découverte de nouvelles sensations par le corps arrive souvent suite à l'exploration de nouveaux lieux, de nouveaux paysages et bien que cette découverte soit plus limitée de nos jours, par comparaison avec les voyages effectués aux siècles derniers, il reste quelques endroits dans le monde qui peuvent toujours provoquer de telles sensations. Le lieu pertinent au récit de voyage devient alors celui de la nouveauté sensorielle.

Finalement, il semble que la vue soit incontestablement le sens le plus sollicité chez le voyageur et cela se reflète dans les récits de voyage. En effet, le propre du genre est lié au fait que l'auteur se soit trouvé sur les lieux et qu'il ait pu observer l'espace qui les compose. Toutefois, il faut faire attention à ce regard que le voyageur porte sur les lieux qu'il découvre parce qu'il peut parfois être altéré par des impressions prédéfinies. Ainsi, selon Cogez, « bien des formes d'obnubilation [...] peuvent enténébrer ce qui s'offre à la vue d'un voyageur [...]»³⁴ Il faut donc rester attentif au manque d'objectivité qui peut être

³² Alain Corbin, « Comment l'espace devient paysage », dans *L'homme dans le paysage, entretien avec Jean Lebrun*, Paris, Textuel, 2001, p. 19.

³³ *Ibid.*, p. 27.

³⁴ Gérard Cogez, *op. cit.*, p. 81.

flagrant dans le récit de voyage et considérer la marque que laisse le voyageur dans l'écriture de son parcours.

Il faut également porter attention aux empreintes des connaissances antérieures laissées dans l'esprit du voyageur, car « celui qui voit est à la fois un *voyant* et un *voyeur* : il perçoit mais aussi il regarde ce qui a déjà été perçu, déjà dit.³⁵ » La vue peut donc parfois être un sens trompeur pour le voyageur. Pasquali mentionne cependant que « toute écriture de voyage porte les marques de ces autres récits. Immobile, l'érudit serait entièrement du côté des livres, quand pour le voyageur prime l'expérience par laquelle il vérifie les expériences et les savoirs des autres voyageurs.³⁶ » Il poursuit en ajoutant qu'il est impossible, de nos jours, qu'un homme parte à la découverte du monde sans avoir un certain bagage culturel susceptible de l'influencer.³⁷ Il appartient au lecteur d'être au fait de cette possibilité et d'être conscient que le récit de voyage ne peut être totalement objectif. Pour Christiane Lahaie, auteure d'un article portant sur la question du lieu et de la *mimèsis*, « "l'imagination, et non l'observation, serait fondamentale" dans la représentation du lieu, de sorte que le geste interprétatif l'emporterait sur la véracité du tableau.³⁸ » L'imagination du voyageur est évidemment remplie de ces autres récits qu'il a lus auparavant et qui ont ancré en lui certaines idées préconçues sur l'endroit qu'il s'apprête à découvrir. De la sorte, avec l'intégration des cinq sens au parcours et le bagage littéraire de l'auteur, le récit de voyage contemporain se veut tout à fait subjectif, relatant avec sensibilité l'évolution du voyageur dans de nouvelles contrées.

³⁵ Jean Bessière, « Voyage, récit de voyage et rhétoricité. À partir de Michel Butor. », dans György Tverdota (dir. publ.), *Écrire le voyage*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1994, p. 254. C'est l'auteur qui souligne.

³⁶ Adrien Pasquali, *op. cit.*, p. 32.

³⁷ *Ibid.*, p. 37.

³⁸ Christiane Lahaie, « Entre géographie et littérature : la question du lieu et de la *mimèsis* », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 52, no 147, décembre 2008, p. 442, qui elle-même cite Itzhak Goldberg, « Défiguration du paysage », dans Françoise Chenet (dir. publ.), *Le paysage et ses grilles. Actes du colloque de Cerisy-la-Salle*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 228.

1.2.3 L'insertion de la description dans le récit

On l'a vu, le récit de voyage se construit selon le parcours que fait le voyageur dans l'espace et selon ce qu'il y perçoit. Toutefois, afin de pouvoir raconter ce qui est vu et vécu, l'insertion de descriptions dans la narration devient un moyen efficace pour rendre compte des événements et des paysages. Véronique Magri écrit à ce sujet : « Dans le récit de voyage, la description est légitimée d'emblée au nom de la démarche didactique que ce type de récit adopte, se voulant compte rendu, véhicule d'informations.³⁹ » Le récit de voyage présente une vision des faits réels et la description devient l'outil idéal pour construire ce genre de récit. Les phrases narratives ne viennent qu'introduire les descriptions qui, elles, deviennent les événements de l'histoire. On peut alors remarquer que les récits de voyage n'ont pas de structure formelle, à l'inverse des romans d'aventures par exemple qui possèdent un schéma actantiel de base, donc une structure linéaire, avec un héros qui poursuit une quête et qui rencontre des embûches. Le récit de voyage propose plutôt une structure en boucle qui, entre le départ et l'arrivée, présente la découverte d'un nouveau monde. C'est « l'histoire d'un itinéraire [qui] est rapporté, inséré entre un départ et un retour pour la plupart elliptique⁴⁰ ». Il faut aussi remarquer que, dans le récit de voyage, la description n'impose pas une halte; elle vient plutôt combler l'espace entre la date de départ et d'arrivée, qui sont les seuls éléments structurels fixes du récit, en reprenant l'itinéraire de celui qui voyage à travers un nouveau parcours, cette fois discursif. Elle entraîne le récit comme la curiosité pousse le voyageur à avancer.

Cependant, la description insérée dans un récit se heurte à un obstacle : comment décrire ce qui est nouveau? Et surtout, comment le décrire en ne laissant pas notre bagage culturel influencer notre vision? C'est le point que plusieurs essayistes abordent lorsqu'ils étudient le récit de voyage. D'abord, Christine Montalbetti explique le phénomène de déformation qui peut survenir devant des objets ou des paysages nouveaux de la façon suivante : « Je projette sur le réel un lexique inadapté, je ne l'évoque que dans le décalage, je le déforme pour le rendre dicible, mais alors c'est autre chose que je dis, des réalités

³⁹ Véronique Magri, *op. cit.*, p. 36.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 37.

traduites, altérées par cette réduction que mon discours opère [...]»⁴¹. Ainsi, le voyageur tente de maîtriser un nouvel espace qui est dominé par l'Autre et de l'insérer au discours et à la trame narrative. Toutefois, cette description ne peut jamais être totalement objective; c'est que d'emblée, la nouveauté percute le voyageur et ainsi, l'altérité demeure toujours insaisissable, non seulement pour celui qui parcourt l'espace, mais également pour le lecteur qui sera confronté à cette difficulté qu'a l'écrivain de nommer les choses. Montalbetti mentionne que

[c]ette dimension allogène de l'objet, qui me fait prendre conscience d'une disproportion entre la finitude de mon vocabulaire et l'infinitude des objets que me propose le réel [...] engage donc aussi une réflexion, autour de la question du référent non prévu, sur les limites de la réception. Le référent imprévu, c'est de toute manière l'objet irrecevable, celui que mon lecteur ne peut concevoir [...]»⁴²

L'altérité pose donc un obstacle et Montalbetti soutient que la description interfère souvent dans la visée réaliste du récit. Il existe toutefois certaines façons de contourner cet obstacle, soit en utilisant un néologisme ou en empruntant un terme provenant du langage de l'autre⁴³. En plus, lorsque vient le temps de décrire des paysages ou des bâtiments, l'utilisation de « solutions extralinguistiques »⁴⁴ peut s'avérer utile, par exemple les représentations graphiques ou la référence à des images populaires qui ne sont pas intégrées au livre ou encore, la référence à une carte géographique. La comparaison⁴⁵ peut être utile également lorsque le paysage devant le voyageur lui rappelle un autre endroit que le lecteur est susceptible de connaître. Pierre Rajotte écrit à ce sujet : « [...] la comparaison permet d'associer ou d'opposer des lieux, de ramener un lieu inconnu à un lieu connu. »⁴⁶ Il ajoute également que la substitution d'un temps à un autre s'avère être un procédé utile. De plus, « l'évocation vient souvent à la rescousse de la description, ne serait-ce que pour calquer

⁴¹ Christine Montalbetti, *op. cit.*, p. 40.

⁴² *Ibid.*, p. 43-44.

⁴³ *Ibid.*, p. 154.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 171.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 176.

⁴⁶ Pierre Rajotte, *op. cit.*, p. 211.

cette activité mentale consistant à se rappeler les contours de l'espace.⁴⁷ » Ainsi, le voyageur dispose de plusieurs moyens afin de détourner l'obstacle que pose l'altérité à la description, afin que cette description, « qui est un tout sémantique aspire à devenir un ensemble visuel⁴⁸ ». Il faut toutefois se méfier de ces procédés puisque, selon Magri, c'est là « le paradoxe de la description dans le récit de voyage qui veut rendre compte de l'inédit, de l'altérité découverte, mais qui ne peut le faire qu'en réduisant l'altérité.⁴⁹ » Le parcours du voyageur, inséré dans le livre, devient alors plus factuel, grâce aux descriptions. Cependant, le manque d'objectivité peut effectivement faire en sorte que l'autre n'est pas présenté comme il est vraiment, mais plutôt comme on croit qu'il devrait être, donnant alors une vision déformée de la réalité. Il n'en demeure pas moins que la description est l'élément essentiel à la construction narrative du récit de voyage.

On a donc pu observer qu'au cours des siècles derniers, le récit de voyage est devenu un genre littéraire reconnu et on peut désormais, grâce aux essayistes qui s'y sont intéressés, comprendre les fondements de son écriture. Nous pouvons aussi, grâce aux principales composantes examinées, faire une étude plus approfondie d'un récit de voyage particulier et tenter d'en faire ressortir les éléments qui permettent de comprendre la problématique qui nous intéresse, c'est-à-dire la relation entre l'espace et le temps telle que présentée dans une situation de voyage, alors que l'auteur se retrouve face à l'altérité.

1.3 Les repères spatio-temporels dans le récit de voyage

Afin d'étudier la relation espace-temps dans le récit de voyage, nous proposons l'analyse du récit *Éloge des voyages insensés ou l'île*⁵⁰, de Vassili Golovanov, dans lequel nous verrons quatre moments importants: en premier lieu, la période avant le départ, alors que l'auteur trouve les motivations qui le poussent à fixer la date du départ vers l'île fantasmée; en deuxième lieu, la période durant le voyage, qui sera elle-même divisée selon

⁴⁷ Christiane Lahaie, *loc. cit.*, p. 446.

⁴⁸ Véronique Magri, *op. cit.*, p. 42.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 47.

⁵⁰ Vassili Golovanov, *Éloge des voyages insensés ou l'île*, trad. du russe par Hélène Châtelain, Lagrasse, Verdier, coll. « Slovo », 2007, 506 p. Désormais, les références à cet ouvrage seront placées entre parenthèses dans le texte.

les trois expéditions effectuées par Golovanov; en troisième lieu, le retour du voyage, où nous nous concentrerons sur le retour de la deuxième expédition, plus largement décrite dans le récit alors que Golovanov revient d'abord dans la ville de Bougrino, puis à Moscou; en dernier lieu, le moment de l'écriture et les obstacles rencontrés par l'auteur. Nous verrons comment les repères temporels s'estompent tout au long du récit pour devenir presque inexistants lors des expéditions, à tel point que la description de l'espace prend le dessus.

1.3.1 Avant le départ

Golovanov se laisse tenter par l'expédition à Kolgouev après avoir vu une carte provenant d'un vieil atlas allemand, sur laquelle des trous blancs avaient été laissés au centre de l'île, représentant des endroits jusqu'alors inconnus. Il se demande alors ce qu'il peut bien y avoir à cet endroit : « L'inconnu, l'espoir, l'appel, tout m'a submergé... » (p. 34), écrit-il. Selon les recherches menées par Nicolas Davignon, dans son mémoire sur les écrivains voyageurs, « Dans un monde censé être connu et archivé de toute part, la curiosité demeure le rôle de l'écrivain, motivée par son ignorance⁵¹. » La curiosité est donc une première motivation qui pousse l'auteur à entreprendre l'expédition, mais selon Alain de Botton, essayiste suisse, il faut faire attention à l'attente que provoque cette curiosité. Pour nous faire comprendre son propos, il propose cette comparaison : « [l]e voyage soumet notre curiosité à une logique géographique superficielle, une logique aussi curieuse que si le responsable d'un cours universitaire prescrivait des ouvrages en fonction de leur taille plutôt que de leur contenu⁵². » Il faut donc faire attention aux attentes que crée la curiosité avant le voyage. L'ignorance face à l'espace convoité semble aussi être un élément déterminant dans le choix de la destination et Golovanov avoue en ces termes son manque de connaissance : « Je ne connaissais rien du Grand Nord » (p. 27). On peut donc imaginer que l'appel de l'inconnu permet au voyageur de nourrir un intérêt grandissant pour l'île.

⁵¹ Nicolas Davignon, « La posture de l'écrivain voyageur face au tourisme chez André Carpentier, Roch Carrier et Pierre Perrault », mémoire de maîtrise, Faculté des lettres et sciences humaines, Université de Sherbrooke, Sherbrooke, 2007, p. 128-129.

⁵² Alain de Botton, *L'art du voyage*, Paris, éditions Mercure de France, coll. « Pocket », 2004, p. 138.

Ensuite, l'idée de l'île représente également une importante motivation pour ce journaliste qui désire changer d'environnement. Toutefois, l'envie de partir demeure, pendant quelques années, au stade du rêve et durant ces mêmes années, tout tourne mal dans la vie personnelle du journaliste moscovite. Il mentionne, en souvenir de cette époque :

Quelques années ont passé. Tout s'est gâté dans ma vie. Je me suis séparé de ma femme. J'ai tenté de réussir ma profession, je suis entré à l'hebdomadaire le plus prestigieux de l'époque, j'y écrivais des articles sérieux, la direction me félicitait, mais ce sérieux, ce langage qui, même sur le papier, devenait assommant et stérile, commençait à m'effrayer. (p. 29)

On peut alors comprendre que l'envie de partir augmente et devient associée à l'idée de fuir son quotidien. D'ailleurs, il apparaît qu'une des motivations du voyageur est souvent le désir de fuir momentanément le lieu où il vit, dans le but de changer d'air, en sachant très bien qu'il y reviendra, puisque le voyage n'est jamais définitif. « Le voyageur cherche à se déconnecter de ce qu'il connaît de lui, à découvrir ses limites dans des circonstances inconnues⁵³. » Ce n'est pas un hasard si le deuxième chapitre du récit de Golovanov, celui qui justement raconte cette première excursion sur l'île, s'intitule « Le livre de la fuite ». On remarque également que dans ce chapitre, il fait référence à lui-même en se nommant *le Fugitif*, un autre indice de l'esprit dans lequel il se trouve lors de ce premier voyage.

Alors que le voyage est toujours en suspens, Golovanov exprime à Piotr cette envie de fuir vers l'île qui le ronge en ces termes : « Tu ne le croiras pas, mais avant que cela n'arrive, deux ans encore s'écoulèrent » (p. 30). De nombreuses contraintes ralentissent le projet du journaliste, notamment le fait que personne ne veut l'accompagner, tous croyant qu'il s'agit d'une belle aventure, mais personne n'ayant vraiment le temps de la réaliser. De plus, le putsch d'août 1991 en Russie est au centre des préoccupations de la plupart des amis et collègues de l'auteur et son idée de partir sur une île presque déserte au nord du

⁵³ Tania Selena Jiménez, « La rencontre de l'autre en voyage », mémoire de maîtrise, Département des communications, Université du Québec à Montréal, Montréal, 2010, p. 23. Elle s'inspire ici des recherches au sujet des motivations personnelles du voyageur effectuées par Jean-Didier Urbain dans son essai *L'idiot du voyage* ainsi que par Frank Michel dans *Désir d'ailleurs. Essai d'anthropologie des voyages*.

pays leur semble alors farfelue. Pour Golovanov cependant, le voyage devient aussi une fuite symbolique de l'Histoire, un besoin de s'éloigner de tous les problèmes qui submergent la Russie et de plus en plus, l'île, le Nord et la toundra lui apparaissent comme le moyen idéal de s'échapper. Finalement, un jour d'août 1992, un collègue de travail de Golovanov mentionne à la blague que depuis tout ce temps qu'il rêve de son île, les chances qu'il parte maintenant sont très minces (p. 31). C'est alors que l'auteur décide de ne plus attendre et de partir pour une première fois sur l'île, seul, malgré le fait que « partir seul ressemblait vraiment trop à une fuite... » (p. 42).

Lorsque l'auteur évoque les années précédant son départ, les points de repère temporels dans le récit sont beaucoup plus présents que les points de repère spatiaux. Ainsi, on sait que le premier départ pour l'île se fait en août 1992 et qu'il pense à ce projet depuis quelques années déjà. De plus, le putsch de 1991 donne un repère temporel et historique; on peut alors s'imaginer le climat qui règne à Moscou. Toutefois, on ne sait pas précisément où vit Golovanov, ni de quoi son environnement immédiat se compose. On peut donc affirmer qu'avant son départ, le temps prédomine sur l'espace; Golovanov vit toujours dans la grande ville de Moscou et son quotidien de journaliste semble réglé au quart de tour, alors que le seul espace dont il est question, c'est celui de l'île, fantasmée.

1.3.2 Durant le voyage

1.3.2.1 Première expédition

Tout commence le 17 août 1992, à quatre heures du matin pour être plus précis, comme il est indiqué en haut du paragraphe à la manière d'un journal de voyage (p. 56). Golovanov est alors à bord du train qui l'amène dans la ville de Petchora, d'où il devra ensuite prendre le bateau jusqu'à Narian-Mar et l'hélicoptère jusqu'à l'île de Kolgouev. Déjà, les noms des lieux deviennent plus nombreux dans le récit puisqu'ils marquent des pauses dans le parcours, des endroits où Golovanov doit séjourner afin de se rendre sur l'île. Les dates sont également très présentes lors de ce premier périple, toujours inscrites comme dans un journal, soit avant les paragraphes qui débutent une journée, précisant ainsi l'évolution du parcours dans le temps. Toutefois, il faut noter que l'écriture ne correspond pas exactement à celle d'un journal de voyage. En effet, la narration est surtout basée sur

une focalisation interne qui présente les événements quotidiens du voyageur et ce qu'il y découvre, mais Golovanov utilise soudainement la focalisation externe à la fin de ce premier voyage, parlant de lui-même comme étant « le Fugitif » et utilisant la troisième personne du singulier pour décrire les événements. Ce changement survient après la rencontre avec les Nenets, habitants de l'île, et vient marquer la différence entre les hommes de la toundra et Golovanov, qui après quelques jours passés en leur compagnie, devient aussi étranger à lui-même. Il faut également noter que durant ce court moment où il utilise la focalisation externe, l'auteur incorpore certains passages au « je », certains « monologue[s] intérieur[s] » (p. 90) qui permettent alors d'expliquer les sensations du voyageur en rapport à ce nouveau monde auquel il est confronté.

Puis, le 21 août 1992, Golovanov raconte : « Quatre heures du matin. Je précise l'heure parce que, ces cinq derniers jours, le temps a joué avec moi je ne sais quel jeu incompréhensible. J'ai chuté hors du temps habituel jusqu'à ne plus différencier la nuit du jour. » (p. 71). Voilà qu'en quelques jours seulement, les repères temporels de l'auteur sont bousculés et il en a pleinement conscience. Le temps est plus subtil lorsqu'on est en voyage et on porte alors plus d'attention aux paysages qui nous entourent. Il n'est pas surprenant de lire, durant ces cinq premiers jours d'aventure, davantage de descriptions se rapportant aux villes visitées; le lecteur peut enfin entrevoir l'environnement dans lequel se trouve l'auteur.

Lors de son arrivée dans le village de Bougrino, sur l'île de Kolgouev, Golovanov est déçu et il l'exprime dans son texte en ayant recours à une narration à focalisation externe.

Pendant tout le reste de la journée, le village de Bougrino va progressivement se déployer devant lui comme une métaphore de plus en plus universelle de l'abandon, dévoilant l'un après l'autre les détails d'une vie, non pas terrifiante, mais quotidienne. Car il s'agit d'un jour ordinaire de la semaine, le 26 août 1992, un mercredi. (p. 110)

Afin d'exprimer sa désillusion face à l'île rêvée, Golovanov met en évidence sa quotidienneté, prenant la peine de mentionner la journée exacte. Il semble alors juste de dire que le but premier de l'auteur était de fuir son quotidien à Moscou et qu'il ne peut qu'être déçu de se retrouver sur l'île, dans le quotidien des Nenets. L'espoir qu'un

changement de paysage lui ferait oublier ce temps ennuyeux du quotidien s'estompe alors et il marque le moment par une date, signifiant ainsi qu'il ne peut échapper au temps. Toutefois, lorsqu'il s'aventure hors du village, il se laisse imprégner par les paysages naturels et spectaculaires du Grand Nord et il se questionne : « Était-ce une immense fatigue qui, enfin, s'abattait sur lui ou l'inouï des couleurs de cette nuit de lune aux confins de la terre, toujours est-il qu'il sentit soudain qu'il reconnaissait le Grand Nord, ce Grand Nord qu'il n'avait jamais vu, mais dont il avait éprouvé l'incessante nostalgie... » (p. 126-127). Les splendeurs de l'île prennent donc le dessus sur la lourdeur du temps quotidien et l'envie de revenir une deuxième fois sur l'île se fait vite sentir lors du retour. Cette envie est motivée, cette fois, par le désir de voir les Montagnes Bleues, donc par le paysage de l'île.

1.3.2.2 Deuxième expédition

Golovanov entame son retour sur l'île en 1994 et c'est le 27 juillet (p. 138), plus précisément, qu'il remet les pieds dans la ville de Bougrino, deux ans après sa première expédition. Lors de cette deuxième aventure, les dates ne sont plus inscrites dans le récit comme dans un journal de voyage. Les pensées de l'auteur et ses souvenirs prennent tout l'espace du récit, dans une narration homodiégétique à la focalisation interne, laissant place à l'itinéraire parcouru et aux détails qui s'y rapportent. D'ailleurs, durant toute cette aventure, très peu de dates précises permettent de situer l'expédition dans le temps, outre la date de l'arrivée sur l'île. Toutefois, quelques mentions des endroits où les excursionnistes s'arrêtent pour passer la nuit nous permettent de deviner la succession des jours. De la sorte, Golovanov n'évacue pas totalement l'aspect temporel dans son récit; c'est le déroulement du parcours dans l'espace qui nous permet d'entrevoir le temps qui passe.

Lors de cette deuxième aventure, on voit l'importance de divers sujets abordés par l'auteur, qui apportent un support à l'aventure de Golovanov et offrent au lecteur des moyens de se repérer dans l'histoire. Les descriptions de la géographie de l'île, par exemple, permettent d'offrir des points de repère sensoriels en lien avec divers moments du parcours. Les sensations se multiplient et semblent plus vives lors d'un voyage en milieu inconnu, mais seules quelques-unes viendront s'inscrire dans le récit, « [c]ar du perpétuel

flot et flux d'informations on ne retient jamais l'intégralité⁵⁴ », souligne Michel Onfray dans son essai sur les voyages. Il soutient également que « [l]e voyage fournit [...] une occasion d'élargissement des cinq sens : sentir et entendre plus vivement, regarder et voir plus intensément, goûter ou toucher avec plus d'attention [...] »⁵⁵ Dans le récit de la deuxième expédition, nous remarquons que Golovanov s'attarde davantage aux paysages qui l'entourent et aux sensations qu'ils provoquent. Il écrit d'ailleurs que « tout cela [le paysage de l'île] est si magnifique qu'on a envie... de quoi? De se taire? De crier? Non, de voir cela simplement... De regarder, encore et encore... » (p. 164). Le regard que pose l'auteur sur le paysage le détourne enfin du regard qu'il posait quotidiennement sur sa montre et il se laisse imprégner par l'espace, ce qui lui permet d'opérer cette fuite qu'il espérait tant. Ce regard construit ses souvenirs et lui permet d'écrire son récit. Par exemple, lorsqu'il quitte Bougrino pour partir à l'aventure, il note : « Je me rappelle le moment où nous avons quitté l'hôtel pour descendre par le sentier du haut de l'escarpement vers la mer. Le sac à dos me paraissait très lourd [...] La mer était haute, trouble, le canot attendait tout près du rivage. » (p. 165). On ne connaît pas la date de ce départ et cela semble soudainement superflu. Le moment est plutôt déterminé par la température qui influence l'état de navigation de la mer. L'arrivée dans la toundra, au commencement de l'aventure, représente aussi un exemple où l'espace influence le moment; il écrit : « [...] je ne me souviens presque de rien. Au début, il y avait comme des dunes, couvertes de broussailles et de mousse sèche. » (p. 172). Le début du parcours n'est toujours pas représenté par une date, mais, encore une fois, par les paysages qu'il a vus à ce moment et qui sont gravés dans sa mémoire. Les descriptions, qui sont insérées dans le récit de voyage, bousculent donc la relation spatio-temporelle de l'œuvre entière. Véronique Magri soutient que

[d]e nouvelles relations espace-temps sont instaurées : dans ce type de récit en effet, espace et temps deviennent interchangeable. À chaque date, correspond un lieu, à chaque lieu une date, si bien que n'importe quel fait peut être identifié soit par la mention de la date à laquelle il s'est produit, soit par celle du lieu où il s'est produit.⁵⁶

⁵⁴ Michel Onfray, *Théorie du voyage : Poétique de la géographie*, op. cit., p. 51.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 51-52.

⁵⁶ Véronique Magri, op. cit., p. 38.

Golovanov pousse cette idée encore plus loin en évacuant presque totalement les dates précises de son récit afin de laisser la place à la description des lieux et des événements, qui crée des moments précis dans l'aventure, ce qui permet au lecteur de voir le déroulement du parcours dans le temps. En conséquence, les repères spatio-temporels ne sont plus liés à des jours et des heures précises, mais bien à des espaces parcourus dans la toundra et c'est ainsi que s'opère la fusion entre l'espace et le temps.

Les kilomètres-toundra, cette mesure inventée par Golovanov, sont un autre exemple de la façon dont il peut rendre compte du temps en mentionnant l'espace. Ainsi, Golovanov exprime parfois clairement le chemin en heures, (« nous marchions depuis cinq heures » (p. 272)), alors que d'autres fois, cela est impossible, car il n'a aucune idée du temps entre deux points précis. Il doit alors tenter d'évaluer les kilomètres parcourus pour connaître le temps que cela a pu prendre. Lors d'une de ces tentatives de remémoration du temps, il souligne : « Je me rappelle que nous avons longtemps marché dans l'eau, que le fond remontait, que Sacha a coupé le moteur afin de ne pas casser l'hélice, que nous avons sauté dans l'eau et tiré le canot chargé, tout droit, vers l'inconnu. » (p. 169). Il poursuit cette énumération, incluant de nombreuses descriptions de l'espace qui les entoure, jusqu'à leur arrivée aux Kochki. « Lorsque j'essaie de mesurer le temps qu'il nous a fallu pour arriver à cet endroit, je me dis que cela doit faire trois heures. C'est assez vraisemblable. » (p. 169). Subséquemment, en fonction des événements réellement survenus dans ces lieux, l'auteur déduit le temps qui passe lors de l'écriture de son récit. Selon Véronique Magri cela s'explique puisque « [l]a contiguïté spatiale se mue en proximité temporelle lors du voyage réel et se trouve restituée par la juxtaposition textuelle dans le récit de voyage⁵⁷. »

Les quelques références historiques présentes dans le récit aident également à la construction d'une temporalité unique, puisque ces occurrences au passé, qui ressurgissent au fur et à mesure que l'auteur parcourt l'espace, lui permettent d'ancrer son parcours dans le présent. Golovanov entrecroise, par exemple, le récit de son itinéraire avec celui du naturaliste écossais Trevor-Battye afin d'offrir au lecteur des référents historiques à propos de l'île de Kolgouev. En effet, Trevor-Battye a fait la connaissance des ancêtres de

⁵⁷ *Ibid.*

plusieurs familles qui vivent toujours sur l'île et il a lui-même parcouru une bonne partie de ses terres. Ce que l'on remarque toutefois, c'est qu'en relatant le récit de l'auteur écossais, Golovanov incorpore de nombreuses dates pour préciser les moments du parcours. Notamment, il rappelle que le 16 juin 1884, Trevor-Battye embarque dans sa chaloupe avec son chien et longe la même rivière que lui-même parcourt avec Piotr et ses acolytes la nuit où ils se perdent (p. 218). Puis, le 21 juin, « lorsque le *Saxon* approcha pour la deuxième fois de la pointe nord-ouest de l'île, il lui restait juste assez de charbon pour revenir à Vardö. » (p. 219). On peut ainsi suivre le périple de Trevor-Battye et les dates rendent l'expédition plus facilement repérable dans le temps. Le dialogue entre les deux hommes devient intertextuel dans le récit de Golovanov; il franchit les frontières du temps, tout en se rattachant aux unités de lieux. Ensemble, ils écrivent « le Livre de Kolgouev » (p. 227).

Ce n'est pas le seul exemple; Golovanov raconte également l'histoire de certains Nenets qui ont marqué l'île par leur détermination ou par leur courage dans la toundra. Ces histoires sont toujours ancrées dans le passé selon une date précise. Il est intéressant de voir qu'en introduisant ces histoires dans le récit, Golovanov fait transparaître une certaine temporalité qui semble être totalement évacuée dans le récit propre de son expédition. On remarque alors que dans le récit de voyage, le moment présent fusionne avec l'espace, faisant oublier au voyageur le temps, alors que ce même espace fait ressurgir des histoires du passé, bien précises.

1.3.2.3 Troisième expédition

Après deux voyages, Golovanov n'a toujours pas vu les Montagnes Bleues et c'est ce qui le motive à repartir une troisième fois sur l'île. Lors de cette troisième expédition, les lieux lui sont évidemment plus familiers et les Nenets sont devenus des amis. Là encore le moment qui marque le départ est indiqué, soit l'été 1997, mais ce qui est intéressant dans cette dernière expédition, c'est qu'elle représente le point culminant de tous les espoirs qu'entretient Golovanov de voir enfin les Montagnes Bleues. Ainsi, lorsqu'il fait mention du temps consacré à y arriver, il ne parle pas de jours, mais bien de toutes les années que cela a pris et de tout l'espace parcouru. « Arriver jusqu'ici m'a pris cinq ans, j'ai piétiné non pas cent, non pas deux cents, mais Dieu seul sait combien de centaines de kilomètres

de mottes, pour atteindre la magnificence de ces sommets. » (p. 402). L'idée du temps et de l'espace englobe donc ici toutes les autres expéditions sur l'île.

On remarque que cette dernière expédition traduit également l'urgence ressentie par l'auteur de voir les montagnes. Alors qu'il y est presque arrivé, il souligne : « Je vis aussi le mur d'un brouillard bleu progressant rapidement dans ma direction, obscurcissant la terre. Combien de minutes avais-je devant moi? Quinze? Vingt? » (p. 404). Il doit alors se dépêcher s'il veut enfin arriver au sommet. On observe aussi que, lors de cette dernière expédition, les repères temporels sont plus présents, quoique parfois subtils. En effet, Golovanov fait mention qu'« [i]l a fallu deux jours pour arriver au centre de l'Île » (p. 400) et que le « 8 juillet : depuis trois jours c'est l'été » (p. 401). On retrouve également de nombreux marqueurs temporels, tels qu'« Aujourd'hui » (p. 403) et « la veille » (p. 403) qui aident à mieux situer l'action. Cette soudaine apparition de marqueurs temporels est sans aucun doute liée au fait que Golovanov a planifié un itinéraire précis cette fois, puisqu'il connaît les lieux et qu'il s'est fixé un objectif à atteindre. Bien entendu, l'espace occupe toujours une place importante, avec les descriptions des Montagnes Bleues et de la vue qu'elles offrent à Golovanov alors qu'il est au sommet.

1.3.3 Au retour du voyage

Après l'aventure vient le moment du retour qui est, selon Golovanov, beaucoup plus difficile que le départ, puisque « le premier pas est innocent » (p. 402), alors qu'au moment du retour, notre esprit est plein d'histoires, de souvenirs. Pour Golovanov, il y a d'abord le retour dans le village de Bougrino, hors de la toundra, puis le retour chez lui, à Moscou. Lors de son retour à Bougrino, suite à la deuxième expédition, Golovanov et ses compagnons de voyage ne savent même pas combien de temps ils ont passé au cœur de l'île : « Nous nous croyions déjà en août, alors que nous étions le 31 juillet [...] » (p. 329). Après une expédition de dix jours seulement, ils ont déjà perdu la notion du temps et Golovanov attribue cette perte à l'espace, à la toundra, qui selon lui est « un monde autre, un temps autre. » (p. 328). C'est donc la rencontre avec cette altérité de la toundra et ces paysages fascinants qui rend l'expédition unique et qui modifie la perception du voyageur sur l'espace et le temps.

Il mentionne également, en souvenir de son retour dans le village :

Nous quittons l'espace vierge qui nous a accueillis pendant dix jours... Et pendant ces dix jours, nous nous sommes tant et tant gorgés de cet espace, que je me demande comment nous n'avons pas explosé : nous l'absorbions sans retenue, comme l'air qu'on respire, pour longtemps, pour des années. (p. 327)

C'est l'espace qui a marqué Golovanov plutôt que le temps qui semble lui avoir échappé. Éric Fougère souligne que « [c]e que le voyage a pour effet de réaliser dans l'espace, en comparant des lieux séparés, la mémoire l'effectue dans le temps, en abolissant les distances au profit d'une interprétation des différences ou de leur fondamentale indétermination⁵⁸. » Ainsi, les lieux sont perçus comme une succession d'événements construisant l'espace dans une temporalité qui n'est déterminée que par le moment de départ et le moment de retour. Entre ces deux moments se construit donc un espace unique qui engloutit le temps. Les souvenirs de l'auteur sont donc, sans contredit, gorgés des espaces de la toundra. Il mentionne d'ailleurs qu'à son retour à Moscou, « [p]ar instants, – fulgurant – le souvenir d'espaces infinis [le] transperçait [...] » (p. 410).

De plus, peu importe la durée de l'aventure, les voyageurs ont souvent l'impression d'avoir vécu un moment incroyable et ils ont la tête pleine de souvenirs uniques, difficiles à partager avec les gens qui sont restés sur place. Ils ont alors souvent l'impression que seule leur vie a changé. Golovanov raconte une anecdote pour exprimer ce sentiment : avant son départ pour l'île, en passant par le bureau de l'hebdomadaire pour lequel il écrit, un homme est assis près d'une fenêtre et observe les épreuves du prochain numéro. Il enchaîne :

Mais l'invraisemblable est qu'à mon retour de Kolgouev, la première personne que j'ai vue à la rédaction, ce fut... eh oui, cet homme-là, le même. Il était assis à la même table, avec les mêmes épreuves approximatives à corriger [...] On eût dit que je n'étais jamais parti et que, le temps d'un cillement, une vie entière était passée. (p. 329)

Ceci est un bel exemple du fait qu'en voyage, on perd la notion du temps. On se laisse emporter par le moment présent, constitué de paysages et de rencontres inattendues, et on

⁵⁸ Éric Fougère (dir. publ.), « Balises », *Escale en littérature insulaire. Îles et balises*, Paris, L'Harmattan, coll. « Littératures comparées », 2004, p. 26.

oublie que le temps passe au même rythme qu'à la maison. Cependant, lors d'un voyage, nos sens sont exacerbés par toutes les nouveautés, nous voyons le monde différemment et de nombreux souvenirs se créent dans un court laps de temps. C'est pourquoi, en l'espace de quelques jours seulement, nous avons l'impression que tout a changé, alors que c'est le fait d'être plongé dans un monde étranger qui nous donne cette perception.

1.3.4 Le processus d'écriture

De retour à Moscou, Golovanov entreprend l'écriture de ses aventures à Kolgouev; cela prendra environ cinq ans avant que son récit de voyage prenne la forme qu'on lui connaît aujourd'hui. Golovanov écrit à propos de ces cinq années : « Je ne pensais pas que ce serait à ce point éprouvant. » (p. 412). En effet, le processus d'écriture appelle une remémoration de nombreux souvenirs et isole souvent le voyageur des autres qui sont restés chez eux, dans leur quotidien. Golovanov ressent cet isolement à son retour, lorsqu'il entame le processus d'écriture. Il écrit à sa bien-aimée :

Le livre nous a séparés, le livre s'est interposé entre nous, il s'est mis en travers de notre vie. Il a avalé tous mes sentiments. Il s'est emparé de ceux qui me restaient. Il m'a conduit, hébété, aux limites de l'épuisement où, hormis cette maudite Île, je ne pouvais plus penser à rien... Peut-on nourrir l'amour avec une île? (p. 412)

Le voyage a subjugué Golovanov, à un point tel qu'à son retour, il ne pense qu'à raconter ce qu'il a vu et vécu. Onfray mentionne, au sujet des voyageurs qui sont ainsi ensevelis dans un amalgame de sentiments à leur retour : « La passion du voyage ne quitte pas le corps de qui a expérimenté les poisons violents du dépaysement, du corps élargi, de la solitude existentielle, de la métaphysique de l'altérité, de l'esthétique incarnée⁵⁹. » Ainsi, cette passion du voyage ne quitte pas Golovanov au retour de sa deuxième aventure et il décide de retourner sur son île en ressassant les souvenirs qui y sont liés afin d'écrire son récit.

Néanmoins, il est intéressant de voir que tout au long du récit, Golovanov explique le besoin qu'il ressent d'écrire ce qu'il vit à Kolgouev. Il sait depuis longtemps que l'île lui

⁵⁹ Michel Onfray, *Théorie du voyage : Poétique de la géographie*, op. cit., p. 123.

commande ce récit. Il mentionne, lors de sa première visite de l'île : « Qu'est-ce que je pensais donc trouver ici? Le mot : voilà la clef de toute cette histoire. » (p. 90). Il renouvelle cette affirmation lors de sa deuxième visite sur l'île, alors qu'il répond à un homme qui lui demande ce qu'il recherche sur l'île : « Si je vous dis, Viatcheslav Kouzmitch, que le but de notre expédition, c'est le mot, cela vous aidera-t-il à mieux comprendre? » (p. 140-141). Le récit de son aventure à Kolgouev naît donc des sensations qu'il ressent sur l'île et de sa recherche des mots pour les décrire. Il est donc intéressant de voir que Golovanov se donne une posture d'écrivain voyageur dès le début de son aventure, « s'accordant un "rôle" : une certaine quête qui revient à mettre des mots sur ce qui est indicible. Car le voyage réel ne s'écrit pas ou est bien difficile à raconter par des mots⁶⁰. »

C'est alors que Golovanov réalise l'ampleur de la tâche qu'il s'est donnée. En effet, avant même de commencer l'écriture du récit entier, il transporte avec lui un petit journal de voyage dans lequel il note ce qu'il voit et ce qu'il ressent dans ce nouvel environnement. Cependant, il se heurte à la problématique du vocabulaire restreint; par exemple, pour la première journée de marche dans la toundra, seulement dix-huit lignes sont inscrites dans son journal. « J'étais tout simplement très fatigué et ne savais quoi noter, ni comment le faire, ni quelle langue employer. » (p. 174). Le journaliste, qui a l'habitude de noter les événements, se retrouve sans mot. On l'a vu précédemment, dans un récit de voyage, la façon de raconter ce que l'on observe, de raconter sa rencontre avec l'altérité peut s'avérer problématique puisqu'on est confronté à quelque chose de nouveau et d'unique. Golovanov est conscient de cette problématique :

Je savais que pour décrire l'expédition, j'aurais besoin d'un autre langage, autre que tous ceux qui (existant à l'intérieur de la langue) me sont plus ou moins connus. Je comprenais qu'une langue où ont été mis sur orbite des mots tels que "conversion" et "convergence" ne me serait d'aucune utilité pour décrire *la berge aux petites fleurs lilas*, mais à dire vrai je ne m'attendais pas à être acculé à une rupture aussi profonde, à une telle impuissance d'enfant. (p. 175)

En comparant la sensation d'impuissance qui l'envahit face à l'altérité avec celle de l'enfant face au monde, il nous fait mieux comprendre les difficultés qu'a l'homme qui veut

⁶⁰ Nicolas Davignon, *op. cit.*, p. 52.

écrire un récit de voyage le plus réaliste possible, tout en étant conscient que cette réalité n'est pas la sienne et qu'il doit trouver un moyen de l'exprimer.

Pour ce faire, Golovanov utilise quelques procédés qui lui permettent de mieux saisir ce à quoi il est confronté sur l'île et de le rendre par écrit. Nous précisons encore une fois que malgré le fait que le récit de Golovanov soit traduit du russe au français, nous sommes persuadée que la traduction d'Hélène Châtelain, récipiendaire du prix Russophonie 2009 pour cette œuvre, est des plus exactes et nous permet d'observer les procédés d'écriture du récit. Ainsi, nous voyons d'abord que l'auteur emploie des termes en langue nenet, tout en donnant leur définition, afin de décrire certains objets qui ne se retrouvent que sur l'île. C'est le cas des *balki*, ces petits abris dispersés dans la toundra, qui sont essentiels pour trouver refuge durant la nuit. Golovanov ne trouve pas de mot qui serait équivalent et décide d'utiliser ce terme; il semble alors vite naturel pour le lecteur de voir que les membres de l'expédition s'abritent dans un *balok*⁶¹ pour la nuit. D'ailleurs, Golovanov précise que l'emploi de la langue nenet facilite la compréhension du voyage : « Cette langue sera totalement différente des autres, mieux adaptée à l'espace, ce ne sera pas le russe : ce sera celle des Nenets [...] tu t'enfonceras dans la magie de ces mots et tu sauras alors que sur ces rivages, parler autrement n'a aucun sens [...] » (p. 179-180). Puis, Golovanov utilise, à de nombreuses reprises, la comparaison, car bien que l'île soit unique pour lui, il ne peut faire autrement que de la comparer à certains endroits qu'il a déjà vus auparavant, afin de mieux rendre compte de ce qu'il observe. Par exemple, il fait référence à un voyage à Paris et au clochard rencontré sur le Pont-Neuf (p. 260) pour expliquer le sentiment qu'il a face à la pauvreté de Bougrino. Finalement, Golovanov utilise certains supports, comme la carte au début du récit et les annexes à la fin, pour donner aux lecteurs encore plus de détails sur son aventure et sur les Nenets qu'il rencontre, détails qui n'auraient fait que rendre le texte beaucoup plus lourd s'ils avaient été insérés dans le récit de voyage.

Un autre problème vient rendre le travail d'écriture de Golovanov plus ardu : l'intensité des émotions provoquées par le voyage bloque l'écrivain dans son travail,

⁶¹ Il est à noter que le terme *balok* représente le singulier du terme *balki*.

particulièrement le sentiment d'échec provoqué par le fait qu'il n'a pas vu les Montagnes Bleues de Kolgouev, la nuit où lui et ses compagnons se sont perdus dans la toundra. « Des années durant, ce chapitre résista opiniâtrement à toute écriture [...] Simplement, pour dénouer le nœud, il me fallut réparer une très ancienne erreur : j'ai dû repartir sur l'île [...] » (p. 277). C'est ainsi que se planifie la troisième aventure sur l'île de Kolgouev et qu'il réussit finalement à poursuivre son récit. Ces trois aventures constituent donc l'ensemble du voyage de Golovanov; subséquemment, on ne peut pas s'étonner que son récit comporte quelque cinq cents pages. « Ce livre n'aurait probablement eu aucune valeur s'il avait compté moins de pas que de mots. » (p.191).

En ce qui concerne les émotions éprouvées lors d'un périple à l'étranger, Michel Onfray souligne que « [v]oyager appelle une ouverture passive et généreuse à des émotions générées par un lieu à prendre dans sa brutalité primitive, comme une offrande mystique et païenne⁶². » C'est ce que fait Golovanov durant ses trois voyages à Kolgouev : il se laisse emporter par les émotions qu'il vit dans la toundra et cela se ressent dans son écriture. Au fil des pages, on apprend l'histoire d'un peuple dont la rencontre change la vision de Golovanov sur le monde. Cette rencontre avec l'altérité lui apprend à voir les choses sous une autre perspective, lui permettant de remettre en question la sensation qu'il a de vivre dans un monde saturé, dont il pense tout savoir. Heureusement, ce sentiment d'ouverture et surtout de liberté s'est bien ancré chez l'auteur et survit au-delà du récit de voyage. Justement, dans les dernières pages du livre, il se permet certaines réflexions sur l'ensemble de ce dernier :

On ne met un point final qu'à un livre et, même alors, la fin diffère de ce que l'on avait imaginé au début. Comme tant d'autres, mon récit est victime de l'imagination de son auteur qui a voulu trop le charger; il en résulte une œuvre aussi inextricable et complexe que la toundra qui l'a engendrée. (p. 334)

Golovanov l'affirme, son œuvre est dense et son parcours complexe. Quoi qu'il en soit, il offre au lecteur un récit complet de son aventure sur l'île de Kolgouev, faisant défiler les paysages aperçus et les émotions ressenties au fil des kilomètres parcourus. Il ne fait aucun doute que l'espace domine la temporalité, qui, elle, a pour but principal d'indiquer le

⁶² Michel Onfray, *Théorie du voyage : Poétique de la géographie*, op. cit., p. 62.

moment de départ et d'arrivée. L'écriture, pour sa part, confirme cette sensation d'être hors du temps lorsqu'on est en voyage. Dans le document décrivant l'œuvre pour le Prix Russophonie 2009, on peut lire ce passage qui décrit merveilleusement bien le récit de Golovanov :

La parole, le verbe, le *slovo*⁶³, troue sans cesse la diégèse du récit, mettant en œuvre dans l'économie du livre cette victoire de l'espace sur le temps que le voyageur insensé recherche au pays des Nenets pour échapper aux compressions aliénantes du monde moderne. Ancré dans l'imaginaire et dans le mythe « le voyage insensé » nous met aux prises avec le monde d'aujourd'hui⁶⁴.

On retrouve ici une explication claire du processus qui s'opère chez Golovanov, alors que la fuite du quotidien moscovite le mène à parcourir une île qui changera à tout jamais sa vision du monde, justement en mettant soudainement l'espace au premier plan. C'est cette vision des choses que Golovanov tente de véhiculer au lecteur de son récit en recréant son parcours à travers le pays des Nenets.

⁶³ *Slovo* (masc.) : mot, parole et avec une allitération, racine du mot slave. Définition provenant du site internet des éditions Verdier : Éditions Verdier, « Collection littérature russe/slovo », *Maison d'édition Verdier*, 2008, en ligne, <<http://www.editions-verdier.fr/v3/collection-littetrang-russlovo.html>>, consulté le 5 novembre 2010.

⁶⁴ Gérard Conio, « L'œuvre, vue par le jury », *Brochure du Prix Russophonie, pour la meilleure traduction du russe vers le français*, Paris, 2009, en ligne, <<http://www.editions-verdier.fr/v3/oeuvre-elogedesvoyagesinsenses.html>>, consulté le 16 novembre 2010

CHAPITRE 2

L'ESPACE ET LE TEMPS DANS LE RÉCIT DE VOYAGE : ANALYSE DU RÉCIT *ÉLOGE DES VOYAGES INSENSÉS OU L'ÎLE*, DE VASSILI GOLOVANOV

On l'a vu précédemment, le récit de voyage se construit selon un parcours effectué par le voyageur et dont les lieux déterminent les moments précis du voyage. Ce lien spatio-temporel se traduit ensuite dans le récit grâce à l'insertion de nombreuses descriptions. En étudiant l'*Éloge des voyages insensés ou l'île*, de Vassili Golovanov, nous avons pu observer que les divers éléments liés au temps et à l'espace construisent le récit, mais qu'ils permettent aussi de le faire évoluer. Un autre élément se retrouve dans le récit de voyage : il s'agit de la relation particulière entre l'espace et le temps. En fait, cette relation est si singulière qu'elle demande une analyse plus poussée afin de comprendre l'influence que ces deux éléments ont l'un sur l'autre et ultimement, après l'analyse du récit de Golovanov, comprendre comment cette relation s'articule dans le récit. En effet, grâce au repérage des marqueurs de lieux et de temps, nous voyons une nette distinction entre le moment avant, pendant et après le voyage. Toutefois, nous aimerions comprendre comment se traduit cette relation entre l'espace et le temps, qui définit les moments-clés du récit, mais qui semble aussi transformer la vision du voyageur sur l'espace parcouru et les souvenirs qu'il en garde.

Pour mener l'analyse, nous allons d'abord nous attarder à la construction de cette relation de manière générale. Nous étudierons donc la notion de chronotope élaborée par Mikhaïl Bakhtine, penseur russe à qui l'on doit de nombreuses théories du champ littéraire. Nous verrons comment il définit les différentes relations possibles entre l'espace et le temps en analysant certains genres romanesques. Nous observerons ensuite comment ce concept peut être appliqué au roman contemporain, mais aussi comment il peut émerger du cadre romanesque et se trouver dans d'autres disciplines, comme la géographie. En observant la notion hors de son contexte principal, nous verrons qu'il est possible de l'utiliser dans l'analyse d'autres genres, notamment le récit de voyage.

Afin d'observer cette relation chronotopique dans le récit de voyage, nous nous proposons d'analyser trois dimensions bien précises qui déterminent la spatialité et la temporalité dans le récit de Golovanov, soit les dimensions géographique, anthropologique et folklorique. Nous verrons comment ces dimensions uniques, puisqu'influencées par le parcours du voyageur sur l'île de Kolgouev, nous permettent de faire ressortir du texte des chronotopes qui définissent différents moments de l'expédition.

2.1 *Le chronotope selon Bakhtine*

Dans l'essai *Esthétique et théorie du roman*⁶⁵ de Mikhaïl Bakhtine, le troisième chapitre, intitulé « Formes du temps et du chronotope dans le roman (Essais de poétique historique)⁶⁶ », est entièrement consacré à la notion de chronotope, qui explore les différentes structures que peuvent avoir l'espace et le temps dans la trame narrative. Cette étude, rédigée entre 1937 et 1938, démontre que l'espace et le temps dans le roman forment une structure particulière : « Nous appellerons *chronotope*, ce qui se traduit, littéralement, par "espace-temps" [...]. Ce qui compte pour nous, c'est qu'il exprime l'indissolubilité de l'espace et du temps [...]⁶⁷ ». C'est donc cette fusion des éléments spatio-temporels dans le texte littéraire que veulent définir les chronotopes. De plus, « [s]elon le théoricien russe, l'écrivain ne cherche pas surtout à recréer un espace, mais bien un espace-temps, soit une *chôra* plutôt qu'une série de *topos*⁶⁸. » Ainsi, les chronotopes ne servent pas à définir les lieux communs des romans, mais plutôt à comprendre l'articulation complexe de l'espace et du temps dans l'histoire. Bakhtine base son étude sur le genre romanesque afin d'y découvrir des éléments récurrents qui forment des chronotopes prédéfinis. L'importance donnée à l'élément spatial et à l'élément temporel peut être différente dans chaque chronotope, ce qui donne une multitude de relations possibles entre l'espace et le temps.

⁶⁵ Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*. Trad. du russe par Daria Olivier, Coll. « Tel », Paris, Gallimard, 1987, 488 p.

⁶⁶ *Ibid.* p. 235.

⁶⁷ *Ibid.* p. 237.

⁶⁸ Christiane Lahaie, *loc. cit.*, p. 448.

Bakhtine développe d'abord le chronotope de l'aventure, à partir d'une analyse du roman grec. Dans ce dernier, le temps est constitué d'actions et « se déroule sur un fond géographique très vaste et varié⁶⁹ », laissant donc l'espace flou. Il ajoute : « Il va de soi que dans le roman grec ce temps des aventures ne connaît pas les cycles de la vie courante et de la nature [...] »⁷⁰. Le chronotope de l'aventure évacue tout l'aspect quotidien du monde dans lequel évoluent les personnages, ainsi que le temps cyclique relié à la nature qui les entoure. Ceci est très loin de l'idée d'un chronotope qui pourrait être associé au récit de voyage, puisque l'idée de l'espace n'est pas déterminante pour l'aventure. En effet, l'action pourrait se dérouler n'importe où et serait sensiblement la même.

Toutefois, en poursuivant son étude, Bakhtine s'arrête au thème de la rencontre, qui nous intéresse davantage. « En analysant le roman grec, nous avons montré que dans toute *rencontre* la définition temporelle (au “même moment”) est inséparable de la définition spatiale (au “même endroit”)⁷¹. » Bien entendu, pour Bakhtine, le thème de la rencontre « s'intègre dans le chronotope concret qui l'englobe, donc ici dans le temps des aventures⁷² ». Ces rencontres représentent différentes étapes de l'action dans l'aventure. Néanmoins, la thématique de la rencontre n'est jamais mise en relation avec l'altérité que l'on aimerait découvrir; elle est plutôt liée à un « monde étranger » où « tout y est indéterminé, inconnu, aliéné⁷³ » et que l'on doit accepter et même surmonter. Il semble ici que lorsque Bakhtine voit une certaine récurrence dans les romans, il crée les bases d'un chronotope qui sont alors immuables. Collington abonde dans ce sens et mentionne : « [...] nous prétendons que le chronotope, au lieu d'être uniquement une catégorie formelle de l'analyse textuelle, fonctionne aussi comme un modèle du processus interprétatif⁷⁴. » Nous pensons donc que certains chronotopes de Bakhtine peuvent servir de base à l'analyse de

⁶⁹ Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*, p. 241.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 243.

⁷¹ *Ibid.*, p. 249. C'est l'auteur qui souligne.

⁷² *Ibid.*, p. 249.

⁷³ *Ibid.*, p. 252.

⁷⁴ Tara Collington, *Lectures chronotopiques. Espace, temps et genres romanesques*. Coll. « Théorie et littérature », Montréal, XYZ éditeur, 2006, p. 92.

divers textes littéraires, dont le récit de voyage. Il faudra alors voir comment cette thématique de la rencontre peut avoir une importance différente dans le rapport spatio-temporel du récit de voyage, alors que l'explorateur est confronté à l'altérité.

Également construit à partir des romans antiques, le chronotope de la route peut s'avérer intéressant dans une analyse du récit de voyage, si on se permet une légère modification. Provenant des romans d'aventure et de mœurs, ce chronotope renvoie à « la fusion entre le cours d'une vie humaine [...] et sa route spatiale réelle, c'est-à-dire ses pérégrinations⁷⁵. » Il s'agit de voir comment le héros évolue sur le chemin de la vie et comment il réussit à surmonter les obstacles qui tentent de le faire sortir du droit chemin. Ce qui nous intéresse toutefois, c'est lorsque Bakhtine mentionne que

[l]es déplacements et les errances de l'homme dans l'espace perdent ici le caractère abstrait, technique, de la combinaison des définitions spatiales et temporelles observées dans le roman grec : proximité-éloignement, coïncidence-non-coïncidence. L'espace devient concret et saturé d'un temps plus substantiel, empli par un sens réel de la vie [...] Ce chronotope est tellement surchargé que des éléments tels que la rencontre, la séparation, le conflit, la fuite y prennent une nouvelle signification spatio-temporelle, beaucoup plus concrète⁷⁶.

C'est l'un des seuls chronotopes qui nous permet enfin de voir l'espace, soit celui qui jalonne la route du héros. On peut alors penser que ce chronotope de la route pourrait susciter une analyse intéressante du chemin que parcourt l'homme dans le récit de voyage. Bien que cette route ne soit pas celle d'une vie entière, elle n'en demeure pas moins unique et également surchargée d'éléments qui la définissent.

Par ailleurs, Bakhtine souligne que, dans les biographies antiques, la nature prend une importance intéressante puisque les paysages et l'environnement qui entourent l'homme dans ses moments de solitude, lors d'une promenade par exemple, sont décrits et définissent sa vie privée⁷⁷. Pour la première fois dans les romans apparaissent des descriptions plus précises portant sur l'espace qui entoure le protagoniste dans sa vie privée

⁷⁵ Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*, p. 269.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 269-270.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 290.

et non seulement lors d'une route périlleuse comme dans le roman d'aventures. Ces descriptions de paysages ordinaires laissent une place importante à l'espace dans le chronotope et ressemblent davantage aux descriptions de paysages naturels que l'on retrouve dans le récit de voyage. Bakhtine propose ici la description du chronotope de la place publique comme définition de l'espace. Dans l'Antiquité, le peuple est très uni, solidaire et les hommes se rencontrent quotidiennement. L'espace prend alors une place importante dans le chronotope de la place publique afin de définir les frontières entre espaces public et privé.

Bakhtine propose ensuite le chronotope de l'idylle, qui regroupe l'espace et le temps de façon uniforme. Il rassemble diverses générations qui ont grandi dans un même lieu et y sont attachées. « Cette atténuation de toutes frontières du temps, déterminée par l'unité de lieu, contribue de façon substantielle à créer le rythme cyclique du temps qui caractérise l'idylle.⁷⁸ » On voit ici comment se produit la fusion entre le temps et le lieu; le temps humain vient se fondre à celui de la nature, à chacun de ses cycles au fil des saisons. Collington ajoute que les nombreuses variantes de l'idylle « représentent toutes le quotidien, les événements et les descriptions de la vie ordinaire qui sont normalement mis de côté dans le récit historique ou biographique⁷⁹. » L'idylle se compose donc d'un espace et du temps dans lequel sont effectués les petits gestes de tous les jours et non pas les grandes actions des romans d'aventures. La dimension spatio-temporelle est alors réaliste et les techniques de description peuvent être apparentées à celles utilisées dans les récits de voyage où l'homme, qui se retrouve dans un nouvel environnement, est souvent témoin du quotidien d'un peuple qui entretient ce genre de rapport à la nature.

Vient ensuite le chronotope folklorique, dans lequel la relation entre passé, présent et futur est des plus importantes, bien qu'elle soit parfois floue. La plupart des mythes sont des histoires du passé qui ont pour but de faire avancer l'homme, mais cela se produit ultimement dans le futur. On a donc tendance à oublier le futur et à rêver au passé ou encore à magnifier le présent. Bakhtine déconstruit cette façon de voir les choses dans des

⁷⁸ *Ibid.*, p. 368.

⁷⁹ Tara Collington, *op. cit.*, p. 130.

espaces temporels inégaux. Selon lui, « [l']homme du folklore, pour se réaliser, exige de se trouver dans le temps et dans l'espace : il s'y sent totalement à son aise⁸⁰. » Cette façon de voir les choses est un peu plus abstraite puisqu'elle concerne des histoires imaginaires. Toutefois, elle peut être utile pour comprendre certains récits de voyage qui incluent une relation entre l'espace et le temps basée sur des mythes et légendes, comme c'est le cas dans le récit de Golovanov. D'autres chronotopes comme ceux liés à Rabelais, au seuil et aux personnages marginaux ne seront pas analysés ici puisqu'ils n'apportent aucun élément de réflexion en lien avec le récit de voyage.

Pour conclure son essai, Bakhtine reprend les divers chronotopes qu'il vient de présenter, mais curieusement, il rajoute de nouvelles notions et quelques chronotopes nouveaux. On comprend mieux cet écart lorsqu'on remarque que cette conclusion a été écrite près de quarante années après le texte initial, soit en 1973; il est donc évident que la théorie du chronotope avait évolué dans la pensée de son auteur. Ainsi, dans ses « observations finales », Bakhtine maintient que « le chronotope détermine l'unité artistique d'une œuvre littéraire dans ses rapports avec la réalité⁸¹. » Le roman en entier se déroule selon l'ordre préétabli d'un chronotope qui instaure une unité de temps et d'espace. Collington soutient que « le chronotope fournit aussi un moyen de saisir la spécificité d'un texte : sa structure et son fonctionnement⁸². » Bien entendu, certaines digressions peuvent survenir, mais le chronotope reste toujours à la base du récit selon Bakhtine. Il y voit clairement l'expression de l'évolution de l'histoire d'un roman dans un espace donné, durant une période précise. Quoi qu'il en soit, le chronotope demeure la théorie qui décrit le mieux la relation entre l'espace et le temps dans le domaine littéraire et malgré le fait qu'ils ne soient pas toujours d'importance égale, l'espace et le temps sont toujours présents dans le roman et servent de base à la trame narrative.

⁸⁰ Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*, p. 296.

⁸¹ *Ibid.*, p. 384.

⁸² Tara Collington, *op. cit.*, p. 42.

2.2 Le chronotope dans le roman contemporain

Mikhaïl Bakhtine a établi les règles pour l'analyse de la relation entre l'espace et le temps grâce à un corpus construit principalement d'œuvres antiques et s'étalant jusqu'au XIX^e siècle. Ceci dit, il semble intéressant de voir comment la structure du récit dans le roman contemporain survit à l'analyse des chronotopes, afin de voir les applications possibles de la notion de Bakhtine. Pour ce faire, nous ferons référence à l'analyse faite par Tara Collington de trois œuvres littéraires du XX^e siècle et à la méthodologie d'analyse du chronotope présentée par Hans Färnlöf⁸³.

Selon Collington, l'analyse chronotopique du roman contemporain aide à déterminer le genre du récit, puisque ce « concept [...] aborde la classification générique en examinant les indices spatio-temporels présentés par différents types de roman⁸⁴. » Elle donne comme exemple le roman *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar, dans lequel elle dénote le temps historique ainsi que le temps plus personnel associé à la biographie. Les divers chronotopes qui s'entrelacent dans le roman peuvent donc « fournir au critique un moyen de rendre compte de la complexité spatio-temporelle du texte, des personnages et de ses divers aspects et thèmes⁸⁵ ». Färnlöf soutient ce point de vue en mentionnant que « [...] désigner un seul chronotope pour le genre romanesque, un autre chronotope pour la nouvelle, etc., équivaldrait à une simplification méthodologique. Cela vaut pour les sous-genres et même pour l'œuvre individuelle⁸⁶. » Ainsi, contrairement à ce que mentionne Bakhtine, les analyses de romans contemporains démontrent qu'il est important de repérer plus d'un chronotope dans une œuvre afin de bien saisir ce qui la compose dans son ensemble et surtout, qu'il ne faut pas calquer des chronotopes prédéfinis pour un genre sur une œuvre.

⁸³ Hans Färnlöf, « Chronotope romanesque et perception du monde : À propos du "Tour du monde en quatre-vingts jours" », *Poétique*, no 152, novembre 2007, p. 439 à 456.

⁸⁴ Tara Collington, *op. cit.*, p. 140.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 140.

⁸⁶ Hans Färnlöf, *loc. cit.*, p. 439.

Collington considère également que les chronotopes de Bakhtine ne peuvent pas s'appliquer à tous les romans contemporains puisqu'ils ne se transposent pas toujours à de nouvelles réalités. Ainsi, les chronotopes du salon et du château gothique ne se retrouvent presque plus dans la littérature de nos jours. Toutefois, certains chronotopes sont facilement transformables et ils peuvent s'adapter afin de remplir de nouvelles fonctions. Elle mentionne que « transplanté dans le contexte d'un roman du XX^e siècle, le chronotope de la ville provinciale se heurte à une nouvelle sensibilité en ce qui concerne l'espace et le temps.⁸⁷ » Par exemple, dans *La nausée* de Jean-Paul Sartre, le chronotope principal pourrait être celui de la ville provinciale, mais il n'en est rien, puisque rapidement, autour du personnage, toutes les conventions qui régissent cet univers se dissolvent. « Le chronotope de la ville provinciale ne sert plus comme un cadre spatio-temporel "accessoire", fond passif sur lequel d'autres chronotopes se dressent et dialoguent.⁸⁸ » Il faut donc être très attentif à ce qui est créé par cet amalgame de chronotopes. Pour Färnlöf, « [l]'étude du chronotope ne se limite pas au repérage des notations relatives au temps et à l'espace. Chaque chronotope "majeur" se présente comme une catégorie *esthétiquement* configurée qui véhicule nécessairement sa propre *vision du monde*.⁸⁹ » Ainsi, le chronotope de la ville provinciale dans *La nausée* est présent si on ne relève que les indices spatiaux, mais il est important de s'attarder au temps qui investit cet espace pour voir qu'il n'est pas traditionnel et qu'il vient modifier la perception spatiale du roman tout entier.

De manière générale, dans le roman contemporain, « la critique distingue deux types de temporalité [...] : extérieur, c'est-à-dire le passage du temps tel qu'il se manifeste dans le monde autour du narrateur, écoulement censé être "objectif"; et intérieur, c'est-à-dire le temps tel qu'il est perçu par le narrateur dans ses pensées [...] »⁹⁰. Toutefois, les conventions sont parfois bousculées, ce qui peut donner une temporalité éclatée ou non linéaire et un espace flou ou atypique. C'est le cas du troisième exemple de Collington, le roman *La jalousie* d'Alain Robbe-Grillet. C'est dans cette analyse que Collington crée le

⁸⁷ Tara Collington, *op. cit.*, p. 166.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 166.

⁸⁹ Hans Färnlöf, *loc. cit.*, p. 440. C'est l'auteur qui souligne.

⁹⁰ Tara Collington, *op. cit.*, p. 197.

plus grand nombre de nouveaux chronotopes, qui diffèrent de ceux de Bakhtine, afin de mieux étudier le récit. Elle définit notamment le chronotope du labyrinthe puisque le temps du récit n'a rien de linéaire et que « la narration [...] comporte des voies sinueuses qui ne suivent pas de trajectoire prévisible⁹¹ ». L'analyse de la relation entre l'espace et le temps dans le roman contemporain se fait donc grâce à de nouveaux chronotopes qui sont, encore une fois, mis en relation afin de mieux saisir la complexité de l'histoire.

Pour terminer, Collington mentionne que « bien que Bakhtine propose le chronotope dans le seul but d'analyser le roman, le concept s'emploie dans l'analyse d'autres moyens d'expression artistique tels que la peinture et se montre particulièrement utile dans les études théâtrales et cinématographiques⁹². » Dans ce mémoire, nous proposons d'utiliser le concept de chronotope dans l'analyse d'autres genres littéraires, comme celui du récit de voyage. Nous verrons comment la relation spatio-temporelle qui se construit lors du parcours du voyageur bouleverse son périple et surtout comment cela se traduit dans son écriture.

2.3 Chronotope, littérature et géographie

On l'a vu, la notion de Bakhtine est malléable et peut être utilisée afin d'analyser différentes œuvres romanesques. Nous proposons maintenant de voir comment l'utilisation du chronotope dans une autre discipline que la littérature est possible. Nous avons choisi la géographie, car depuis quelques années, les géographes s'intéressent au lien qui existe entre leur discipline et la littérature. Avant les années 1970, les géographes qui présentaient l'analyse d'un texte littéraire « se permett[aient] un petit “écart de conduite”⁹³ » en fin de carrière. Cela a bien changé et maintenant, diverses branches de la géographie y trouvent leur compte : par exemple, les géographes humanistes voient dans la littérature le « reflet d'une subjectivité faisant l'expérience des lieux⁹⁴ », alors que les plus radicaux fervents de

⁹¹ *Ibid.*, p. 218.

⁹² *Ibid.*, p. 250.

⁹³ Marc Brosseau, « L'espace littéraire. Entre géographie et critique », dans Rachel Bouvet et Basma El Omari (dir. publ.), *L'espace en toutes lettres*. Québec, Nota Bene, 2003, p. 15.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 18.

la géographie culturelle « cherch[ent] à mettre en lumière les dimensions proprement sociales du fait littéraire⁹⁵ ».

Dès le début des années 1990, le recours à la littérature en géographie augmente et on observe que l'analyse devient plus poussée. On voit également apparaître la notion de chronotope dans certains de leurs essais comme un outil d'analyse. Pour Marc Brosseau, géographe, « cet intérêt pour la littérature s'est inscrit dans une volonté de décroisement du savoir géographique en fonction de motivations variées⁹⁶. » Il est entendu que la notion d'espace est au centre de l'intérêt des géographes; l'espace occupe une place plus ou moins importante dans le roman, mais y est toujours bien présent selon ce que le chronotope nous a permis de découvrir. Brosseau ajoute : « [p]endant que la critique [littéraire] s'intéresse à l'espace comme catégorie interne (ou principe organisateur) du roman, la géographie s'est davantage préoccupée de savoir ce qu'il peut nous apprendre sur le monde extérieur⁹⁷. » Ce géographe considère donc l'espace dans le roman comme la base d'une analyse qui dépasse l'histoire même du livre, portant une attention particulière à tous les référents qui construisent l'espace autour des protagonistes.

Un autre géographe, Paul Claval, s'est également intéressé à la notion de chronotope de Bakhtine qu'il décrit comme étant « la manière dont les caractères de l'action, la conception du temps et la consistance donnée à l'espace se trouvent liées, forment un système⁹⁸ ». Toutefois, selon lui, l'analyse de Bakhtine comporte une faiblesse : « ces chronotopes parlent de beaucoup de choses, mais assez peu d'espace.⁹⁹ » Il n'est donc pas étonnant de voir que les géographes qui utilisent cette notion de Bakhtine, tout comme les littéraires que nous avons vus précédemment, définissent eux-mêmes des chronotopes qui sont beaucoup plus appropriés. Par exemple, Brosseau utilise divers chronotopes dans son essai afin de repérer certains lieux récurrents dans les romans contemporains. Il entrevoit

⁹⁵ *Ibid.*, p. 20.

⁹⁶ Marc Brosseau, *Des romans-géographes*, Paris, L'Harmattan, coll. « Géographie et cultures », 1996, p. 17.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 79.

⁹⁸ Paul Claval, *op. cit.*, p. 113.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 116.

d'abord le phénomène urbain, qu'il analyse grâce au roman *Manhattan Transfer* de Dos Passos. Dans ce roman, temps et espace concordent avec le rythme morcelé de la vie urbaine. On y remarque une absence presque totale de repères temporels, seulement perçus à travers des allusions des personnages lors de conversations ou dans un entrefilet de journal¹⁰⁰. À l'inverse, la précision des lieux est presque cartographique. Brosseau s'inspire notamment de Joseph Frank et de ce qu'il désigne comme « "la forme spatiale en littérature" pour désigner la tendance d'une certaine avant-garde littéraire¹⁰¹. » Le roman de Dos Passos n'évolue pas de façon linéaire et selon Brosseau, pour analyser le roman urbain, il faut pouvoir saisir une unité dans l'espace et non dans le temps. Ceci est intéressant puisque les divers endroits dépeints dans le roman, simultanément, enrichissent l'image de la ville et facilitent sa compréhension, tout en évoluant dans le temps. Ainsi, dans *Manhattan Transfer*, on observe plusieurs lieux de la ville de New York qui, grâce à leurs différences, établissent les inégalités de la ville, tout en les présentant sur une période de trente ans. De plus, les personnages possèdent « leurs lieux de rencontre ou de promenade privilégiés, leurs restaurants habituels¹⁰² », ce qui contribue à la construction d'une image globale de la ville.

Néanmoins, Brosseau insiste sur le fait que « le roman n'est pas un laboratoire où les théories sociales peuvent être mises à l'épreuve¹⁰³. » Il est donc important, selon l'auteur, d'analyser le texte littéraire tel qu'il est et non pas de prendre des théories du domaine de la géographie et de voir leur interaction avec le roman. Pour le géographe, l'idée de départ n'est pas de prendre le roman de Dos Passos comme l'exemple ultime du roman sur la ville. Selon lui, « [l]e texte "sur" la ville se transforme en texte "de" la ville, une ville-texte¹⁰⁴. » C'est cette fusion entre littérature et espace qui le fascine en tant que géographe. Nous pouvons observer un phénomène semblable dans le roman *Les Météores* de Tournier, aussi analysé par Brosseau. Le temps du roman s'échelonne sur une trentaine d'années et est

¹⁰⁰ Marc Brosseau, *Des romans géographes*, op. cit., p. 134.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 135.

¹⁰² *Ibid.*, p. 142.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 148.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 154.

altéré par l'espace, soit les lieux qui seront visités par les deux jumeaux. À la suite de son analyse, l'auteur soutient que le « roman mélange les chronotopes du roman de formation et du roman de voyage à l'intérieur d'un chronotope plus vaste qui emprunte, à la fois, au temps un peu figé de la mythologie, et au temps cyclique des saisons¹⁰⁵. » Ici, l'auteur se soumet au même exercice que Collington : il laisse parler le texte afin de voir quels sont les chronotopes qui en ressortent et non l'inverse.

De plus, Brosseau rappelle que le rapport du géographe « à la littérature ne saurait se résumer à une simple cueillette dans un répertoire de jolies descriptions géographiques [...] »¹⁰⁶. Alors que certains géographes utilisent la construction de l'espace dans le roman pour en retirer des données géographiques, d'autres trouvent important de savoir si l'auteur a vécu dans les lieux qui sont décrits. Brosseau, pour sa part, soutient que le géographe doit mettre de côté son esprit d'analyste lors de la lecture du roman s'il veut aller au-delà des lieux apparents et voir une certaine corrélation entre le temps et l'espace et ainsi atteindre son but ultime, soit « comprendre l'espace par l'entremise du texte littéraire¹⁰⁷ ».

Cependant, qu'en est-il du récit de voyage? Claval souligne que « [l]es géographes s'attardent volontiers sur la valeur documentaire de certains genres. Les récits de voyage leur sont familiers : comment connaître sans leur témoignage ce qu'était la physionomie passée de contrées où manquait l'appareil statistique le plus élémentaire¹⁰⁸? » Brosseau, lui, insiste sur une leçon apprise de Bakhtine, « selon laquelle il faut lire un texte avec les yeux du genre.¹⁰⁹ » Malheureusement, les géographes qui s'attardent aux récits de voyage contemporains sont plutôt rares. En effet, la plupart s'intéressent aux époques qui n'ont pas été documentées par la photographie et les vidéos. Pourtant, le récit de voyage comporte toujours des descriptions qui sont les plus réalistes possible en fonction des souvenirs qu'a l'auteur du trajet parcouru et qui peuvent être intéressantes malgré le progrès

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 161.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 183.

¹⁰⁷ Marc Brosseau, « L'espace littéraire. Entre géographie et critique », *op. cit.*, p. 14.

¹⁰⁸ Paul Claval, *op. cit.*, p. 103.

¹⁰⁹ Marc Brosseau, *Des romans-géographes*, *op. cit.*, p. 103.

technologique. On y retrouve les lieux visités, tout en ayant la vision personnelle du voyageur et ses réactions face à cet espace-temps autre auquel il est confronté. Ainsi, un chronotope peut être construit en rapport avec cet espace-temps, chronotope qui sera sans doute basé davantage sur l'espace que sur le temps. D'ailleurs, le but de cette recherche est de voir comment l'espace et le temps interagissent dans le récit de voyage, jusqu'à devenir un seul et même élément fusionné.

2.4 *L'espace et le temps dans le récit de Golovanov*

L'espace et le temps sont liés de différentes façons dans les romans et construisent une base à l'interprétation de la structure narrative. Voyons maintenant comment peut se bâtir cette même relation dans le récit de voyage, en étudiant le récit *Éloge des voyages insensés ou l'île* de Vassili Golovanov. Afin de mieux comprendre la relation entre l'espace et le temps qui se construit dans le récit de l'auteur russe, nous analyserons trois dimensions distinctes qui influencent toute cette relation. D'abord, nous verrons comment la géographie particulière de l'île façonne plusieurs souvenirs de l'auteur et comment elle permet la construction d'un chronotope qui lui est propre. Ensuite, nous analyserons la dimension anthropologique en observant le peuple nenet et son passage forcé du nomadisme au sédentarisme, ce qui cause un conflit entre deux visions de l'espace-temps. Finalement, nous discernerons comment le folklore des Nenets et leurs histoires sont intégrés au récit, créant ainsi une relation spatio-temporelle qui se rapproche grandement du chronotope folklorique de Bakhtine.

2.4.1 La dimension géographique du récit

Il n'y a nul doute que la géographie tient une place prédominante au cœur du récit de voyage. Elle détermine évidemment le lieu où se déroule le voyage, en donnant un point d'ancrage à l'histoire sur la carte et aide, tout au long du récit, à décrire ce qui se profile devant les yeux du voyageur, alors qu'il parcourt l'espace qui entoure ce point. En ce qui concerne le rapport espace-temps, la géographie permet de mieux décrire les phénomènes physiques qui influencent la route du voyageur en donnant au lecteur une idée du climat, de la végétation, du type de relief, etc. Il semble donc naturel de dire que l'espace occupe une place plus importante que l'aspect temporel dans cette dimension du récit. Dans le récit de

Golovanov, le point principal fixé sur la carte pour situer l'expédition est celui de l'île de Kolgouev, au nord-ouest de la Russie, dans la mer de Barents. Dans le livre, on retrouve le parcours qu'entreprend Golovanov afin de s'y rendre et celui de l'expédition d'une dizaine de jours qu'il effectue sur l'île. Ces deux parcours seront grandement influencés par la géographie de l'île et sa situation au nord du 69^e parallèle.

2.4.1.1 L'île, espace fantasmé

« L'ailleurs insulaire est *en premier lieu* rêvé [...]»¹¹⁰. C'est ce que soutient Éric Fougère dans son essai *Escale en littérature insulaire*. Dès le début de son récit, Golovanov dépeint l'île comme un objet de fascination, un endroit rêvé : « Quoi qu'il en soit, c'est l'idée de l'île que j'ai aimé, bien avant d'y avoir mis le pied... » (p. 24). L'île devient donc un point de départ mental pour l'aventure dont rêve Golovanov. « Un sentiment d'île éclot dans une région de l'âme. Exil est un nom qu'on donne à la relation complexe unissant l'égotisme et l'exotisme insulaires [...]»¹¹¹. Ainsi, ce point de départ est aussi, pour Golovanov, synonyme de l'espoir de trouver un endroit où se ressourcer, loin des problèmes de la ville, des problèmes quotidiens. L'île apparaît donc comme l'endroit idéal pour s'exiler.

L'île est également une destination à part entière qui façonne trois aspects de l'imaginaire selon Fougère. « C'est son image, en construisant sa propre définition, qui superpose à l'objet décrit le signe représenté. Ce signe est à trois niveaux : symbolique (idée d'île), affectif (désir d'île), idéologique (mythes insulaires)¹¹². » Chez Golovanov, on l'a vu, c'est l'idée de l'île qui le pousse d'abord à partir, avant même que l'idée d'entreprendre une expédition naisse dans son esprit. Le choix de Kolgouev s'impose donc de lui-même comme destination pour un prochain voyage. De plus, cette fascination de l'île semble venir directement du niveau idéologique mentionné par Fougère, influencé par la littérature. *Robinson Crusoé*, *l'Odyssée*, *l'Énéide* et *Moby Dick* sont quelques exemples donnés dans le récit de Golovanov afin de permettre au lecteur de comprendre ce que

¹¹⁰ Éric Fougère, *op. cit.*, p. 24.

¹¹¹ *Ibid.*

¹¹² *Ibid.*, p. 6.

représente l'île pour lui. Sans oublier le récit de l'explorateur Trevor-Battye, qui parcourut Kolgouev en 1894 et à qui Golovanov dédie, avec admiration, son expédition.

« Éloignement, isolement, mystère, voilà ce qui vient d'abord à l'esprit lorsqu'on se prend à évoquer une île. (p. 22) » : c'est ce que l'auteur croit avoir enfin trouvé lorsqu'il découvre cette vieille carte de 1927 sur laquelle on entrevoit des taches blanches en plein milieu de l'île. En la comparant avec une carte actuelle, Golovanov se prend à rêver :

Sa forme parfaite m'a immédiatement séduite : presque ronde, légèrement relevée sur les côtés comme une pièce de monnaie ancienne et usée. Verte : relief de plaine. Et aussi, quelques rivières, quelques lacs, des collines. D'étranges étendues de sable... Tout ce qui fallait pour ressembler à un modèle réduit du monde... (p. 30)

L'île est donc fantasmée avant de devenir réalité. Golovanov y voit un endroit géographiquement complet qui peut représenter tout ce qu'un explorateur recherche, surtout lorsqu'il s'agit d'un homme, comme lui, qui tente de fuir son quotidien. Ce fantasme de l'île représentant un microcosme est commun chez les excursionnistes; c'est d'ailleurs la première figure de l'île qui est représentée dans l'essai *Figures de l'île* d'Anne Meistersheim. Elle amorce en effet sa réflexion en mentionnant que « [q]uelle que soit sa taille, c'est un "monde" qui existe. Un "monde en soi"¹¹³. » Elle ajoute ensuite, dans une section de son essai intitulée « Le "désir d'île" et son discours », qui rejoint bien le sentiment de Golovanov : « Tout y paraît à l'échelle de sa mesure, de son corps, de ses capacités physiques. L'intimité entre l'homme et le monde produit le sentiment d'immersion et l'impression constante d'être dans un autre univers¹¹⁴. » Fougère mentionne aussi, comme on l'a vu précédemment, que le deuxième niveau de signification de l'île est le niveau affectif, c'est-à-dire ce désir de l'île. Ainsi, on comprend mieux les motivations qui poussent Golovanov, journaliste dans la grande ville de Moscou, à choisir l'île comme destination; il s'agit de l'envie d'appartenir à un monde uni, enveloppant, qui offre à l'homme la possibilité d'habiter l'espace plutôt que d'y être perdu. D'ailleurs, à propos du

¹¹³ Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Ajaccio, éditions DCL, 2001, p. 23.

¹¹⁴ Anne Meistersheim, *op. cit.*, p. 29, citant Bernard Kalaora, « D'îles en archipels », dans *D'île en île, l'archipel du conservatoire du Littoral*, Paris, éditions Conservatoire du littoral, coll. « Cahiers observatoires », 1995, 204 p.

moment où il s'apprête à quitter Moscou pour l'aventure, Golovanov écrit : « [...] il sentait qu'en vérité l'espace ne le lâcherait pas et que, s'il lui était donné de rentrer chez lui, ce ne serait qu'après avoir été là-bas, au-delà du bout du monde. » (p. 90). L'espace a donc une place importante dès les prémices de l'expédition; avant même d'être arrivé sur l'île, Golovanov a le sentiment qu'elle lui permettra de renouer avec l'espace et de réapprendre à vivre hors du tourbillon de la grande ville, du « tournis du quotidien » (p.28). D'ailleurs, à son retour, Golovanov mentionnera : « Après l'île, Moscou paraît un lieu étrange, stupéfiant. » (p. 409). Il est important de remarquer ici l'utilisation du mot « île » afin de créer une opposition avec la ville. L'île redevient ce microcosme fantasmé d'avant l'expédition, ce qui prouve qu'elle ne l'a pas déçu. De plus, nous constatons que l'île devient ici un marqueur temporel, puisqu'il est possible de distinguer une différence marquée entre le moment avant l'île et le moment après l'île.

Toutefois, lors du premier arrêt sur l'île, cette dernière n'apparaît pas à Golovanov comme il l'a imaginée :

[...] plage grise que n'atteint pas le soleil du matin et derrière laquelle, tel un rideau, s'élève la pente douce d'une forêt touffue qui s'étend au loin jusqu'aux montagnes... Ou encore comment, dans le brouillard que transpercent les cris aigres des mouettes que je dérange, elle se dessine en bandes brunes de terre basse qui se dispersent dans toutes les directions avec je ne sais quel désespoir sans mesure et sans attache. Peux-tu croire que c'est vraiment elle, mon île rêvée, la même? (p. 20)

Lorsqu'il met les pieds sur l'île pour la première fois, cette dernière lui semble morne et sans vie. On remarque d'ailleurs que pour transmettre au lecteur cette désolation que lui inspire Kolgouev, ou plutôt le village de Bougrino dans lequel il se trouve, l'auteur a recours à de nombreuses descriptions qui viennent appuyer son sentiment. Il est évident ici que ce qui le frappe d'abord, c'est l'espace géographique tangible de l'île et non pas l'espace fantasmé de l'île microcosme qui l'avait guidé jusque-là. Les descriptions insérées dans le récit viennent d'ailleurs lui donner cet aspect de géographie réelle. Durant les quelques jours où il parcourt cette partie de l'île, les choses ne s'améliorent pas : « Pendant tout le reste de la journée, le village de Bougrino va progressivement se déployer devant lui comme une métaphore de plus en plus universelle de l'abandon, dévoilant l'un après l'autre

les détails d'une vie non pas terrifiante, mais quotidienne. » (p. 110) « Si l'Île c'est cela, c'est qu'il a perdu » (p. 111), écrit-il peu après, en prenant la peine de mettre une majuscule au mot « île », comme si cette dernière avait soudainement pris une telle ampleur en le décevant, qu'elle devient presque humaine. Par la suite, l'île portera souvent cette marque de personnification qui la rend égale à l'auteur et qui appelle une toute nouvelle gamme d'émotions, qui sont par la suite insérées dans la description afin de rendre les sentiments de l'auteur plus tangibles.

Néanmoins, il n'est pas surprenant de voir que Kolgouev l'ait déçu lorsqu'il y met les pieds, puisque l'île fantasmée par Golovanov n'est qu'un espace fermé et enveloppant. Si on tient compte de la conjoncture politique et économique russe, il est facile de comprendre que les habitants de l'île ont passé à travers des moments difficiles et que le village de Bougrino ne représente pas exactement un lieu paradisiaque. Comme le mentionne Meistersheim, « [l']île ne doit pas être considérée seulement pour et par elle-même, bien que chacune d'elles se pense comme le centre du monde : l'île n'existe que dans sa relation à l'Autre, au continent¹¹⁵ ». En conséquence, n'ayant qu'une idée restreinte de l'île et peu d'équipement adéquat, Golovanov ne fait pas long feu à Kolgouev lors de cette première escale. Ce manque de préparation est évidemment dû au fait que l'île ne lui était pas apparue, dans ses pensées, aussi rude qu'elle peut l'être réellement.

De plus, il semble qu'à ce stade de l'aventure, Golovanov soit toujours guidé par des repères spatiaux influencés par l'univers d'où il vient, soit la grande ville. En effet, alors qu'il se trouve encore à Petchora, la première ville sur le chemin de l'île, il pense : « Tant [...] que je vivais sur le débarcadère, je reliais encore plus ou moins ce que je voyais à ce que je connaissais. [...] Je ne connaissais personne dans la ville, néanmoins c'était une ville. » (p. 71). La ville est donc pour l'auteur un espace familier, tandis que la suite de l'aventure l'entraînera vers un espace totalement inconnu. Il n'est donc pas étonnant que son premier regard sur Kolgouev l'ait déçu, puisque ses seuls repères sont ceux qui proviennent des livres qu'il a lus et qui lui ont donné cette image fantasmée de l'île. Ainsi, comme il l'écrit, « l'Île [...] exigeait de lui qu'il se mît au diapason de ce qui, de partout,

¹¹⁵ Anne Meistersheim, *op. cit.*, p. 18.

débordait d'elle. L'île, dont il avait si longtemps rêvé, exigeait la désincarnation du rêve » (p. 112).

2.4.1.2 L'île, espace ressenti

Deux ans plus tard, Golovanov décide de revenir sur l'île. Cette fois, l'aventure est planifiée et il est accompagné de Piotr. Avant de partir, il se documente davantage sur Kolgouev, découvrant notamment le livre des peintres Ada Ribatchouk et Vladimir Melnitchenko ayant tous deux vécu sur l'île. Si sa première impression lorsqu'il remet les pieds sur l'île reste sensiblement la même, cette fois, il s'y attend :

Oui, j'avais la nostalgie de ce bord de mer et maintenant que je retrouve les odeurs familières (eau saumâtre, argile, herbe réchauffée, sable humide) je comprends enfin pourquoi, au début du printemps, aux abords de la ville, humant soudain l'odeur enfumée de la terre en dégel, je sentais monter en moi une source d'inquiétude, un appel lointain... (p. 137)

L'île n'est pas moins austère que lors de son premier passage, mais Golovanov a maintenant des souvenirs qui viennent imprégner de repères polysensoriels l'espace qui l'entoure. Alain de Botton mentionne, au sujet de ces endroits qui laissent des traces particulières dans notre mémoire :

Parmi tous les lieux où nous allons mais que nous ne regardons pas vraiment ou qui nous laissent indifférents, certains nous font une si forte impression qu'ils nous obligent à leur prêter attention. Ils possèdent une qualité qu'on pourrait appeler gauchement "beauté", mais qui n'implique pas nécessairement de la joliesse ni aucune des caractéristiques évidentes que les guides de voyage associent aux beaux sites¹¹⁶.

C'est exactement ce qui se produit lorsque Golovanov se retrouve une première fois sur l'île et sans qu'il le sache, les lieux qu'il parcourt imprègnent ses souvenirs. Ainsi, lors de son deuxième passage à Kolgouev, l'île n'est plus inconnue. On remarque même un changement dans l'attachement aux repères de la grande ville : ce ne sont plus ces derniers qui prédominent, ils font même place aux souvenirs de l'île lorsqu'il est de retour à Moscou. L'île devient un espace plus ressenti auquel Golovanov s'attachera davantage durant l'éprouvante expédition.

¹¹⁶ Alain de Botton, *op. cit.*, p. 233.

Il est intéressant de noter la citation de René Guénon, tirée de l'essai *Le Règne de la quantité et les signes des temps* (1945), faite par Golovanov : « Le temps use l'espace... Là où autrefois s'étendait le monde des pâtures et des clairières, symbole de liberté de l'esprit, se multiplient les villes, incarnant la cristallisation, le durcissement, la pétrification de la vie sous leur forme extrême. » (p. 188). Sur l'île, Golovanov prend conscience de l'espace qui l'entoure et avec cette citation, il signifie qu'il comprend enfin, en tant que Moscovite, que le temps a fini par engloutir l'espace sur la quasi-totalité de la surface du globe. Il ajoute d'ailleurs : « L'espace a perdu sa force, et les gens sont contraints de chercher ailleurs un supplément d'âme... [...] L'automobile, symbole incontesté de cet engloutissement de l'espace par le temps, dévore, banalise l'espace. » (p. 188). Nous observons ici, de la part de Golovanov, une envie de renverser ce que nous pourrions appeler le chronotope de la ville, qui serait constitué de la suprématie du temps sur l'espace. L'exploration de l'île, ses paysages et ses habitants, redonne à Golovanov le sentiment d'habiter l'espace, de pouvoir le saisir et l'admirer. D'ailleurs, à quelques reprises dans le récit, Golovanov emploie des termes qui sous-entendent que l'espace s'anime autour de l'homme, qu'il l'enveloppe. Par exemple, il souligne : « L'espace n'avait aucune intention de nous lâcher [...] » (p. 205) et on comprend vite que c'est bien ce que souhaite Golovanov, être emporté par les splendeurs de l'espace de l'île plutôt que par le tourbillon du temps de la ville.

Puis, lors de l'expédition, alors que Golovanov prend de plus en plus conscience de l'espace qui l'entoure, l'île lui apparaît soudainement comme un labyrinthe.

Sur la carte, à vol d'oiseau, la distance est de quatre-vingt-six kilomètres. Mais il faut savoir qu'elle peut facilement être doublée parce que la côte de Kolgouev, plate comme une galette, donne une image fautive de l'intérieur de l'île; c'est en réalité un labyrinthe cisailé de torrents, que trois massifs montagneux rendent plus inextricable encore. (p. 221)

Cette sensation d'être pris dans un labyrinthe lorsque l'on se retrouve sur une île est tout à fait normale selon Meistersheim puisque « [...] la figure du labyrinthe est bien une manière d'agrandir l'espace, de l'enrichir, de le complexifier¹¹⁷ ». L'île est un espace restreint, entouré d'eau, ce qui peut souvent laisser croire que son espace intérieur est simple et

¹¹⁷ Anne Meistersheim, *op. cit.*, p. 91.

réduit. De plus, en raison de sa végétation, principalement composée de toundra, Kolgouev peut sembler bien plate et les montagnes immenses. Golovanov se laisse d'ailleurs tromper par l'espace : « Il faut s'arracher au labyrinthe de la toundra marécageuse, arriver au pied de la "montagne", pour enfin comprendre combien elle est petite. La terre plate de Kolgouev décuple incroyablement les verticales [...] » (p. 301). En raison du relief de l'île et de sa géographie particulière, on ne se surprend pas de voir Golovanov décrire l'espace avec précision au fil de son récit, car ses souvenirs en sont marqués. Fougère affirme qu'« [o]n dit souvent que l'île est un monde en réduction. C'est un concentré d'espace où les lieux foisonnent¹¹⁸ ». L'île, malgré sa petite taille, ne doit donc pas être prise comme un espace dénudé et simpliste. Elle se compose des mêmes éléments que tout autre endroit, seulement, à plus petite échelle.

2.4.1.3 L'île, espace nordique

Justement, l'île de Kolgouev possède cette géographie assez particulière en raison de sa situation géographique qui en fait une île nordique. Située au centre du 69° parallèle, comme l'indique la carte au début du récit¹¹⁹, l'île possède de nombreuses caractéristiques qui confirment cette position nordique et qui bouleversent le parcours de Golovanov. Toutefois, il est d'abord important de noter que cet aspect nordique a également influencé l'auteur dans le choix de sa destination. En effet, pour satisfaire son besoin d'exil, Golovanov désire un endroit reculé, à l'abri du regard des touristes, pour lesquels il ne semble pas avoir la plus grande estime. Il écrit, dans un élan antipathique :

Envers et contre tout, le Grand Nord reste le Grand Nord, aucun touriste obèse avec sa maudite caméra vidéo ne viendra se fourrer ici pour se faire filmer sur fond de "curiosités". Le Grand Nord est trop austère pour que l'homme puisse se permettre d'y étaler sa vaine suffisance. Trop immense pour l'échelle de nos préoccupations et de nos conduites. Car dans ce Grand Nord, en vérité, l'homme est petit et les espaces qui le cernent immenses, les lacs innombrables, les rivières profondes, les marais gelés et immobiles... (p. 26)

¹¹⁸ Éric Fougère, *op.cit.*, p. 7.

¹¹⁹ Voir appendice A, figure 1.1.

Ainsi, bien que Golovanov « ne connaiss[e] rien au Grand Nord » (p. 26), il semble avoir une idée bien précise de ce qu'il recherche dans ce lieu : l'immensité de l'espace. Il décrit le Grand Nord comme étant un espace plus grand que nature, plus grand que l'homme qu'il est et qu'il ne veut plus être. Il croit donc que son désir d'exil sera comblé par cette immensité. Selon Gaston Bachelard, qui décrit cet état de l'espace dans son essai *La poétique de l'espace* :

[l']immensité est en nous. Elle est attachée à une sorte d'expansion d'être que la vie refrène, que la prudence arrête, mais qui reprend dans la solitude. Dès que nous sommes immobiles, nous sommes ailleurs; nous rêvons dans un monde immense. L'immensité est le mouvement de l'homme immobile¹²⁰.

L'immensité de l'espace est tout à fait subjective puisqu'elle se crée dans l'imaginaire de l'homme. Cette impression du Grand Nord est ressentie, chez Golovanov, avant son départ pour l'île de Kolgouev et elle se transformera lors de l'expédition en description d'espaces plus concrets, qui sont toujours aussi impressionnants, mais qui, une fois pris séparément, ne sont plus nécessairement immenses.

Puis, par hasard, peu de temps après avoir contemplé l'idée d'aller dans le Grand Nord, Golovanov obtient une assignation de journaliste dans les Solovki, un archipel situé dans la mer Blanche, au nord de la Russie, et qui possède une réserve naturelle protégée. Les îles lui paraissent magnifiques : « Les pins tordus par le vent comme des encres japonaises, les bouleaux attendrissants de petitesse, les prés inondés de fleurs, les forêts de conifères, blanches de lichen, et les larges étendues de toundra [...] » (p. 27). La description du paysage continue et Golovanov nous donne en détail les splendeurs qui s'offrent à lui. Toutefois, il met son jeune compagnon de voyage en garde envers de tels paysages :

¹²⁰ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2009 [1957], p. 169.

Est-ce la télévision qui nous déforme, Piotr? Les châteaux de France, le Carnaval de Rio, la vie des mangroves de Bornéo et les savanes nocturnes d'Afrique, tout devient accessible, donc normalisé. Déjà tu ne vois plus, tu ne peux plus comprendre que les Solovki sont un lieu particulier [...] C'est évident, les Solovki sont un saphir bleu que des mains d'hommes ont poli pendant cinq siècles pour lui donner une pureté céleste; mais tout le Grand Nord ne peut être ainsi [...] (p. 28)

Selon l'auteur, les paysages qui font rêver sont ceux qui ont été modifiés par l'homme. Dans ces endroits, tout est fait pour plaire et ce sont ces images qui nous viennent souvent en tête lorsque l'on veut entreprendre un voyage. Dans le cas des pays nordiques, Louis-Edmond Hamelin écrit : « [...] si le monde nordique a été fréquenté depuis plusieurs milliers d'années dans le cas des Indigènes, il demeure l'une des mégarégions les moins connues du monde. [...] Ce que l'on pense connaître du Nord pourrait relever davantage de l'imaginaire que d'un réel mesurable, palpable et vérifiable¹²¹. » Même Golovanov s'y laisse prendre : « [...] après les Solovki, la question semblait réglée : le Grand Nord était l'impression la plus puissante de ma vie, c'était donc vers lui que je devais tendre toutes mes forces. » (p. 28). Le Grand Nord devient clairement la destination vers laquelle Golovanov a envie de s'exiler.

Cependant, au cours de ses trois explorations de l'île, Golovanov apprendra que la géographie nordique de celle-ci ne fait pas que lui concéder des paysages à couper le souffle. Son relief et son climat viendront souvent compliquer l'aventure. Il fallait toutefois s'y attendre; la nordicité d'un territoire lui confère des caractéristiques bien précises. Au Québec, Louis-Edmond Hamelin a mis sur pied, en 1976, une échelle gradée en vapos (valeurs polaires)¹²², pour mesurer la nordicité de différents points géographiques au nord du 50^e parallèle. Son échelle se divise en dix critères qui caractérisent les régions froides. Parmi eux, nous retrouvons la latitude, la chaleur estivale, le froid annuel, le type de glace, la couverture végétale naturelle, l'accessibilité et la population. Bien entendu, le but ici n'est pas de démontrer la valeur polaire de l'île de Kolguev, mais bien de voir que selon le niveau de nordicité atteint par le lieu, les caractéristiques géographiques changent et

¹²¹ Louis-Edmond Hamelin, *Nordicité canadienne*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « cahiers du Québec », 1980, p. 31.

¹²² *Ibid.*, p. 78.

peuvent compliquer une expédition comme celle de Golovanov. Les voyages dans les espaces nordiques ne sont donc pas ordinaires, puisque de nombreuses contraintes géographiques s'imposent au voyageur. C'est ce que laisse entendre Daniel Chartier lorsqu'il écrit : « Dans les récits du Nord, [...] [l]a nature du parcours (posé sur la carte, déterminé par des étapes et un point d'arrivée) s'efface dans la blancheur de la neige, le gel du temps et de l'espace, ainsi que des signes lumineux qui, au lieu de guider les voyageurs, les déroutent [...] »¹²³ » Au moment où Golovanov se rend sur l'île, la neige ne vient pas compliquer le parcours. Le froid sera cependant un élément de surprise. D'ailleurs, faute d'avoir apporté avec lui un manteau adéquat, Golovanov sera contraint d'abandonner son aventure la première fois qu'il se rend seul sur l'île.

Lorsqu'il retourne sur l'île avec Piotr, ils ont prévu un meilleur équipement; ayant avec eux de bons manteaux, assez de nourriture et du café pour se réchauffer, ils croient être prêts à affronter l'île, mais d'autres surprises les attendent. Le premier but de Golovanov lors de cette deuxième escale à Kolgouev est de voir les Montagnes Bleues, situées au centre de l'île, mais lors de la rencontre avec Tolik, qui sera leur guide, et son père, Grigori Ivanovitch, ceux-ci semblent inquiets du plan de l'expédition, proposé par l'auteur :

[...] il n'y a pas d'eau. Peut-être là, il y a un petit marécage. [...] Mais si on doit passer la nuit, comment faire sans eau? Comment planter la tente? Le vent est très, très fort. Cette bande de terre est morte, morte comme des os de baleine, corrosive comme des salines, jaune comme une dune, aussi glaciale que la lune, incurvée en arc gigantesque dans l'immensité de la mer bleue. (p. 152)

Golovanov et Piotr devront donc modifier leur itinéraire de départ afin de longer la côte et ainsi avoir un accès à l'eau en tout temps, l'aridité du sol au milieu de l'île ne leur permettant pas de risquer cet itinéraire. C'est alors qu'ils réalisent que dans un milieu nordique, l'expédition ne se trace pas uniquement sur une carte : il faut savoir ce qui nous attend vraiment sur les lieux pour pouvoir juger si le parcours est possible ou dangereux.

¹²³ Daniel Chartier, « Vers l'immensité du Grand Nord. Directions, parcours et déroulements dans les récits nordiques », dans Rachel Bouvet, André Carpentier et Daniel Chartier (dir. publ.), *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs : Les modalités du parcours dans la littérature*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 131-132.

Lors de cette expédition, ils doivent également faire face à d'autres éléments caractéristiques de l'espace nordique, notamment les vents froids et les changements de température brusque. Golovanov se rappelle qu'à un moment, durant l'expédition, « [...] le vent se mit à siffler avec une telle violence qu'il fallut en toute hâte sortir les vestes en duvet. [...] La force du vent, nous l'éprouvâmes sur nous-mêmes. Nous dûmes marcher une bonne heure et demie contre ce vent et contre cette pluie [...] » (p. 301-320). Ainsi, malgré le duvet et les provisions, l'expédition n'est pas toujours des plus faciles dans un espace nordique. Golovanov insiste même sur le fait que ce n'est plus l'homme qui est maître de son parcours, mais bien l'espace environnant qui le guide et laisse ses sens prendre le dessus :

[...] l'espace t'enseigne à serrer plus fort la sangle de ton sac à dos autour de la taille afin de soulager un peu les épaules. Parce que les épaules ce sont les mains. Et les mains, c'est le contact, le toucher, l'attention. Lorsque les mains sont libres, la cécité recule. Les oreilles commencent à entendre. Tu comprends? L'espace t'apprend cela. Tu peux être certain qu'il va te souffler les mots et t'enseigner le langage de la survie. (p. 179)

L'espace est donc ce qui enveloppe l'homme durant l'expédition et le voyageur n'a d'autre choix que de se laisser aller à ce qu'il lui dicte, car tenter de le combattre est inutile, l'espace est plus puissant. Michel Onfray fait part de la même impression dans son récit *Esthétique du pôle Nord* : « le Grand Nord ignore les leçons d'un humus fouillé, les vérités d'une terre retournée, les sagesses d'un labour frais. Rien : du gel, de la résistance, de la terre minérale elle aussi... D'où l'impossibilité de creuser pour arrimer la voilure d'un campement [...] »¹²⁴ L'espace du Grand Nord est inhospitalier; il ne s'adapte pas aux besoins d'une expédition. C'est plutôt l'homme qui doit en tout temps s'adapter à lui et Golovanov n'y échappe pas durant son aventure.

Golovanov fait également connaissance avec un autre aspect de l'espace nordique : la toundra, ce « [l]ibre et vaste espace cosmique, sentiers perdus de la voie lactée du nomadisme que seuls quelques hommes continuent d'arpenter aujourd'hui. » (p. 154). La toundra, composée principalement de mousse et de lichen, recouvre toute l'île de

¹²⁴ Michel Onfray, *Esthétique du pôle nord. Stèles hyperboréennes*, op. cit., p. 25.

Kolgouev, ce qui lui donne l'aspect d'une grande plaine vallonnée par quelques montages. Pour un homme de la ville, cet espace découvert et presque désert est de toute beauté. Souvent, dans son récit, Golovanov se remémore des parcelles d'espaces qui l'entourent durant l'expédition. Il écrit, à propos de la toundra :

Nous marchions depuis longtemps déjà et cela aussi avait son importance, nous étions entrés dans un "monde vierge", un espace sans plus aucune présence humaine. Quand nous longions la côte, les détritiques trahissaient la présence d'un monde, même lointain, rempli d'hommes. Quand nous sommes entrés dans la toundra, il n'y avait personne. Autour de nous, rien que la terre, pure comme au septième jour de la Création [...]. (p. 175-176)

La toundra donne à l'île cet aspect virginal et pur qui façonne les souvenirs de Golovanov. Sans cet espace unique, il est évident que le récit aurait été différent puisque l'impact des paysages n'aurait pas été le même sur l'auteur. Daniel Chartier explique comment l'espace influence l'expédition de l'homme dans le Grand Nord : « [...] alors qu'il doit faire face à la nature et à la désolation du territoire, le sujet perd graduellement toute prise sur le monde à mesure que la disparition des signes qui l'entourent rend le paysage de moins en moins lisible [...] »¹²⁵. En plus de rendre la lecture du paysage difficile, la toundra occasionne certaines difficultés lors de l'expédition, notamment lorsque vient le temps de faire un feu et que le bois est difficile à trouver. Ici encore, l'espace laisse un souvenir de l'expédition dans la mémoire de l'homme, un souvenir lié à la désolation du paysage.

2.4.1.4 L'île et la perception du temps

Une des premières impressions de Golovanov en rapport avec la temporalité sur l'île, c'est que tout semble être au ralenti. Par exemple, aucun horaire n'est précis; pour se déplacer, « il faut attendre l'hélicoptère dans une ville inconnue. Les Moscovites sont incapables d'attendre. Surtout les journalistes » (p. 12). En dehors de la ville, Golovanov doit se faire aux attentes interminables pour les moyens de transport et une fois rendu sur l'île, il doit également s'habituer à la lenteur des habitants qui semblent prendre une éternité pour mettre des projets à exécution. Onfray relate un sentiment similaire, mais il

¹²⁵ Daniel Chartier, « Le sujet face à l'illisibilité de l'espace nordique : de la rareté à l'uniforme désolation », dans Denise Brassard et Fabienne Claire Caland (dir. publ.), *Horizons du mythe*, Montréal, Presses de l'Université du Québec à Montréal, coll. « Cahiers du Celat », 2007, p. 196.

constate, après un certain temps, que les habitants du Nord sont contraints d'ajuster leur mode de vie aux aléas de la température. Il mentionne que « [d]ans la disparition des repères chronologiques, le brouillard, la pluie et le soleil modulent des variations, des modifications, des transformations¹²⁶. » Cela a un impact certain sur l'expédition de Golovanov puisqu'il doit attendre que ses guides soient assurés d'être à l'abri des tempêtes avant de partir. Sur l'île, le temps suit son cours, paisible et influencé par la géographie. Les Nenets restent à l'abri du mode de vie effréné des grandes villes du continent et de l'accélération qu'amène le productivisme occidental, mais cela n'a pas que des avantages. Korepanov, l'ancien président de l'île, mentionne à l'auteur « que sur l'île existeraient deux temps parallèles : le temps de l'abstinence et le temps de la soulerie. » (p. 12). Ainsi, le peuple de l'île n'a peut-être pas été englouti par la course contre la montre des grandes villes, mais le manque de ressources qui l'affecte a créé une temporalité plutôt morbide de l'attente qui s'avère être interminable.

Bien entendu, la géographie de l'île de Kolgouev influence également le rapport du voyageur avec le temps. D'ailleurs, ce qui frappe le plus dans le récit de Golovanov lorsqu'il traverse la toundra, c'est la façon dont cet espace dénudé devient une unité de mesure pour les kilomètres parcourus durant l'expédition. En effet, l'auteur mentionne comment il en est venu à inventer le terme de « kilomètre-toundra » afin de décrire ce « qui rend compte du déploiement de l'espace dans le temps » (p. 181), lorsqu'il se promène sur l'île. Contrairement aux kilomètres calculés sur la carte avant le départ, le « kilomètre-toundra » prend en considération « tout ce qui influe sur le déplacement » (p. 181), comme les difficultés, l'épuisement et le temps de repos. Golovanov ajoute que « les kilomètres-toundra et les distances de la toundra en général, mieux vaut les mesurer en heures. » (p.181). On remarque alors pour la première fois l'importance du temps dans l'expédition. Golovanov sait qu'il peut marcher un maximum de neuf heures par jour dans les conditions difficiles de l'expédition dans la toundra. Ainsi, peu importe l'espace parcouru, il sait que ces neuf heures le mèneront là où son corps le peut. Le temps est donc crucial, au moment où Golovanov vit l'expédition, même s'il semble disparaître dans l'ensemble du récit. On

¹²⁶ Michel Onfray, *Esthétique du pôle nord. Stèles hyperboréennes*, op. cit., p. 17.

peut donc supposer que ce qui forge les souvenirs du voyageur, ce ne sont pas nécessairement les heures de l'expédition qui passent, mais bien l'espace qui s'offre à lui.

Puis, on remarque que la photopériode, c'est-à-dire la durée de luminosité durant le jour et la nuit, a également une influence sur l'expédition. En effet, Golovanov se rend sur l'île de Kolgouev en juillet lors de sa deuxième expédition et à ce moment de l'année, la noirceur se fait encore très rare durant la nuit, mais le froid est persistant. L'auteur en garde quelques souvenirs qu'il inclut dans son récit, par exemple lorsqu'il écrit : « [...] nous avons tant bien que mal installé sur la fenêtre de quoi nous protéger du soleil et nous nous sommes couchés [...] » (p. 43) ou encore, « [t]out change imperceptiblement la nuit, même lorsque la nuit est blanche » (p. 164). De façon générale, la photopériode n'a pas un impact majeur sur l'ensemble de l'expédition, car les excursionnistes trouvent toujours un moyen pour bien dormir après les longues journées de marche. Golovanov mentionne d'ailleurs que « [d]ans la nuit polaire, l'insomnie conduit inmanquablement à la folie; le sommeil devient donc une valeur essentielle » (p. 292), et les membres de l'expédition veilleront à suivre ce conseil. À un seul moment toutefois, ils décideront de profiter de la lumière de la nuit pour marcher et c'est à ce moment que Golovanov prend conscience que le soleil disparaît seulement deux heures la nuit. Ces deux heures de marche dans le noir suffisent pour que les guides perdent tous repères spatiaux et s'égarent dans la toundra. À quatre heures du matin, lorsque le soleil se lève, ils se rendent compte de leur erreur : « [...] dans l'obscurité, nous avons pris un des affluents de la Krivaïa pour la rivière elle-même, et nous nous sommes laissés déporter vers le sud... C'est pourquoi le soleil se levait là où il s'était couché » (p. 274). C'est d'ailleurs pour cette raison que Golovanov ne verra pas les Montagnes Bleues lors de cette expédition. La photopériode a donc ce désavantage de laisser croire aux guides qu'ils connaissent très bien l'île, mais ceci est vrai uniquement durant les vingt-deux heures d'ensoleillement qui submergent l'île durant l'été. Deux heures de noirceur ont donc suffi à leur faire perdre leurs repères géographiques.

À la lumière des informations recueillies concernant la dimension géographique de l'île, on peut voir que l'espace dans le récit de voyage prédomine et influence le parcours du voyageur. On peut donc affirmer que le récit de Golovanov est construit à l'aide d'un

chronotope qui met l'espace au premier plan. Dans ce cas-ci, c'est l'espace de l'île qui prévaut et qui rend l'expédition unique. On parlera donc d'un chronotope nordique, auquel le voyageur doit s'adapter, car tout y est bien différent du continent. Puisqu'il se retrouve dans un espace fermé, celui de l'île microcosme, cela construit une relation spatio-temporelle unique dans laquelle est plongé le voyageur dès qu'il y met les pieds. Assez rapidement, il se rend compte que l'espace géographique détermine tout le reste et qu'une simple expédition au cœur de l'île est à la merci des aléas géographiques et climatiques du Nord. Aussi, la conception du temps n'a rien à voir avec ce qu'il vit à Moscou : ce n'est plus un temps linéaire qui fait évoluer les activités quotidiennes et qui crée une course contre la montre, mais plutôt un temps suspendu, ralenti, qui crée « une étendue dans le temps¹²⁷ ». Les heures deviennent alors floues et le voyageur sait seulement que le temps a passé, sans être précis. Il n'est pas étonnant alors de voir que les gens de l'île ne se donnent jamais rendez-vous à une heure précise. Le temps, durant l'expédition de Golovanov, ne se divise pas en heures, mais bien en moments associés à des endroits visités et en « kilomètre-toundra » qui rendent compte de la distance parcourue dans le temps. On observe alors une fusion entre l'espace et le temps. La durée du voyage n'est plus ce qui importe; c'est plutôt ce qu'on y a vu et comment cela a influencé chacune des journées qui forge les souvenirs. D'ailleurs, la plupart du temps, Golovanov ne se souvient plus de la durée exacte entre deux points du parcours; ce sont plutôt les paysages entre ces deux points qui sont gravés dans sa mémoire. L'articulation entre l'espace et le temps est donc précise dans le récit de voyage de Golovanov, alors que l'aspect spatial de l'île et toutes ses composantes vues précédemment, prédominent sur sa temporalité plutôt futile. Onfray exprime bien le sentiment qui envahit le voyageur alors qu'il se retrouve dans un espace comme l'île de Kolguev, puisque « [d]ans le Grand Nord, l'espace absorbe le temps et le matérialise en étendues sublimes¹²⁸ ». C'est ce que décrit Golovanov dans son récit alors que le temps de l'expédition est raconté selon les incroyables paysages de l'île.

¹²⁷ Fabienne Claire Caland, « Présentation. Le mythos spermatikos », dans Denise Brassard et Fabienne Claire Caland (dir. publ.), *Horizon du mythe*, Montréal, Presses de l'Université du Québec à Montréal, coll. « Cahiers du Celat », 2007, p. 9.

¹²⁸ Michel Onfray, *Esthétique du pôle nord. Stèles hyperboréennes*, op. cit., p. 43.

2.4.2 La dimension anthropologique du récit

Puisque Kolgouev est une île difficile d'accès et éloignée du continent, les moyens de s'y rendre sont limités. Il n'est donc pas étonnant que les Nenets, habitants de l'île, soient uniques et très différents de la population russe du continent. Dans cette partie de l'analyse, nous verrons comment la rencontre avec les Nenets influence l'expédition de Golovanov tant sur le plan spatial que temporel. « Kolgouev est une surface à peine recouverte d'une fine pellicule vivante sur laquelle s'est superposée une couche encore plus fine, une sorte de patine d'"histoire" et de "culture" » (p. 298), écrit l'auteur. Cette culture a toutefois dû être remise en question durant les dernières décennies, alors que les politiques russes sont venues bousculer le mode de vie des habitants de l'île. L'analyse qui suit nous permet d'observer comment le passage du nomadisme à une vie sédentaire a modifié les habitudes des Nenets ainsi que toutes les répercussions d'un tel changement.

2.4.2.1 *Les Nenets, peuple nomade sédentarisé*

Afin de mieux comprendre comment le peuple des Nenets occupe l'île de Kolgouev au moment où Golovanov la visite, il faut d'abord voir qui ils sont et saisir l'enjeu qui força leur sédentarisation. Les Nenets de l'île de Kolgouev font partie d'un district autonome russe nommé Nénétsie, qui inclut une petite partie du nord-est du continent européen sur les rives de la mer de Barents¹²⁹, où l'on retrouve également la ville de Narian-Mar, citée à quelques reprises dans le récit de Golovanov. Il y a environ mille cinq cents ans, les Huns ont chassé les Nenets de leurs terres, les repoussant aux limites du Grand Nord.

[...] les Nenets ont quitté l'épaisseur des forêts pour un espace rappelant celui des steppes. C'était la toundra. Elle contenait tout ce dont ils avaient besoin : animaux, oiseaux, poissons et surtout, d'innombrables troupeaux de rennes grâce auxquels ils n'auraient plus jamais à redouter ni manque, ni disette. (p. 184)

C'est ainsi qu'a débuté l'élevage des rennes et que s'est imposé le mode de vie nomade sur l'île, ce mode de vie qui est « une organisation sociale plus qu'une organisation technique,

¹²⁹ Voir la carte dans : Andrei V. Golovnev et Gail Osherenko, *Siberian Survival. The Nenets and their Story*. Ithaca, London, Cornell University Press, 1999, p. 6.

une disposition spatiale plus qu'une adaptation écologique¹³⁰ ». Cette définition du nomadisme donnée par Denis Retaillé nous aide à mieux comprendre l'impact qu'a eu ce mode de vie sur les Nenets et leur lien avec l'espace occupé sur l'île. Étonnamment toutefois, dans tous les récits qui sont contés à Golovanov, il n'est jamais question des autres populations nenets, soit les Komi ou les Yamal, qui eux vivent sur le continent¹³¹. Il faut donc croire que les Nenets de l'île de Kolgouev vivent repliés sur eux-mêmes, totalement détachés des autres peuples qui leur sont semblables et ignorant ainsi tout lien avec l'espace continental. La mention de « Nenets » dans ce travail fait donc uniquement référence au peuple de l'île de Kolgouev.

Depuis leur arrivée sur l'île, les Nenets sont une population nomade d'éleveurs de rennes. Ils suivent donc leurs bêtes « de la mer en été à la taïga en hiver » (p. 184). Toute leur vie est construite en fonction de l'animal et c'est en suivant l'animal qu'ils ont arpenté les terres de Kolgouev : « [l]e renne est devenu la base, l'essentiel de leur nourriture, leur mode de transport universel, leur vêtement, leur maison » (p. 185). Rachel Bouvet mentionne au sujet des peuplades nomades qu'

[i]l est des espaces qui d'emblée appellent un parcours, qui impliquent un mode de vie nomade. Vivre dans le désert, sur l'océan, sur les flancs des hautes montagnes, dans le Grand Nord, nécessite une longue expérience des lieux et des manières de les traverser, des points de repère, des itinéraires établis d'avance. Les populations nomades, de même que les marins au long cours, possèdent ce savoir géographique, qu'ils se transmettent de génération en génération.¹³²

Les peuples du Grand Nord ont donc cette propension au nomadisme, notamment en raison de l'espace qu'ils habitent. Comme on l'a vu précédemment, l'île de Kolgouev est un vaste territoire presque désert, recouvert de toundra et qui possède très peu de ressources

¹³⁰ Denis Retaillé, « L'espace nomade », *Revue de Géographie de Lyon*, vol. 73, no 1, 1998, p. 71.

¹³¹ Pour obtenir davantage d'informations sur ces autres peuples voir : Florian Stämmeler, *Reindeer Nomads Meet the Market. Culture, Property and Globalisation at the "End of the Land"*, qui propose une étude sociologique sur les divers peuples nenets, ainsi que l'ouvrage de Jean-Pierre Thibaudat et Franck Desplanques, *Nenetses de Sibérie : Les Hommes debout*, qui présente une étude faite à partir de témoignages et de photos de Nenets.

¹³² Rachel Bouvet, *op.cit.*, p. 36.

naturelles. Difficile donc d'y construire des villages permanents. Le mode de vie nomade paraît donc tout à fait approprié pour le peuple nenet.

Toutefois, à la fin des années 1950, le gouvernement soviétique a ordonné la construction d'un *sovkhóze* à Kolgouev, c'est-à-dire d'un élevage de rennes permanent. Dans leur analyse de la survie du peuple nenets, Golovnev et Osherenko évaluent cette intervention du gouvernement :

Soviet authorities reorganized economic activity into collectives : they forced people to relocate – many into a sedentary lifestyle in small, poor fishing villages – they redistributed reindeer and pasturelands, they punished wealthy and successful herders [...] By the 1970's, virtually all herders worked within brigades under the authority of state farms.¹³³

Les hommes ont donc été contraints de venir travailler autour du village et très vite, l'élevage de rennes n'a plus rien rapporté. Les familles étaient prises dans leur nouvelle demeure, en ville, sans grand revenu, en plus de devoir réorganiser leur vie quotidienne, puisque leurs activités n'étaient plus les mêmes : « In the villages this rhythm [of activity] is broken; both men and women lose their previous roles, although women retain a more active position than men. In villages, [...] men cannot fulfill their former roles as "masters of open space"¹³⁴. » Il est clair qu'avec la sédentarisation forcée, les hommes de l'île de Kolgouev ont le sentiment d'avoir perdu leur liberté et cela ne peut qu'avoir des répercussions à long terme.

D'ailleurs, à plusieurs reprises dans le récit, Golovanov mentionne la sédentarité qui restreint les habitants de l'île : « Ils avaient encore tant de force que rester assis trop longtemps dans la maison leur était tout simplement impossible; ils s'échappaient souvent dans la toundra afin de rejoindre ceux des leurs qui restaient là-bas, ne voyant dans la vie sédentaire que paresse et essoufflement. » (p. 95). L'isotopie de la paresse, celle du manque de liberté ainsi que le sentiment d'emprisonnement ressortent du récit lorsqu'il est question de la nouvelle sédentarité du peuple. Les Nenets sont maintenant confinés dans leurs

¹³³ Andrei V. Golovnev et Gail Osherenko, *op. cit.*, p. X.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 141.

maisons sur le bord du rivage, dans « d'horribles bourgades qui ressemblent toutes à Bougrino » (p. 187), construite dans les années 1960. Par manque d'argent, ils n'ont pas de maison qui leur est propre; ils résident dans des appartements communautaires, de plus en plus délabrés. Aussi, comme nous l'apprend l'annexe au récit intitulée *Éléments pour une géographie humaine de l'île*, qui consiste en une description plus précise de l'île faite par Golovanov et Piotr, Kolgouev est relié au continent par « une seule liaison en hélicoptère » (p. 428) et ses ressources sont très faibles. « Depuis longtemps, il n'existe plus ici de réserves de nourriture et de combustible pour assurer l'année suivante. » (p. 428). Ainsi, les hommes et les femmes doivent réapprendre à vivre avec de nouvelles valeurs qui viennent s'ancrer dans leur mode de vie.

Avec le sédentarisme est venue la vision d'un mode de vie à l'occidentale et le manque de ressources contraint les envies de plusieurs hommes. Golovanov écrit à ce sujet : « Au minimalisme des cultures traditionnelles s'opposent le consumérisme actuel et cette incroyable abondance de biens dont l'homme civilisé a besoin pour accroître ses ressources d'énergie. "Vivre dans l'espace" signifie agir. "Vivre dans le temps" signifie consommer [...] » (p. 189). On remarque ici que cette opposition entre l'espace et le temps affecte l'ensemble du mode de vie de l'homme. L'espace était au centre des valeurs traditionnelles du peuple nomade nenet, mais en forçant leur sédentarisation, le gouvernement leur a fait perdre ce besoin d'espace, tout en leur vendant les mérites du temps qui peut leur rapporter davantage. Onfray dresse le même portrait des Inuits du nord du Canada, pour qui, chez les anciens, « par obligation, [on] réduisait son plaisir à la seule satisfaction des désirs naturels et nécessaires¹³⁵ », un genre d'épicurisme obligé. « Bien évidemment l'Inuit contemporain a jeté par-dessus bord cet épicurisme de l'austérité non choisie vécue comme une punition. Désormais, il désire à la mode occidentale tout ce qui relève du non-naturel et du non-nécessaire¹³⁶. » Malheureusement, Kolgouev n'est pas un espace où le temps est stimulant, mais plutôt lent et improductif. « Les Nenets ont oublié le langage de la force et de l'espace. Un mot étranger a fait son apparition : "extinction". Et l'espace pour eux, s'est refermé. » (p. 187). Dans cet espace restreint, les Nenets n'ont pas

¹³⁵ Michel Onfray, *Esthétique du pôle nord. Stèles hyperboréennes*, op. cit., p. 59.

¹³⁶ *Ibid.*

su trouver un sens à leur vie et plusieurs ont malheureusement sombré dans l'alcoolisme. D'ailleurs, tout au long de son récit, Golovanov raconte plusieurs histoires d'hommes qui ont tout perdu en raison de ce vice. Il relate aussi certaines mesures extrêmes qu'a dû prendre le gouvernement pour éviter le pire, comme « transformer les allocations familiales en produits alimentaires pour empêcher pères et mères de boire l'argent de leurs enfants et, dans certains cas exceptionnels, suspendre les retraites jusqu'à ce que leurs bénéficiaires ou les membres de leurs familles desoûlent un tant soit peu. » (p. 144). La sédentarisation forcée a donc eu de nombreuses répercussions néfastes sur le peuple nenet, dont les ressources sont déjà limitées en raison de la situation géographique sur l'île.

2.4.2.2 *Quelques traces du nomadisme*

Ceci dit, il est encore possible de retrouver sur l'île de nombreux vestiges provenant du temps où le peuple était nomade. Golovanov en découvre plusieurs lors de son parcours et les inclut dans son récit. D'abord, certains objets dans le paysage de l'île-rappellent le nomadisme des Nenets. C'est le cas, par exemple, des *balki*, ces anciens refuges d'éleveurs de rennes qui sont toujours présents dans la toundra et dans lesquels Golovanov et les membres de l'expédition se mettent à l'abri la nuit (p. 145). Ces abris sont ouverts aux quelques hommes qui s'aventurent dorénavant sur l'île et à l'intérieur de ceux-ci, on trouve le minimum pour passer la nuit, loin des intempéries. Grigori Ivanovitch fait aussi mention de la *bougra*, une petite hutte de terre toujours intacte, qui appartenait à l'une des premières familles de l'île (p. 432). L'île est donc parsemée de petits abris dans les sentiers les moins empruntés, en dehors des villages.

Toutefois, la plupart des vestiges des temps nomades se manifestent dans les gestes quotidiens des habitants de l'île. En conséquence, on ne peut s'étonner de voir qu'Alik et Tolik sont des guides extraordinaires lors de l'expédition et qu'ils connaissent les moindres secrets de la toundra, eux qui sont les descendants d'une lignée de grands nomades. Golovanov mentionne notamment que « [d]oté d'une perception aussi précise de l'espace, un espace non domestiqué, Tolik était constamment prêt à partir dans la toundra » (p. 156).

Son frère et lui sont donc de ces hommes qui ne peuvent rester sédentaires et qui ressentent l'appel de la liberté de l'espace. Rachel Bouvet, qui étudie le roman *Les hommes qui*

marchent de Malika Mokeddem, écrit à propos de cette dichotomie entre nomades et sédentaires : « Si les hommes qui marchent sont d'abord et avant tout des "gens d'espace et de mouvements", en revanche les sédentaires sont des "gens du temps et de l'immobilité", des êtres prisonniers du temps qu'ils cherchent à maîtriser [...]»¹³⁷. On retrouve ici une explication nette des différentes perceptions du temps et de l'espace chez les nomades et les sédentaires. Pour des hommes comme Alik et Tolik, même la sédentarisation forcée de leur peuple n'arrive pas à leur faire oublier ce besoin d'espace; ils continuent donc d'ignorer le temps qui passe. Un exemple de cette attitude est le moment du départ pour l'expédition de Golovanov et Piotr qui ne cesse d'être reporté pour diverses raisons, alors que Golovanov attend impatiemment ce moment depuis deux longues années. Un matin où doit avoir lieu le départ, Tolik manque à l'appel. Il est parti dans la toundra chercher son frère, Alik. Golovanov écrit : « De retour à l'hôtel, je dis à Piotr que notre expédition était probablement remise au lendemain. Il fut déçu. » (p. 158) La déception des deux hommes est celle du sédentaire prisonnier du temps, impatient, alors que la liberté des nomades leur enseigne que les conditions doivent être favorables avant d'entreprendre une telle expédition.

Un autre exemple du nomadisme chez certains Nenets est la capacité qu'ils ont à s'imaginer les lieux qui seront à parcourir lors d'une expédition dans la toundra. Ils savent exactement ce qui se trouve dans les moindres recoins de l'île, contrairement à Golovanov et Piotr qui ne possèdent qu'une carte aux informations limitées. Ainsi, lorsque les deux hommes annoncent à Grigori Ivanovitch leur plan pour l'expédition, ce dernier ne peut que leur faire part de ses craintes. Il en va de même pour Tolik, qui sera leur guide.

Quelque chose les inquiète. Tous deux pointent le doigt sur la carte, échangent quelques phrases en nenets et je perçois nettement leur réserve. Ce qui les trouble, c'est évidemment le Promoï, ainsi que les quatre coulées d'eau, nées du flux et du reflux de la mer qui traversent la Kochka en dents de fourche. Elles ont pourtant l'air de rien sur la carte; apparemment, il en va autrement dans la réalité. (p. 151)

Cette réalité de la toundra, les hommes nenets la connaissent. Ils n'ont pas besoin de cartes pour savoir quels sont les dangers sur l'île et encore moins pour se rendre d'un point à

¹³⁷ Rachel Bouvet, *op. cit.*, p. 41-42.

l'autre. Dans une étude anthropologique, deux chercheurs européens, Kirill V. Istomin et Mark J. Dwyer, ont tenté de comprendre comment les hommes s'orientent dans l'espace en prenant comme exemple les Nenets, descendants de peuplades nomades. Ils ont conclu que les Nenets possèdent une carte mentale de l'espace qui leur permet de voir où sont situés les lieux dans l'ensemble du territoire et non seulement les uns en fonction des autres. Ainsi, ils connaissent les différents trajets qui mènent à un lieu et les dangers que chacun comporte. Les Nenets eux-mêmes reconnaissent cette capacité qu'ils ont à se retrouver dans l'espace et qu'ils considèrent comme étant très différente d'autres peuples nomades. D'ailleurs, l'un d'eux mentionne, lors d'une entrevue : « Nenets keeping way watches himself like from the sky as a moving dot on a map. On the contrary, wayfaring Khanty recognizes a tree and follows this direction, then he notices a hill and goes toward this point [...] »¹³⁸ Cette façon d'entrevoir l'espace, comme si l'homme était un point sur une carte vu d'en haut, est unique; elle permet aux Nenets, tels qu'Alik et Tolik, de s'orienter dans la toundra, cet espace immense qui peut parfois sembler désert et dans lequel les points de repère peuvent être manquants.

Par ailleurs, cela ne veut pas dire que leur sens de l'orientation est sans faille. On le voit dans le récit, lorsqu'ils décident de poursuivre l'expédition durant la nuit; ils longent la mauvaise rivière et au lever du soleil, réalisent qu'ils ont pris le mauvais chemin. Alik prend rapidement le blâme : « C'est ma faute, dit Alik, allumant une cigarette. Ma faute. Tout mon système nerveux est concentré sur ma jambe; j'ai même perdu l'odorat. » (p. 274). S'étant blessé à la jambe durant les premiers jours de l'expédition, Alik ne semble pas fier d'avoir perdu sa concentration et d'avoir failli à sa tâche de guide. Toutefois, dès que le soleil réapparaît, après une pause bien méritée, il sait parfaitement où ils sont et où ils doivent aller. Malheureusement, le temps qu'ils ont passé à marcher dans la mauvaise direction ne pourra pas être rattrapé et Golovanov devra revenir dans la toundra s'il veut voir de plus près les Montagnes Bleues.

¹³⁸ Kirill V. Istomin et Mark J. Dwyer, « Finding the Way. A Critical Discussion of Anthropological Theories of Human Spatial Orientation with Reference to Reindeer Herders of Northeastern Europe and Western Siberia », *Current Anthropology*, vol. 50, n° 1, 2009, p. 43.

Toujours d'un point de vue anthropologique, nous remarquons que dans l'ensemble de son récit, Golovanov fait très peu de place aux femmes. Il évoque son épouse, qui l'abandonne, tannée de ses idées de voyages qu'elle trouve farfelues et il mentionne quelques fois les femmes nenets, qui ont pourtant une grande importance dans la vie sociale du peuple. En effet, l'importance que les Nenets accordent aux traditions est palpable et cela fait sans contredit partie des vestiges du nomadisme. De plus, nombreuses sont les traditions qui touchent les femmes. Golovnev et Osherenko, anthropologues, soulignent dans leur ouvrage portant sur l'histoire des Nenets, au sujet des traditions que l'on retrouve toujours dans les campements dans la toundra : « The Nenets (especially the nomadic part of the population) have preserved their traditions so thoroughly that someone who stumbled upon a nomad camp might mistakenly attribute their ancient way of life to lack of contact with outsiders when it is instead a path of choice¹³⁹. » Pour certains Nenets, le mode de vie traditionnel des nomades est un choix qui s'impose encore aujourd'hui. Une part importante de la tradition nenet semble être la répartition des tâches entre les hommes et les femmes. Alors que les hommes s'occupaient des troupeaux, les femmes s'occupaient des *tchoums*, les tentes érigées sur les campements. Golovanov observe que les Nenets ont toujours des coutumes semblables lors de son premier voyage sur l'île. En effet, un matin, il se réveille, sort de la tente et remarque la saleté qui règne autour du campement.

Mégots, boîtes, os, morceaux de peau, verre cassé... J'en avais tellement marre que j'ai compris ce qu'il fallait faire : j'ai pris une pelle et commencé à creuser une fosse à ordures. Je creuse et je sens derrière moi la tension monter : on me regarde. Edgor, le chef d'équipe, s'approche, observe. Les jeunes aussi. [...] Du temps où ils étaient nomades, la propreté du *tchoum* et des alentours était l'affaire des femmes et moi, en m'attaquant à ce trou, je suis en train de m'attribuer leur rôle, au risque de perdre la face aux yeux du groupe, car la répartition des tâches entre hommes et femmes est aujourd'hui encore strictement respectée. (p. 147-148)

Golovanov apprend vite que la division des tâches est ancrée dans les mœurs de la population nenet et même si les femmes qui s'aventurent aujourd'hui dans la toundra sont plutôt rares, les hommes ne penseraient jamais à faire eux-mêmes le ménage de leur campement. Puis, il écrit à propos des femmes qui balaient le campement : « Après tout ce

¹³⁹ Andrei V. Golovnev et Gail Osherenko, *op. cit.*, p. 2.

que j'ai vu, ce rapport plein de dignité à la Terre semble une pure vue de l'esprit. Ça ne l'est pas. Les *traces* de l'existence d'une telle relation transparaissent encore entre les mailles de notre époque¹⁴⁰. » (p. 246). Golovnev et Osherenko étudient cette importance de la femme dans la vie sociale et soulignent : « For a Nenets herder, a woman (usually a wife, mother, or sister) makes life on the tundra possible¹⁴¹. » Ainsi, la femme nenet occupe une place centrale dans la vie sociale du peuple de l'île de Kolgouev et son rôle est toujours défini selon les traditions.

Bien entendu, pour Golovanov, cette rencontre avec l'altérité, cette immersion dans le monde des nomades changera sa perspective sur certains aspects de l'espace auquel il est habitué. Par exemple, au moment de son retour à Moscou, il se souvient : « [...] je regrettais aussitôt de ne pouvoir ouvrir la porte de l'appartement comme celle d'un *balok*, et sortir dans l'espace étourdissant de la toundra, généreux, sauvage, magnifique, ouvert à tous... » (p. 410). C'est la liberté qui accompagne le mode de vie nomade qui manque à l'auteur, cette proximité avec l'espace et surtout l'oubli du temps qui passe. Avec cette articulation de l'espace-temps, on voit poindre ici le chronotope nomade qui prévaut sur l'île, malgré les changements imposés par la sédentarisation. Il s'agit donc d'un chronotope qui commande un mode de vie et qui est ancré dans les mœurs du peuple nenet, comme un vestige du nomadisme.

2.4.2.3 *Les Nenets, guidés par un temps cyclique*

Pour Golovanov, la temporalité qui imprègne l'île de Kolgouev semble différente de tout ce qu'il a jamais vécu : « [...] ici règne encore le temps des nomades : une vie où aucun bout de bois, même s'il est de la taille d'un crayon, ne doit brûler en vain, où le temps polit chaque geste, chaque pas, jusqu'à l'accomplissement, jusqu'au symbole... » (p. 97). Malgré la sédentarisation forcée du peuple, la vie des habitants de l'île est toujours réglée selon une temporalité cyclique, c'est-à-dire un temps « qui correspond aux informations données par la nature : l'alternance du jour et de la nuit, celle des saisons,

¹⁴⁰ C'est l'auteur qui souligne.

¹⁴¹ Andrei V. Golovnev et Gail Osherenko, *op. cit.*, p. 8.

celle des longs cycles aussi¹⁴² » et non pas une temporalité linéaire qui s'oriente vers un objectif ultime. On apprend, dans le récit, que le temps des Nenets a pris cette forme alors que les hommes suivaient les troupeaux de rennes au fil des saisons (p. 186). De nos jours, cette conception du temps perdure au sein de la population.

Golovanov note, à quelques reprises, que le mode de vie des Nenets est beaucoup plus lent, du moins s'il est comparé à son mode de vie personnel de journaliste à Moscou. Encore une fois, cette caractéristique temporelle peut être attribuée au mode de vie nomade. Golovnev et Osherenko expliquent : « For men or women, temperance of movement guarantees the "temperature" of both body and soul. Getting overheated leads to freezing in the winter or mosquito attacks in the summer. People "find" a rhythm in nature, instead of imposing one onto the environment¹⁴³. » Le temps cyclique suit donc le rythme naturel qu'impose l'environnement à l'homme plutôt que de le laisser entraver cette nature. Cette conception du temps est également influencée par la photopériode et Golovanov mentionne : « Le temps non-orienté, le temps cyclique, suppose un rapport particulier au sommeil. Dans la nuit polaire, l'insomnie conduit inmanquablement à la folie [...] » (p. 292). Ce n'est que lors de son dernier voyage sur l'île que Golovanov comprend enfin qu'il n'a d'autres choix que de se laisser aller à cette temporalité : « Il faut que j'"élimine" Moscou de mon corps, le plus rapidement possible, que j'allège mon cœur encore encombré des préoccupations de la vie urbaine. » (p. 399) L'auteur comprend bien l'enjeu de la ville qui pèse sur l'homme, alors que ce dernier tente de faire son chemin en tant que journaliste à Moscou, ce qui est contraire au sentiment qui l'emporte dans la toundra, alors qu'il se laisse bercer par la nature et s'adapte à elle.

Golovanov relève alors que les Nenets sédentarisés sont prisonniers du temps cyclique qui régissait leur mode de vie nomade. Selon l'auteur, la temporalité cyclique enferme l'homme dans un retour perpétuel des instants; il n'y voit pas de moyens d'évoluer. Cette façon de vivre est difficile à comprendre et son voyage à Kolgouev n'y change rien, on le perçoit au fil de la lecture de son récit. C'est pour cette raison qu'il n'est pas surpris, lors de

¹⁴² Michel Onfray, *Esthétique du pôle nord. Stèles hyperboréennes*, op cit., p. 37.

¹⁴³ Andrei V. Golovnev et Gail Osherenko, op. cit., p. 41.

son troisième passage sur l'île, de revoir Alik et Tolik. « [Ils] sont restés sur l'île. Ils n'ont pas réussi à briser l'anneau du temps hérité de leurs ancêtres. Ils vont continuer à s'y soumettre, à errer perpétuellement sur place, à chasser, à recueillir des dons de la mer, à attendre le message. » (p. 299) Golovanov mentionne que contrairement à eux, Piotr « a terminé ses études à l'université de Moscou, il est devenu géographe, comme son père » (p. 299). Ainsi, même si Piotr a suivi les traces de son père, on remarque un désir d'avancement, notamment dans son envie de poursuivre ses études. Le cours de sa vie suit alors une temporalité linéaire qui suppose une évolution vers un but ultime, alors que pour Alik et Tolik, la vie reste et restera la même. Pour eux, vivre chaque moment est une satisfaction personnelle; ils n'ont pas de buts spécifiques vers lesquels avancer et malgré le temps passé avec eux, Golovanov, le journaliste, a de la difficulté à comprendre cet état d'esprit.

Finalement, la dimension anthropologique du récit nous éclaire grandement sur la découverte de l'altérité sur l'île de Kolgouev. En effet, Golovanov doit faire face à la réalité d'un peuple unique dont la vie est en constante restructuration depuis plusieurs années, mais dont les racines sont intactes. Cette rencontre avec le passé nomade des Nenets oriente son expédition à travers la toundra et change inévitablement certains éléments de son parcours, notamment dans sa perception de l'espace et du temps. On l'a vu, il semble qu'il règne sur l'île un chronotope nomade, c'est-à-dire que l'articulation de l'espace et du temps est restée intacte malgré la sédentarisation. On observe alors que l'espace prédomine et tente de faire oublier à l'homme le temps qui passe. Le temps paraît alors cyclique, lent et subordonné à l'espace et aux saisons. Il s'agit d'un concept totalement opposé au chronotope qu'on pourrait nommer sédentaire, qui valorise l'importance de faire fructifier le temps et d'oublier l'espace. Bien entendu, sur l'île de Kolgouev, en raison de leur fondement totalement opposé, un conflit règne entre ces deux chronotopes. En effet, avec l'implantation du village de Bougrino et de l'élevage permanent de rennes, le gouvernement est à l'origine de ce conflit dans la perception spatio-temporelle qui a causé de nombreux malheurs à la population. La sédentarisation leur a fait prendre conscience du temps et a voulu leur faire perdre l'espace. C'est ce que Michel Onfray qualifie de « temps

volé¹⁴⁴ » dans son étude sur le nord du Canada, alors que les habitants de la terre de Baffin ont subi un sort similaire à celui des Nenets. Ainsi, à Kolgouev, plusieurs hommes et femmes ne savaient plus quoi faire de leur journée et se sont laissés emporter par certains vices qui semblaient leur redonner une certaine liberté. Golovanov souligne que « [l]a drogue est une réponse à la perte d'espace, une réponse dramatique : d'une certaine façon, ceux qui consomment tentent de multiplier les dimensions possibles du monde, d'en retrouver le mystère... » (p. 189). Néanmoins, le passage de l'auteur sur l'île lui permettra de trouver ce qu'il cherchait : il apprend, grâce à Alik et Tolik, à suivre le rythme plus lent de la nature, mais surtout, il réussit son exil vers un lieu où la vie est plus paisible que dans la ville.

2.4.3 La dimension folklorique du récit

Dans cette dernière partie de l'analyse, nous verrons l'importance des mythes et des légendes dans l'univers des Nenets. La décision d'accorder une portion de notre analyse à ce sujet et surtout de ne pas l'inclure dans la dimension anthropologique vient du fait que les histoires nenets ont une incidence directe sur le parcours de Golovanov. En effet, les mythes et les légendes influencent la perception qu'a l'auteur de l'espace traversé, en donnant même parfois une touche surréaliste à ses souvenirs. De plus, dans les histoires nenets, on accorde une place immense aux ancêtres, qui ont vécu à ce moment, tout en racontant leur vie avec fierté, ce qui contribue à la construction d'une temporalité qui met en lien le passé, le présent et le futur. Voyons donc certaines de ces histoires, qui apparaissent dans le récit vers le milieu du parcours, pour mieux comprendre ensuite leur impact sur la perception de l'espace et du temps chez le voyageur. Il est à noter que cette partie du chapitre ne se veut pas une analyse structurale des contes et des légendes nenets, comme pourrait le proposer Vladimir Propp¹⁴⁵, mais bien une analyse de leur impact dans le récit de voyage.

¹⁴⁴ Michel Onfray, *Esthétique du pôle nord. Stèles hyperboréennes*, op. cit., p. 109.

¹⁴⁵ Vladimir Propp, *Morphologie du conte*, Paris, édition du Seuil, coll. « Poétique », 1970, 254 p.

2.4.3.1 *Les mythes et légendes des Nenets*

Les Nenets ont une culture basée sur la tradition orale des mythes et des légendes. Onfray explique qu'« [u]ne civilisation à tradition orale obéit à d'autres lois que les cultures écrites. [...] L'histoire se parle et se montre avec *des* histoires, récits mythiques et mythologie rémanents¹⁴⁶ ». Golovanov entendra de nombreuses histoires populaires nenets, dont certaines se retrouvent dans son récit de voyage.

Une des premières histoires racontées par Golovanov est l'énigme du Raskol. Celle-ci porte en elle un fond de vérité : au XVII^e siècle, à Moscou, un conflit éclate entre deux courants de la religion orthodoxe, alors que le chef religieux décide d'apporter des corrections aux textes sacrés et des modifications à certains rituels. Ceux qui sont en désaccord forment alors un clan et fondent leur propre branche de la religion orthodoxe qu'ils nomment *Raskol*. Toutefois, cette nouvelle ramification quelque peu extrémiste n'est pas acceptée de tous et les *raskolniki* doivent s'enfuir dans la forêt au nord de la Russie, afin de mener leur vie d'ascèse. En effet, les pratiquants de cette religion sont considérés comme excessifs : « Le Raskol est emplí d'une force vive, créative, personnelle [...] son fondement est l'extase, la contemplation, l'image mentale et non la théorie. » (p. 237). Les années passent et les *raskolniki* continuent leur exil vers le nord, arrivant bientôt dans la toundra. Les Nenets croient qu'en 1767, soixante-dix *raskolniki* ont vécu de manière ascétique à Kolgouev. D'ailleurs, le premier croyant du Raskol, le père Avvakoum, aurait été exécuté sur les rives désertes de la Petchora. Cependant, on ne sait rien de plus à leur sujet; il ne reste sur l'île que quelques tombes de certains d'entre eux et l'endroit où la croix des vieux-croyants en bois était érigée, marquant le lieu où ils auraient été brûlés. Cette même croix est l'initiatrice du récit sur le Raskol dans le parcours de Golovanov. Selon la légende nenet, un trésor serait enfoui sur les lieux de la croix. « Mais le trésor n'en demeure pas moins introuvable, ce que chacun explique comme il peut. » (p. 242). De nos jours, les *raskolniki* ont presque tous disparu et l'énigme du Raskol n'a plus la même importance bien qu'elle soit toujours présente dans la mémoire des gens du peuple et qu'elle représente un modèle de détermination, de gens qui se sont battus pour leur foi.

¹⁴⁶ Michel Onfray, *Esthétique du pôle nord. Stèles hyperboréennes*, op. cit., p. 71. C'est l'auteur qui souligne.

Tout au long de son récit, mais encore plus vers la fin, Golovanov relate l'importance des chamans chez les Nenets. Il souligne, pour expliquer l'importance de ces hommes au sein de la société :

Ici [dans la toundra] commence un espace spirituel parallèle au christianisme, avec sa règle intérieure, ses prophètes et ses miracles, que seule pour l'instant, la psychologie transpersonnelle permet d'approcher. En même temps, le chamanisme ne connaît aucun dogme et, pourrait-on dire, aucune "métaphysique". Il est, tout entier, mouvement, danse, envol, *voyage* du chaman. (p. 248-249)

Le chamanisme transcende toutes les règles qui régissent la vie des habitants de l'île. Chacun connaît une histoire concernant un chaman et s'y réfère afin d'expliquer diverses situations quotidiennes; Golovanov en entendra plus d'une. Par exemple, Alik et Tolik vont lui raconter l'histoire de leur ancêtre, le chaman Ivan Pourpeï, qui savait se transformer en aigle. Lorsqu'il y avait un problème dans le village, il volait, surplombant la toundra, à la recherche de solutions. Cette histoire en est une de sagesse qui rappelle aux Nenets qu'il faut prendre le temps d'analyser les problèmes pour en connaître la portée et entrevoir des solutions. On raconte également que lors d'un mariage, Pourpeï invita les femmes à faire un tour de traîneau autour du *tchoum* alors qu'aucun renne n'était attelé ou encore que deux chamans se sont battus dans leur rêve et qu'à leur réveil, de vraies blessures étaient apparues sur leur corps. Golovanov souligne, pour expliquer ces histoires :

Il nous a été donné d'entendre à Kolgouev quelques histoires miraculeuses de chamans, aussi crédibles que celles des saints et des miracles [faisant ici référence au christianisme]. Quoi qu'il en soit, ce sont des chamans qui ont préservé l'équilibre du monde aussi sûrement que les prières les plus assidues. (p. 251)

L'aspect spirituel de l'île est donc comblé par ces légendes à propos des chamans, qui sont en fait des ancêtres des familles de l'île. La spiritualité des Nenets est donc basée sur des histoires de sagesse qui sont transmises de génération en génération.

On remarque également que quelques légendes amènent les habitants de l'île à commettre certains gestes dans diverses situations, à se soumettre à leurs superstitions. Golovanov donne l'exemple des éleveurs de rennes qui se retrouvent malencontreusement à l'endroit du vieux cimetière chaman lorsqu'ils font paître leurs bêtes. Comme cet endroit a

la réputation d'être ensorcelé, l'éleveur doit absolument disperser du tabac au sol « pour que cette terre ne lui fasse pas perdre la tête et qu'il ne perde pas son chemin... » (p. 251). Malheureusement, le fondement de cette superstition n'est pas mentionné par Golovanov. Nous pouvons cependant supposer que c'est une vieille coutume et que les hommes qui le font ne savent pas pourquoi, sinon parce qu'il s'agit d'une ancienne croyance.

Une place importante est aussi accordée à ce que Golovanov nomme, à plusieurs reprises, le « folklore nenet ». On l'a vu, « les Nenets adorent les histoires extraordinaires » (p. 376); il n'est donc pas surprenant de voir que leur folklore regorge de créatures bizarres, notamment les Siirts (parfois nommés les Sides). Ce peuple imaginaire du Nord, à l'apparence humaine, vit sous la terre. Les Siirts communiqueraient avec la population de l'île depuis des siècles et sont représentés dans le folklore nenet comme un peuple ayant véritablement existé. En effet, certains ethnologues

ont découvert qu'en langue nenet, à côté de mots désignant le conte (un récit inventé) ou l'événement réel, il en existait un autre pour désigner les narrations, que les Nenets de l'Est dénomment *va'al*, et ceux de l'Ouest *sioudbabts*. Fourmillant de détails invraisemblables, ces récits sont néanmoins depuis toujours présentés par les conteurs comme relatant des faits véridiques [...] (p. 377).

Il n'est donc pas étonnant de voir que des conteurs hors pair comme Grigori Ivanovitch et Guèla Griniova rapportent à Golovanov diverses histoires concernant les Siirts, tout au long de son parcours. Par exemple, on raconte que les jeunes filles Siirts sont très belles et plusieurs mythes relatent le mariage d'un Nenet avec l'une d'entre elles. Les familles ayant parmi leurs ancêtres un tel couple sont très chanceuses puisque les Siirts sont associés à la richesse et reconnus pour être débrouillards. Florian Stammler, anthropologue et membre fondateur du *Siberia Project Group*, note au sujet de ces mariages : « All members of a clan trace their kinship links back to imaginary founding figures described in legends, which are still sometimes sung [...]. Some of these legends describe how the various lineages within one clan evolved¹⁴⁷. » Les Siirts sont également reconnus pour être très habiles, surtout dans la fabrication d'objets en bois. L'espoir que ces caractéristiques se

¹⁴⁷ Florian Stammler, *Reindeer Nomads Meet the Market. Culture, Property and Globalisation at the "End of the Land"*, Münster, éditions Lit Verlag, coll. « Halle Studies in the Anthropology of Eurasia », 2005, p. 8.

transmettent de génération en génération, dans les clans qui auraient une descendance siirt, est toujours présent. Toutefois, si quelques Nenets seulement peuvent croire en cette descendance, plusieurs racontent qu'un de leurs ancêtres les aurait entendus; en effet, les Siirts ont le pouvoir d'être invisibles, mais ils ont toujours des clochettes accrochés à leur habit. Guèla Griniova mentionne d'ailleurs qu'« [o]n trouve souvent dans les légendes l'expression insolite : "On ne voyait souvent rien que du bruit". » (p. 497). Ainsi, plusieurs Nenets auraient, dans le passé, entendu les petits hommes alors qu'ils étaient à la pêche ou alors qu'ils se promenaient dans la forêt. Toutefois, de nos jours, plus personne ne dit voir les Siirts. Leur histoire appartient donc à un passé assez éloigné pour rendre les histoires floues et encore plus irréelles.

En définitive, ces mythes et légendes sont tous présentés dans le récit de Golovanov comme faisant partie intégrante de son voyage. En effet, souvent, les gens qu'il rencontre lui font part de ces histoires comme on raconterait l'histoire de nos grands-parents, c'est-à-dire en ne sachant que partiellement ce qui est réellement arrivé puisqu'il s'agit d'une histoire du passé, mais en croyant sincèrement que ce sont les faits. Soazig Hernandez nous aide à comprendre ce phénomène dans son essai sur les contes et les légendes; elle souligne que : « [c]e qui permet aux traditionalistes de tenir un discours jugé vrai sur ce que faisaient leurs ancêtres ne repose pas dans la connaissance historique de ce qu'étaient les ancêtres, mais dans la légitimité qu'ils ont en tant qu'héritiers de tenir ce discours¹⁴⁸. » Puis, dans l'annexe consacrée à l'histoire des Siirts, à la fin du récit de Golovanov, Guèla Griniova suggère qu'il faut

accepter qu'histoire et mythe soient les parties d'un même monde, que la frontière qui les sépare soit mobile et perméable, [...] il suffit de se retrouver là où éléments et temps se croisent pour comprendre que le temps n'est pas linéaire; que l'Autre Monde nous guette à l'intérieur ou autour de notre chambre. (p. 505)

On retrouve encore ici l'idée que le temps n'est pas linéaire, mais plutôt cyclique chez les peuples du Nord et cela nous aide à comprendre la relation qu'ils entretiennent avec le passé, qui revient incessamment les guider à travers la sagesse des mythes et des légendes.

¹⁴⁸ Soazig Hernandez, *Le monde du conte. Contribution à une sociologie de l'oralité*, Paris, L'Harmattan, coll. « La librairie des humanités », 2007, p. 134.

D'ailleurs, Golovanov insiste sur la différence qu'il observe entre le point de vue des Nenets sur leurs histoires, surtout en ce qui concerne les Siirts, et le point de vue des gens de l'extérieur. Pour les Nenets, l'étude des histoires traditionnelles « reposait sur la légende orale, vivante, constamment enrichie par le croisement, le recoupement des différentes sources et par l'imagination » (p. 386). Pour les gens de l'extérieur, catégorie dans laquelle l'auteur s'inclut, cette même étude « reposait sur les informations issues de la légende et sur divers moyens mis en œuvre pour les obtenir : fouilles, recherche linguistique ou analyse de sources littéraires. Pour nous, l'histoire des Siirts était achevée. Pour les Nenets, elle se poursuivait étrangement [...] » (p. 386). Ces deux visions des légendes expliquent clairement la différence entre la perception d'Alik et Tolik et celle de Golovanov et Piotr à propos des diverses histoires qui seront contées le long de l'aventure dans la toundra. Pour Alik et Tolik, les mythes et les légendes représentent une façon de guider leur vie, selon ce qu'ont fait leurs ancêtres, tandis que pour Golovanov et Piotr, les histoires sont un moyen de connaître l'histoire du peuple nenet et de comprendre un peu mieux leur conception de la vie.

2.4.3.2 Influence des mythes et légendes sur la perception de l'espace

Toutes ces histoires, contées à Golovanov, définissent sa vision des lieux qui l'entourent et se répercutent dans son récit. En effet, durant l'expédition, certains endroits dans la toundra ramènent à la mémoire d'Alik et Tolik des légendes de leurs ancêtres alors que d'autres, empreints des vestiges d'une autre époque, font ressurgir l'histoire du peuple nenet. On n'a qu'à porter attention à la carte présentée au début du récit de Golovanov¹⁴⁹ sur laquelle il trace son parcours, pour comprendre que presque la totalité de la géographie représentée de l'île est construite en fonction des mythes et des légendes. On observe, par exemple, les diverses montagnes nommées « Collines magiques », « Montagnes Bleues », « Collines sacrées », en plus d'y voir des endroits plus précis qui sont ensuite évoqués dans le récit, comme la « croix des vieux-croyants », la « dernière idole » et le « Balok d'Edgor Varnitsine ». On l'a vu précédemment, la « croix des vieux-croyants » est un lieu qui rappelle l'énigme du Raskol et toute la légende qui l'entoure. Le lieu où se trouve la

¹⁴⁹ Voir appendice A, figure 1.1.

« dernière idole » est aussi très particulier; Golovanov et Piotr s'étaient donnés comme mission de trouver ce symbole à la suite d'une visite du musée de Narian-Mar. Toutefois, arrivés sur les lieux, ils ne retrouvent qu'une fausse idole, la vraie ayant probablement été volée. L'auteur explique la présence de cette fausse idole par la peur des hommes de ne pas avoir une perception tangible des dieux :

Lorsque les hommes perdent leurs dieux, ils commencent à avoir peur du réel. Avant de quitter l'île, une expédition avait probablement taillé et placé cette statue face à la mer par ennui peut-être, ou [...] peut-être pour marquer sa présence sur cette côte d'une sorte de divinité, afin que le trou béant creusé par l'oubli des dieux soit moins effrayant. (p. 254)

Quoi qu'il en soit, Golovanov ressent tout de même le besoin d'offrir à cette fausse idole quelques miettes de tabac, preuve qu'il se laisse également emporter par l'aspect mythique de l'île, engendré par ces nombreuses histoires.

D'autres endroits sur l'île ont également une toponymie basée sur certaines légendes. C'est le cas de la Khabtchikal¹⁵⁰, qui rejoint la rivière Krivaïa. « La Khabtchikal doit son beau nom à un chasseur d'ours blanc et de phoques qui fit jadis commerce ici. » (p. 235). Il est dit que ce chasseur avait un attelage de rennes « orné de défenses de mammouth, alors qu'on ne trouve pas de mammouth à Kolgouev » (p. 235). Le mystère demeure donc entier à propos de ce chasseur extraordinaire et de nos jours, tout homme qui passe au confluent des deux rivières voit un promontoire sombre qui lui rappelle cette légende. Puis, dans une étude publiée en 1855 et mentionnée par Golovanov, celle d'Alexandre Chrenk, un Allemand d'origine qui s'intéresse à la question des Siirts, on découvre que de nombreux toponymes de l'île proviennent des légendes qui leur sont associées. Ainsi, les noms « *Koua*, *Noryga*, *Velt*, *Korotaikha*, *Konser* – n'étaient ni russes, ni nenets, mais des traces laissées par un peuple disparu qu'il [Chrenk] identifiait en tant que *tchoudie* (c'est-à-dire les "hommes étrangers") des chroniques russes [...] » (p. 387). De plus, de nombreux

¹⁵⁰ Ce cours d'eau n'est pas présent sur la carte à l'appendice A, figure 1.1, mais il est mentionné dans Vassili Golovanov, *op. cit.*, p. 235.

autres lieux possèdent des noms qui proviennent directement du mot Siirt, comme *Siirteta*, *Siirtess*, *Sirte-mia* et *Siirta-sede*¹⁵¹.

Certains lieux cependant provoquent l'effet contraire, c'est-à-dire que leur étrangeté incite la création de légendes dans l'esprit des Nenets, puisqu'ils représentent des vestiges d'un temps ancien dont personne n'a de souvenir réel. C'est le cas notamment des quelques huttes et *balki* qui sont dispersés dans la toundra, par exemple « la hutte située en amont de la Pestchanka. » (p. 385). À première vue, elle ressemble à un vieil amas de terre et de pierre, mais « [q]ui sait ce qu'il y avait à l'intérieur? Du vide? Des objets? Elle était ici depuis deux cents ans, elle appartenait à l'Île, elle faisait naître des légendes, des énigmes, des pensées... » (p. 385). Évidemment, personne n'ose aller voir en raison de la fragilité de la hutte et tous inventent une histoire sur son origine et ce qu'elle contient. Mais si elle devait s'effondrer, quels lieux représenteraient alors cet imaginaire du passé? Cette peur demeure plus forte que la curiosité, et ce, depuis de nombreuses années; la hutte en amont de la rivière demeure donc intacte et personne ne sait réellement ce qui s'y trouve. L'imagination du peuple nenet est sans contredit à l'origine de certaines légendes et celles-ci sont créées afin de dissiper l'inconnu qui entoure certains lieux.

Finalement, un des exemples les plus flagrants de l'influence des mythes et légendes sur la perception de l'espace qui entoure l'auteur est le but de sa troisième expédition sur l'île de Kolgouev. « Le serment d'atteindre les monts des Siirts, je ne l'avais fait à personne d'autre qu'à moi-même, écrit Golovanov, mais je ne pouvais plus ne pas l'atteindre... » (p. 277). N'ayant pas pu visiter ces monts lors de l'expédition principale, alors qu'ils s'étaient tous perdus en pleine nuit, Golovanov ressent le besoin d'y retourner et de gravir la montagne qui, suite au séjour passé avec les Nenets, revêt désormais un caractère mythique. Selon Gilbert Durand,

¹⁵¹ Tous mentionnés dans Vassili Golovanov, *op. cit.*, p. 387. On y apprend que *Siirteta* est une rivière, *Siirt-mia* signifie le *tchoum* des Siirt et *Siirtess* et *Siirta-sede* sont des monts.

[...] ces figures que l'on retrouve dans les légendes, dans les contes, dans les fantasmes populaires, sont toutes liées à un lieu, à une territorialisation bien précise. [...] Et il est certain que les sources, les bois, les forêts, les montagnes, les rivières, les mers, etc., sont comme autant de focalisations concrètes des mythes, c'est-à-dire du discours qui est tenu sur l'existence et sur son développement¹⁵².

Lorsque les Siirts quittent leur demeure, située sous les montagnes, celles-ci s'effondrent. Les Montagnes Bleues seraient donc, selon la légende, un lieu exceptionnel où demeurent toujours les Siirts et Golovanov en fait le lieu de focalisation de sa troisième expédition. D'ailleurs, arrivé au sommet, l'auteur agite une clochette, comme le commande l'histoire, dans l'espoir d'apercevoir les petits hommes, « [m]ais les Siirts ne se montrèrent pas. » (p.405). Golovanov s'est clairement laissé emporter par toutes les légendes qui lui ont été contées durant ces voyages à Kolgouev. Dans son analyse de l'espace montagnard présent dans les mythes, Samivel écrit que « l'altitude est le siège de phénomènes spécifiques se répercutant sur le psychisme. On notera entre autres, un affaiblissement de l'intelligence déductive, un développement des états émotifs¹⁵³. » Golovanov est donc revenu une troisième fois sur l'île dans l'espoir qu'il pourrait, lui aussi, vivre un moment digne des légendes, mais il se fait duper. Bien que pendant un moment, tout en haut de la montagne, il délaisse son univers de journaliste intellectuel pour tenter de vivre la légende, il repart bredouille avec le sentiment d'avoir abandonné trop tôt et d'avoir perdu trop de temps à prendre des photos de la montagne plutôt que d'avoir essayé de ressentir la présence des Siirts. Cependant, s'il retient une leçon de cette nuit, c'est que son mode de vie urbain prédomine et qu'il doit apprendre à vivre en s'accordant avec la nature. La sagesse des légendes lui aura donc été profitable, car « ce qui compte en l'occurrence ce sont les résultats mentaux [des mythes], c'est-à-dire que l'univers devient *vivable*¹⁵⁴ » et qu'ils font réfléchir sur la condition humaine.

¹⁵² Gilbert Durand, paraphrasé par Michel Maffesoli, « L'espace de la socialité », dans Michel Maffesoli (dir. publ.), *Espaces et imaginaire. Ville-Montagne-Carrefours*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1979, p. 18.

¹⁵³ Samivel, « Espace montagnard et Imaginaire », dans Michel Maffesoli (dir. publ.), *Espaces et imaginaire. Ville-Montagne-Carrefours*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1979, p. 72.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 81. C'est l'auteur qui souligne.

2.4.3.3 Influence des mythes et légendes sur la perception du temps

Les nombreuses histoires présentes dans la culture nenet transforment aussi la perception qu'a l'homme du temps qui passe, entre autres parce que ces histoires touchent directement aux ancêtres de la plupart des familles de l'île. D'ailleurs, selon Golovanov, « [d]ans les terres reculées du Grand Nord, notre temps est très proche du temps des épopées; quelques dizaines d'années à peine nous en séparent [...] » (p. 340). Ainsi, on ne se surprend pas d'entendre Grigori Ivanovitch, père d'Alik et Tolik, raconter l'histoire de son ancêtre, Ivan Pourpeï, qui aurait rencontré, sur l'île, un Anglais fort sympathique et lui aurait servi de guide. Golovanov est sans aucun doute étonné lorsqu'il se rend compte que cette histoire légendaire raconte en fait la rencontre entre Pourpeï et Trevor-Battye, le naturaliste écossais qui a parcouru l'île une centaine d'années avant Golovanov et à qui ce dernier dédie son expédition. En fait, Golovanov est tellement surpris que dans son élan d'écriture, il fait part de ses sentiments à Trevor-Battye lui-même :

Pouviez-vous penser, Sir, que les gens de Kolgouev, qui n'ont jamais lu votre livre et ne savent même pas qu'il existe, se souviendraient de vous et de votre chien? [...] C'est la prison du temps, accumulé pendant des millénaires. Mais la mémoire vivante des hommes coule librement du passé vers le présent. (p. 229)

Cette jonction entre le passé et le présent crée un sentiment d'intemporalité puissant qui envahit Golovanov lorsqu'il est sur l'île. Si on ajoute à cela la géographie irréaliste de l'espace qu'il parcourt, il n'y a rien d'étonnant à ce que l'auteur en vienne à oublier le moment présent et à se laisser emporter dans le voyage, hors des lieux, hors du temps, dans les histoires. Il écrit d'ailleurs que « les contes et les chants furent créés [en fonction du cosmos de la toundra] et que les épopées déroulèrent la spirale du temps; leur nombre s'est accru en une dizaine de siècles au rythme des troupeaux et des hommes tournant avec les saisons » (p.185-186). Avec les histoires des Nenets, il découvre un certain passé qui semble très réel. Cela s'explique puisque « la légende est un récit d'événements présentés comme véridiques qui se distingue du conte par son ancrage dans l'espace et dans le temps et met en scène des personnages historiques ou des lieux-dits [...] »¹⁵⁵ Chacune des

¹⁵⁵ Nadine Decourt et Michelle Raynaud, *Contes et diversité des cultures, Le jeu du même et de l'autre*, Lyon, Crdp, coll. « Argos démarches », 1999, 186 p. paraphrasé par Soazig Hernandez, *op. cit.*, p. 70.

histoires qui lui sont contées, qu'elles soient historiques ou folkloriques, fait revivre un morceau du passé de l'île; les Nenets ne font aucune différence entre ce qui s'est réellement produit et les légendes lorsqu'ils racontent leur passé. C'est sûrement la raison pour laquelle Golovanov lui-même se laisse prendre dans ce labyrinthe temporel et qu'à quelques reprises dans son récit de voyage, il retourne dans le passé ou encore parle au présent aux personnages du passé, comme l'a montré l'exemple précédent avec Trevor-Battye. Golovanov se retrouve également dans ce dédale entre le passé et le présent lors de son troisième voyage, alors qu'il tente d'entrer dans la légende et de rencontrer les Siirts sur leur montagne : « Il était incontestablement question d'espace/temps, de l'espace et du temps de la légende siirte dans laquelle je devais pénétrer si je voulais que la rencontre ait lieu. La difficulté réside dans le fait que le passé ne *pass*e pas vraiment dans la légende : il semble se fondre dans une autre dimension [...] ¹⁵⁶ » (p. 398) Les légendes ne sont pas des histoires du passé; elles transcendent le temps pour ressurgir dans le présent et permettre aux hommes de s'en accommoder. Les Nenets sont donc un peuple qui demeure dans un présent tributaire d'un passé idéalisé et surtout d'un passé ancestral. On voit alors poindre la définition du chronotope folklorique, défini par Bakhtine précédemment, qui suggère un chronotope dans lequel passé, présent et futur sont étroitement liés et construisent une chaîne qui unit les détenteurs de l'histoire dans le temps. Le folklore nenet est en effet composé de mythes et de légendes provenant du passé, qui semblent toujours actuels dans la pensée des gens du peuple afin de les guider et ultimement de les aider à avancer dans la vie de tous les jours. Le chronotope folklorique implique donc que l'homme connaisse les histoires traditionnelles liées à un lieu précis afin de réactiver le passé et ainsi s'inscrire dans la chaîne du temps.

Puis, tout au long de son expédition, Golovanov parcourt l'île en compagnie d'Alik et Tolik, mais également en compagnie de leurs ancêtres qui vivent à travers eux dans leurs histoires et leurs chansons. En fait, ils sont si présents qu'on pourrait croire qu'ils sont toujours vivants et il en est de même pour toutes les familles sur l'île, car elles portent un véritable culte aux Anciens. Ils en sont très fiers, à un point tel que Grigori Ivanovitch

¹⁵⁶ C'est l'auteur qui souligne.

souligne que « cent hommes d'aujourd'hui ne valent pas un seul des anciens » (p. 435). Golovanov constate l'importance des ancêtres dans la culture lors de son voyage et mentionne que « [l]es Nenets d'aujourd'hui, selon la coutume, parlent encore au nom de leurs ancêtres comme s'ils étaient eux-mêmes les témoins directs du passé [...] » (p. 241). Bien entendu, ces ancêtres sont les nomades qui parcouraient les terres de l'île avec leur troupeau de rennes et souvent, ce temps passé surgit dans le présent pour donner une explication au sujet des petits problèmes de la vie; les Anciens portent en eux une sagesse qui soulage les maux du présent. Les Nenets utilisent alors des termes appartenant au passé, une langue « d'un peuple disparu » (p. 180), pour expliquer la vaste étendue de la toundra qui aujourd'hui leur échappe.

Chez les Anciens, Golovanov dénote également la capacité qu'ils avaient à se remémorer de nombreux événements, à emmagasiner une panoplie de souvenirs et à les conter. Ils avaient une culture basée sur l'oralité et cela explique la réminiscence des mythes et des légendes dans la culture nenet, qui ont été transmis de génération en génération. Ivanovitch mentionne que son « grand-père savait lire, il savait écrire, mais il avait dans la tête bien plus de souvenirs que de lectures... » (p. 448). « L'oralité renvoie au même, à la répétition, à la réitération, mais pas au nihilisme [...] »¹⁵⁷, souligne Onfray dans son essai. Ainsi, les légendes concernant les Anciens, contées par Ivanovitch et par plusieurs autres hommes sur l'île, contribuent au ressassement de l'histoire du peuple et surtout alimentent la spirale du temps qui lie passé, présent et futur. À un seul moment, ce cycle sera brisé sur l'île de Kolgouev : c'est lors de la Seconde Guerre mondiale, alors que « le temps de l'île a coïncidé avec le chronotope de l'histoire [...] » (p. 363) et que les hommes ont dû s'ancrer dans le présent afin de défendre un pays auquel ils ne semblent pas appartenir. Il est intéressant de voir ici mentionné le chronotope de l'histoire, qui semble autrement plutôt absent du récit. En effet, la relation entre l'espace et le temps historique est plutôt contraire au chronotope folklorique, puisqu'elle évacue le lien étroit qui unit passé, présent et futur. Plus précisément, le chronotope historique se construit au présent et prend une symbolique particulière dans le futur, alors qu'on se remémore le passé, mais

¹⁵⁷ Michel Onfray, *Esthétique du pôle nord. Stèles hyperboréennes*, op. cit., p. 76.

contrairement aux mythes et aux légendes, cette histoire est définie, réelle et ne comporte pas toujours des paroles de sagesse.

Somme toute, les mythes et les légendes emplissent la vie des habitants de l'île de Kolgouev et il semble inévitable qu'après avoir passé tout ce temps dans la toundra, en compagnie de Nenets, le récit de Golovanov en soit empreint et qu'il finisse même par y croire. En effet, l'auteur avait décidé de quitter Moscou pour s'évader et quoi de mieux que des histoires empreintes de sagesse pour aider l'homme dans son périple, qui du coup n'est plus seulement physique, mais également spirituel. Les histoires des Nenets influencent tous les rapports avec l'espace et le temps que l'homme a sur l'île, créant notamment des superstitions et donnant aux lieux un caractère mythique. Le chronotope folklorique fait donc dévier la focalisation de l'auteur sur un espace plus grand que nature, mais qui reste toujours dans les limites du monde réel. En effet, Bakhtine mentionne que « [l]e fantastique du folklore est donc un fantastique réaliste : jamais il ne sort des limites de notre monde réel, matériel, il n'en comble pas les lacunes avec des idéaux de l'au-delà, il œuvre dans les vastitudes de l'espace et du temps [...] »¹⁵⁸ » C'est donc dans cet espace mythique, mais réaliste que Golovanov se retrouve, un espace rempli de la sagesse des hommes qui ont existé autrefois. L'auteur se fait donc prendre dans cette chaîne temporelle qui règne sur l'île et qui donne une voix aux ancêtres, tout en donnant aux lieux parcourus un aspect presque sacré.

L'analyse du récit *Éloges des voyages insensés ou l'île* de Vassili Golovanov démontre un bel exemple de la construction de la relation entre l'espace et le temps dans le récit de voyage. L'étude de trois dimensions spécifiques retrouvées dans le récit, soit les dimensions géographique, anthropologique et folklorique, nous permet de bien comprendre les diverses articulations spatio-temporelles et ainsi voir les chronotopes qu'il est possible de dégager du texte. En premier lieu, nous avons observé la dimension géographique du récit, qui met en évidence le chronotope de l'île nordique. En effet, l'île, ici Kolgouev, par sa forme, son éloignement du continent et sa nordicité crée un espace unique, plus grand que nature, dans lequel la conception du temps n'est plus linéaire. On l'a vu, Golovanov a

¹⁵⁸ Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*, p. 297.

le sentiment que tout y est au ralenti, que rien ne progresse, en plus d'oublier les minutes qui passent en raison de la vingtaine d'heures d'ensoleillement. Le chronotope de l'île nordique est sans contredit dominé par la conception de l'espace qui submerge le voyageur et à laquelle se subordonne la conception du temps.

En deuxième lieu, la dimension anthropologique nous a permis de voir émerger du texte deux chronotopes qui s'opposent, soit le chronotope nomade et le chronotope sédentaire. Dans le premier, nous retrouvons encore cette conception du temps qui paraît plus lent, cyclique et qui est grandement influencé par l'espace. Les nomades habitent les lieux plutôt que d'y être confinés; ils vont au gré des aléas de la nature, avec ce qu'ils ont de plus précieux, la liberté. Malheureusement, la sédentarisation forcée amène une tout autre vision de l'espace, qui semble plutôt restreint, et du temps, qui doit être utilisé afin de faire fructifier ses avoirs. Malgré le fait que ce mode de vie leur soit imposé, plusieurs gardent au fond d'eux-mêmes l'indépendance du nomade et c'est pourquoi on retrouve encore quelques hommes qui parcourent les profondeurs de la toundra.

En dernier lieu, nous avons vu la dimension folklorique et le chronotope du même nom. Dans ce rapport spatio-temporel, nous observons une approche mythique des lieux, qui font revivre des histoires du passé. Golovanov se retrouve, malgré lui, dans la chaîne du temps qui règne sur l'île de Kolgouev et qui s'acharne à réactiver le passé, pour comprendre le présent et peut-être aider l'homme dans le futur. On dénote également une poétisation des lieux découlant des histoires nenets, qui elles, transcendent le temps.

Quoi qu'il en soit, Golovanov est littéralement plongé dans un monde que l'on pourrait qualifier de nouveau, en raison de cette façon différente qu'il a d'entrevoir le rapport spatio-temporel et c'est ce qui fait de l'auteur un explorateur, au même titre que tous ces écrivains, découvreurs, voyageurs qui, au fil des siècles, sont partis à la découverte de Nouveaux Mondes.

CONCLUSION

*Celui qui veut se souvenir ne
doit pas rester au même endroit
et attendre que les souvenirs
viennent tout seuls jusqu'à lui!
Les souvenirs se sont dispersés
dans le vaste monde et il faut
voyager pour les retrouver et
les faire sortir de leur abri!*

Milan Kundera

Notre démarche a d'abord et avant tout été motivée par le récit de voyage de Vassili Golovanov, *Éloge des voyages insensés ou l'île*. À la suite d'une première lecture, nous avons été charmée par ce récit qui entremêle histoire, folklore et dépassement de soi. Nous avons également constaté que certains éléments étaient récurrents dans les diverses dimensions du texte : la relation entre l'espace et le temps. En effet, que ce soit en raison du temps boréal estival, du nomadisme des Nenets ou encore de l'espace parcouru qui semble infini, l'espace et le temps sont des sujets qui sont continuellement abordés dans le récit de Golovanov. Il semblait alors évident que le meilleur angle d'approche pour comprendre le livre de quelque cinq cents pages se trouvait au cœur de cette relation spatio-temporelle.

Notre recherche s'est alors tournée vers les essais théoriques qui abordent le récit de voyage, pour nous permettre de découvrir que le genre semble assez critiqué. En effet, au fil des siècles, plusieurs ont questionné le rapport entre le récit de voyage et la littérature. Au XX^e siècle, les doutes deviennent flagrants alors que plusieurs auteurs entremêlent récit de voyage et fiction. Nous arrivons néanmoins à faire ressortir certains éléments récurrents qui semblent décrire le genre. D'abord, nous retrouvons le parcours fait par le voyageur qui est à l'origine du texte et qui est construit à partir de ses souvenirs. Il est également possible d'apercevoir que durant un voyage, tous les sens du voyageur sont éveillés; ceci provoque de nouvelles sensations chez l'homme qui ne manquera pas de les noter dans son récit. Finalement, l'insertion de la description dans le texte permet de faire avancer le lecteur le

long du parcours, puisque cette description devient l'action principale du voyageur qui observe ce qui se trouve devant lui. Quand vient le moment de tout mettre sur papier, il peut cependant éprouver quelques difficultés à bien décrire ce qu'il a vu et c'est à ce moment que les théories sur la description deviennent intéressantes. Néanmoins, à la suite de la lecture de nombreux essais, nous constatons que très peu d'auteurs se sont attardés à la relation entre l'espace et le temps dans le récit du voyageur; notre démarche nous semble alors des plus originales.

Toutefois, il faut mentionner que ce manque de ressources a constitué une des principales difficultés de la recherche. En effet, nous avons dû consulter des outils théoriques qui s'intéressent généralement au roman afin de mieux comprendre la relation spatio-temporelle dans la littérature, pour ensuite nous concentrer sur le récit de voyage. Nous nous sommes alors dirigée vers un grand théoricien qui a su qualifier cette relation, c'est-à-dire Bakhtine, qui a élaboré la notion de chronotope. À la suite de l'étude de ses chronotopes, nous avons conclu que dans la plupart des relations entre l'espace et le temps vues par l'auteur russe, l'aspect temporel prédomine. Nous croyons toutefois qu'il est impossible que dans le chronotope du voyage, l'espace n'ait pas une part égale, voire même, supérieure au temps. C'est pourquoi nous nous sommes attardée au travail de certains auteurs, tels que Collington, Färnlöf et Brosseau qui ont eux-mêmes soumis divers chronotopes s'adaptant davantage aux romans contemporains. Nous avons donc quelques exemples démontrant que le chronotope est une notion malléable, tout comme la relation qui existe dans un récit entre l'espace et le temps.

Notre questionnement de départ cherchait à savoir comment la relation spatio-temporelle se construit en situation de voyage, face à l'altérité et comment cela se transpose dans l'écriture du voyageur. Bakhtine soutient que « [d]ans le chronotope a lieu la fusion des indices spatiaux et temporels en un tout intelligible et concret¹⁵⁹. » Le présent mémoire a démontré que l'espace est prédominant dans cette relation lorsqu'il est question de

¹⁵⁹ Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*, p. 237.

voyage et qu'au moment de l'écriture, cette fusion qui s'opère entre les deux éléments donne au lecteur le sentiment que le lieu détermine le moment et vice versa.

Pour démontrer cette hypothèse, nous avons d'abord étudié chacun des moments clés du récit de Golovanov, soit le départ, la période durant l'expédition, le retour et le moment de l'écriture. Dans chacun de ces moments, nous avons recensé les marqueurs spatiaux et temporels. Nous aurions pu voir ici les prémisses d'un chronotope du voyage, en soumettant l'hypothèse que chaque récit de voyage peut être décomposé en moments clés marquant l'espace et le temps. Toutefois, une analyse plus poussée, notamment à l'aide d'un corpus composé de quelques récits de voyage aurait dû être étudié pour valider l'hypothèse d'un chronotope qui aurait défini le genre et ce n'était pas l'intention de ce mémoire. Néanmoins, en observant le récit de Golovanov, nous avons pu conclure qu'en dehors du fait que ces quatre moments clés soient précis dans le texte, les expressions qui marquent un temps plus défini, comme une date ou une heure, disparaissent au fur et à mesure que Golovanov avance dans son aventure, laissant souvent place à des descriptions de lieux. Chaque lieu du parcours devient donc un moment déterminé et ce sont ces moments qui, mis ensemble, créent une durée dans le temps. Nous observons alors les prémices de cette fusion dans l'articulation spatio-temporelle.

L'étude de la notion de chronotope de Bakhtine visait à mettre en évidence les relations possibles entre l'espace et le temps afin d'effectuer une recherche similaire dans le texte de Golovanov. Cela nous a permis de faire ressortir trois dimensions spécifiques qui affectent la relation spatio-temporelle dans le livre, soit la dimension géographique, la dimension anthropologique et la dimension folklorique. Chacune de ces dimensions nous a donné une perspective unique sur l'espace et le temps qui règnent à Kolguev, tel que présenté dans le récit et nous a permis de comprendre de quelle façon s'articulent ces deux éléments.

D'abord, l'étude de la dimension géographique a fait ressortir l'importance de l'espace dans le récit de Golovanov. Pour nous permettre de bien saisir l'impact de cette dimension, nous avons dû étendre nos recherches du côté de la géographie. Nous avons alors étudié les théories propres au concept de l'île et ses perceptions, notamment celles d'Anne

Meistersheim et d'Éric Fougère, ainsi que les théories de la nordicité qui décrivent les caractéristiques spécifiques à l'île de Kolgouev. On l'a vu, l'île est dans un premier temps un espace fantasmé qui fait rêver l'auteur de voyage et d'aventure. Dans un deuxième temps, lorsqu'il y met les pieds, l'île devient un espace ressenti, qui provoque chez lui une myriade de sensations. Nous remarquons toutefois que c'est toujours l'espace de l'île qui est défini et que le temps n'y est qu'accessoire. La conception temporelle n'est pas linéaire; elle est subordonnée à l'espace qui est parcouru et à la photopériode estivale qui change continuellement le cycle du jour et de la nuit. Grâce à ces observations, nous avons pu dégager le chronotope de l'île nordique, qui est principalement associé à l'espace et qui permet de comprendre le sentiment de Golovanov alors qu'il se retrouve dans un lieu unique, éloigné du continent et qui est en rupture flagrante avec un temps linéaire auquel il est habitué dans la ville de Moscou.

Puis, nous avons perçu la dimension anthropologique du récit, alors que transparaît la douleur du peuple nenet suite à la sédentarisation forcée qui leur a fait perdre les splendeurs de la toundra. En obligeant les Nenets à s'installer dans les villages, le gouvernement a tenté de leur faire croire qu'il améliorerait leurs conditions de vie, créant une confusion dans leurs habitudes de vie. On a alors assisté à une lente dégradation des conditions de vie des habitants de l'île. Afin de mieux saisir cette dimension, nous avons dû, entre autres, nous documenter sur le peuple des Nenets en lisant divers essais rédigés par des anthropologues qui se sont intéressés à la question du nomadisme dans la culture des habitants du Nord de la Russie. Lors de notre lecture du voyage de Golovanov, nous avons pu remarquer qu'un conflit entre deux perceptions spatio-temporelles bien distinctes en ressort, ce qui permet de voir apparaître deux chronotopes différents, celui des nomades et celui des sédentaires. Le premier construit la perception que l'on a tenté d'extraire de l'île, mais qui subsiste encore. Les anciens nomades ressentent toujours un sentiment de liberté face à l'espace et c'est pourquoi plusieurs retournent souvent dans la toundra qui leur permet de rassasier ce sentiment grâce à son immensité. De plus, leur conception du temps est cyclique, plus lente et définitivement liée à l'espace. Dans le deuxième chronotope, l'espace est plutôt restreint et c'est le temps qui prédomine. Le conflit créé par la perception spatio-temporelle différente dans le chronotope nomade et le chronotope sédentaire met en

évidence l'écart entre la vision initiale de Golovanov, qui est sédentaire, et celle de ses guides. L'auteur apprend toutefois, durant les jours passés dans la toundra avec les Nenets, à entrevoir l'espace et le temps différemment et à accepter la lenteur qui règne sur l'île. Subséquemment, il apprend à profiter de chaque moment que la vie lui réserve et à apprécier l'espace qui l'entoure.

Finalement, la dimension folklorique nous a permis de voir les différents mythes et légendes qui construisent l'imaginaire des Nenets. Pour mieux comprendre cette dimension, nous avons fait appel à divers essais sociologiques qui documentent les perceptions des mythes et nous expliquent la relation entre l'homme et les histoires folkloriques. Sur l'île, on remarque que chaque lieu est lié à une de ces histoires et lorsque Golovanov les parcourt, il remarque à quel point le lien entre l'espace et le folklore nenet est fort. En faisant revivre les histoires de leurs ancêtres, les Nenets créent une boucle dans le temps qui permet de transcender le passé, afin que la sagesse des Anciens puisse en émaner. Cela nous permet de voir apparaître le chronotope folklorique, dans lequel la rupture dans le temps est encore plus évidente, alors qu'il est possible d'observer comment les Nenets vivent dans un présent étroitement lié au passé et à ses histoires.

En définitive, l'analyse de ces chronotopes permet de mieux comprendre comment s'articule la relation entre l'espace et le temps dans le récit de voyage. Pouvons-nous cependant généraliser et dire que ces chronotopes sont propres au genre du récit de voyage? Bien évidemment, une réponse négative s'impose, puisque tous les récits sont différents et engendrent des chronotopes uniques. Cependant, si nous reprenons les composantes récurrentes du récit de voyage, recensées dans le premier chapitre, soit le parcours, l'éveil des sens et l'insertion de descriptions dans le texte, nous sommes portés à croire que dans la plupart des récits de voyage, c'est la dimension spatiale qui prédomine et qui souvent influence le temps. En effet, la plupart des descriptions dans le récit sont en lien avec l'espace qui est parcouru et qui influence inmanquablement les souvenirs du voyageur. Le temps, comme nous avons pu le voir, semble déterminer des moments précis seulement, comme le départ et l'arrivée. Ce sont donc les lieux visités, qui une fois mis ensemble, créent la durée du voyage.

Ceci dit, il serait intéressant d'analyser un plus grand corpus afin de voir les chronotopes itératifs dans le récit de voyage. Bien entendu, chaque récit provoque une articulation entre l'espace et le temps qui lui est propre, mais une telle analyse pourrait permettre une étude comparative des récits, puisque jusqu'à présent, dans les essais qui ont traité de ce genre littéraire, aucune distinction spécifique n'est faite. Ainsi, ce genre ne possède pas de sous-catégories distinctes, qui aideraient à mieux le définir. Si c'était le cas, peut-être pourrions-nous y voir certaines différences qui permettraient de faire ressortir les subtilités du genre et ainsi cesser de le voir comme étant un bloc uniforme? Certains critiques y verraient alors assurément des nuances qui aideraient à mieux définir le genre et à dissiper la confusion qui l'entoure.

Si ces pistes de recherches restent encore à explorer, notre étude a néanmoins contribué à la réflexion théorique sur le récit de voyage, en développant l'aspect du chronotope et de la relation entre l'espace et le temps, un aspect qui n'a été que très peu étudié jusqu'à présent. D'autre part, nous espérons que ce mémoire fera connaître l'œuvre de Vassili Golovanov, car malgré une revue de presse bien présente en France, le récit *Éloge des voyages insensés ou l'île* semble avoir été ignoré au Québec. Il est aussi intéressant de noter que ce mémoire constitue la première étude du récit de Golovanov en langue française. Elle fait ressortir toute la richesse de l'œuvre du voyageur russe, qui va bien au-delà de la simple description d'un itinéraire. En effet, Golovanov, dans son désir de « conter l'île¹⁶⁰ », fait voyager le lecteur grâce à une prose très imagée, relatant sa rencontre avec les Nenets et leur île, Kolgouev, tout en partageant une aventure unique, une quête de soi.

¹⁶⁰ Propos de Vassili Golovanov dans l'entrevue réalisée sur les ondes de Canal académie, Elisabeth Antebi, « Rencontre avec Vassili Golovanov », *Au plaisir d'insolence, Canal Académie, Première radio académique francophone sur internet*, 18 janvier 2009, en ligne, <<http://www.canalacademie.com/emissions/ins507.mp3>>, consulté le 25 novembre 2009.

APPENDICE A

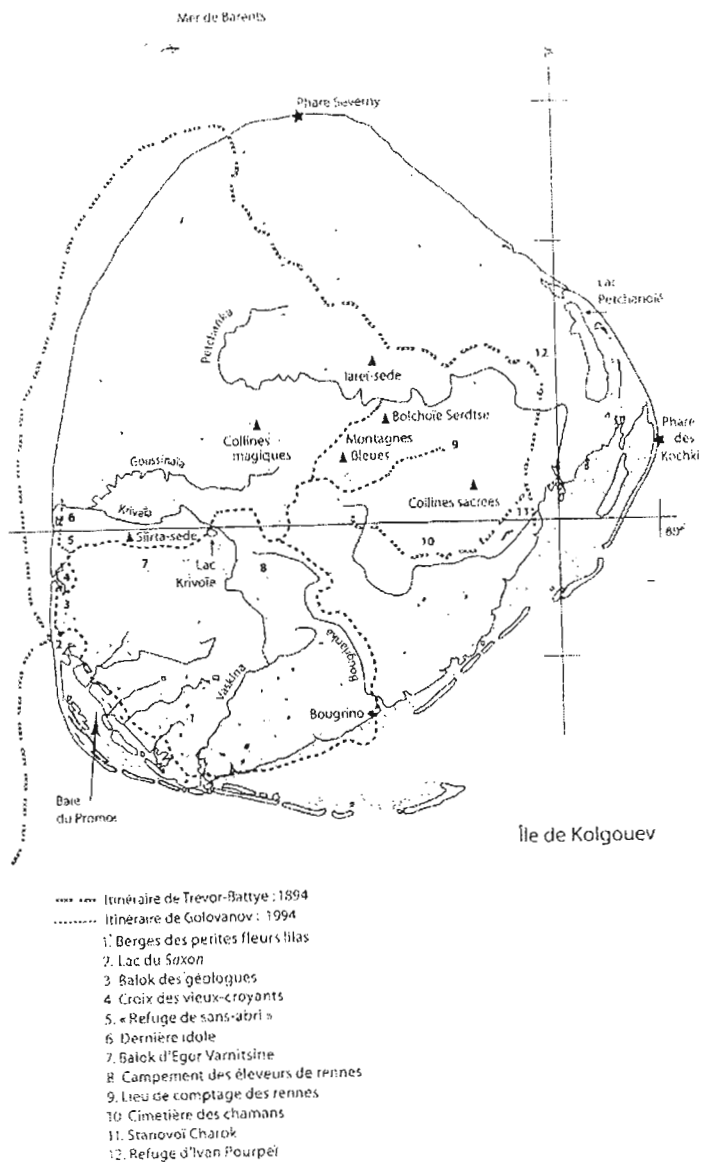


Figure 1.1 : Carte de l'île de Kolgouev¹⁶¹

¹⁶¹ Tiré de Vassili Golovanov, *Éloge des voyages insensés ou l'île*, trad. du russe par Hélène Châtelain, Lagrasse, Verdier, coll. « Slovo », 2007, p. 10.

BIBLIOGRAPHIE

a) Corpus étudié

Golovanov, Vassili, *Éloge des voyages insensés ou l'île*, trad. du russe par Hélène Châtelain, Lagrasse, Verdier, coll. « Slovo », 2007, 506 p.

b) Corpus théorique

Livres et chapitres

Bachelard, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2009 [1957], 214 p.

Bakhtine, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2008 [1975], 488 p.

Bessière, Jean, « Voyage, récit de voyage et rhétoricité. À partir de Michel Butor », dans György Tverdota (dir. publ.), *Écrire le voyage*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1994, p. 253-262.

Bouvet, Rachel, « Du parcours nomade à l'errance : une figure de l'entre-deux », dans Rachel Bouvet, André Carpentier et Daniel Chartier (dir. publ.), *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs : Les modalités du parcours dans la littérature*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 35-50.

Bouvier, Nicolas, *L'usage du monde*, Paris, éditions Petite bibliothèque Payot, coll. « Voyageurs », 2008 [1963], 419 p.

Brosseau, Marc, *Des romans-géographes*, Paris, L'Harmattan, coll. « Géographie et cultures », 1996, 246 p.

———, « L'espace littéraire. Entre géographie et critique », dans Rachel Bouvet et Basma El Omari (dir. publ.), *L'espace en toutes lettres*. Québec, Nota Bene, 2003, p. 13-36.

Caland, Fabienne Claire, « Présentation. Le mythos spermatikos », dans Denise Brassard et Fabienne Claire Caland (dir. publ.), *Horizons du mythe*, Montréal, Presses de l'Université du Québec à Montréal, coll. « Cahiers du Celat », 2007, p. 7-32.

Chartier, Daniel, « Vers l'immensité du Grand Nord. Directions, parcours et déroulements dans les récits nordiques », dans Rachel Bouvet, André Carpentier et Daniel Chartier (dir. publ.), *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs : Les modalités du parcours dans la littérature*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 131-142.

- , « Le sujet face à l'illisibilité de l'espace nordique : de la rareté à l'uniforme désolation », dans Denise Brassard et Fabienne Claire Caland (dir. publ.), *Horizons du mythe*, Montréal, Presses de l'Université du Québec à Montréal, coll. « Cahiers du Celat », 2007, p. 195-212.
- Christin, Rodolphe, *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*, Paris, L'Harmattan, 2000, 238 p.
- Claval, Paul, « La géographie et les chronotopes », dans Michel Chevalier (dir. publ.), *La littérature dans tous ses espaces*, Paris, éditions du CNRS, coll. « Mémoires et documents de géographie », 1993, p. 103-121.
- Cogez, Gérard, *Les écrivains voyageurs au XX^e siècle*, Paris, éditions du Seuil, coll. « Points », série « Essais », 2004, 229 p.
- Collington, Tara, *Lectures chronotopiques. Espace, temps et genres romanesques*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Théorie et littérature », 2006, 264 p.
- Corbin, Alain, « Comment l'espace devient paysage », *L'homme dans le paysage, entretien avec Jean Lebrun*, Paris, Textuel, 2001, 190 p.
- De Botton, Alain, *L'art du voyage*, Paris, éditions Mercure de France, coll. « Pocket », 2004, 278 p.
- Fougère, Éric (dir. publ.), « Balises », *Escale en littérature insulaire. Îles et balises*, Paris, L'Harmattan, coll. « Littératures comparées », 2004, p.5-27.
- Golovnev, Andrei V. et Gail Osherenko, *Siberian Survival. The Nenets and their Story*, Ithaca, London, Cornell University Press, 1999, 176 p.
- Hamelin, Louis-Edmond, *Nordicité canadienne*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « cahiers du Québec », 1980, 438 p.
- Hernandez, Soazig, *Le monde du conte. Contribution à une sociologie de l'oralité*, Paris, L'Harmattan, coll. « La librairie des humanités », 2007, 317 p.
- Kundera, Milan, *Le livre du rire et de l'oubli*, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1979, 260 p.
- Maffesoli, Michel, « L'espace de la socialité », dans Michel Maffesoli (dir. publ.), *Espaces et imaginaire. Ville-Montagne-Carrefours*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1979, p. 15-28.
- Magri, Véronique, « La description dans le récit de voyage », dans Gérard Lavergne et Alain Tassel (dir. publ.), *Mélanges espaces et temps*, Nice, Université de Nice, coll. « Publications de la faculté des lettres, arts et sciences humaines de Nice », 1996, p. 35-48.
- Meistersheim, Anne, *Figures de l'île*, Ajaccio, éditions DCL, 2001, 173 p.

Montalbetti, Christine, *Le voyage, le monde et la bibliothèque*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 1997, 259 p.

Onfray, Michel, *Esthétique du pôle nord. Stèles hyperboréennes*, Paris, Grasset et Fasquelle, coll. « Le livre de poche Biblio », 2002, 187 p.

———, *Théorie du voyage : Poétique de la géographie*, Paris, Librairie générale française coll. « Livre de poche Biblio », 2007, 127 p.

Pasquali, Adrien, *Le tour des horizons : critique et récits de voyage*, Préf. de Claude Reichler, Paris, Klincksieck, coll. « Littérature des voyages », 1994, 179 p.

Rajotte, Pierre, « Dire l'espace dans le récit de voyage : entre la proie et l'ombre », dans Rachel Bouvet et Basma El Omari (dir. publ.), *L'espace en toutes lettres*, Québec, Nota Bene, 2003, p. 209-227.

Samivel, « Espace montagnard et Imaginaire », dans Michel Maffesoli (dir. publ.), *Espaces et imaginaire. Ville-Montagne-Carrefours*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1979, p. 69-88.

Stammler, Florian, *Reindeer Nomads Meet the Market. Culture, Property and Globalisation at the "End of the Land"*, Münster, éditions Lit Verlag, coll. « Halle Studies in the Anthropology of Eurasia », 2005, 379 p.

Thibaudat, Jean-Pierre et Franck Desplanques, *Nenetses de Sibérie : Les Hommes debout*, Paris, éditions du Chêne, 2005, 255 p.

White, Kenneth, *Le plateau de l'albatros. Introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 1994, 362 p.

Articles de revues

Färlöf, Hans, « Chronotope romanesque et perception du monde : A propos du "Tour du monde en quatre-vingts jours" », *Poétique*, no 152, novembre 2007, p. 439-456.

Golovanov, Vassili, « A la recherche des vestiges de Tchevengour, ou comment tracer la carte mentale de la Russie », *Courrier international*, trad. du russe, no 534, 25 janvier 2011, p. 8-39.

Golovanov, Vassili, « Khlebnikov et les oiseaux », *Cahiers de géopoétique*, no 6, printemps 2008, p. 13-27.

Golovanov, Vassili, « "Survivor" ou l'obéissance au pire », *Courrier international*, trad. du russe, no 593, 14 mars 2002, p. 48.

Istomin, Kirill V. et Mark J. Dwyer, « Finding the Way. A Critical Discussion of Anthropological Theories of Human Spatial Orientation with Reference to Reindeer

Herders of Northeastern Europe and Western Siberia», *Current Anthropology*, vol. 50, n° 1, 2009, p. 29-49.

Lahaie, Christiane, « Entre géographie et littérature : la question du lieu et de la *minésis* », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 52, n° 147, décembre 2008, p. 439-451.

Retaillé, Denis, « L'espace nomade », *Revue de Géographie de Lyon*, vol. 73, no 1, 1998, p. 71-81.

Mémoires et thèses

Davignon, Nicolas, « La posture de l'écrivain voyageur face au tourisme chez André Carpentier, Roch Carrier et Pierre Perrault », mémoire de maîtrise, Faculté des lettres et sciences humaines, Université de Sherbrooke, Sherbrooke, 2007, 150 f.

Jiménez, Tania Selena, « La rencontre de l'autre en voyage », mémoire de maîtrise, Département des communications, Université du Québec à Montréal, Montréal, 2010, 170 f.

Sites internet

Antebi, Elisabeth, « Rencontre avec Vassili Golovanov », *Au plaisir d'insolence, Canal Académie, Première radio académique francophone sur internet*, 18 janvier 2009, en ligne, <<http://www.canalacademie.com/emissions/ins507.mp3>>, consulté le 25 novembre 2009.

Audrerie, Sabine, « Éloge des libraires insensés », *La Croix*, Paris, 16 septembre 2010, en ligne, <<http://www.editions-verdier.fr/v3/oeuvre-elogedesvoyagesinsenses.html>>, consulté le 16 novembre 2010.

Conio, Gérard, « L'œuvre, vue par le jury », *Brochure du Prix Russophonie, pour la meilleure traduction du russe vers le français*, Paris, 2009, en ligne, <<http://www.editions-verdier.fr/v3/oeuvre-elogedesvoyagesinsenses.html>>, consulté le 16 novembre 2010.

Éditions Verdier, « Collection littérature russe/slovo », *Maison d'édition Verdier*, 2008, en ligne, <<http://www.editions-verdier.fr/v3/collection-littetrang-russlovo.html>>, consulté le 5 novembre 2010.

Institut international de géopoétique, *L'Archipel*, en ligne < <http://www.geopoetique.net/>>, consulté le 5 novembre 2010.